



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

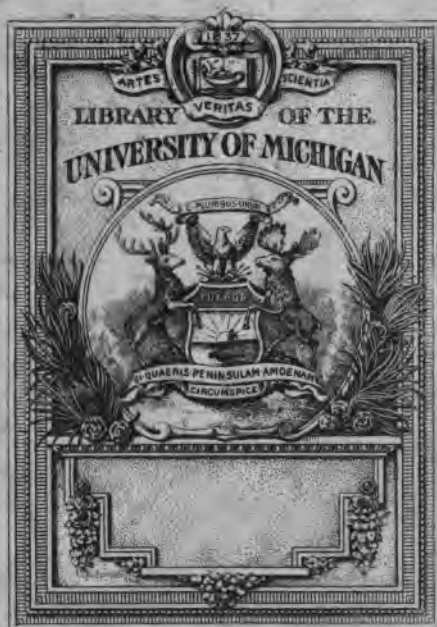
We also ask that you:

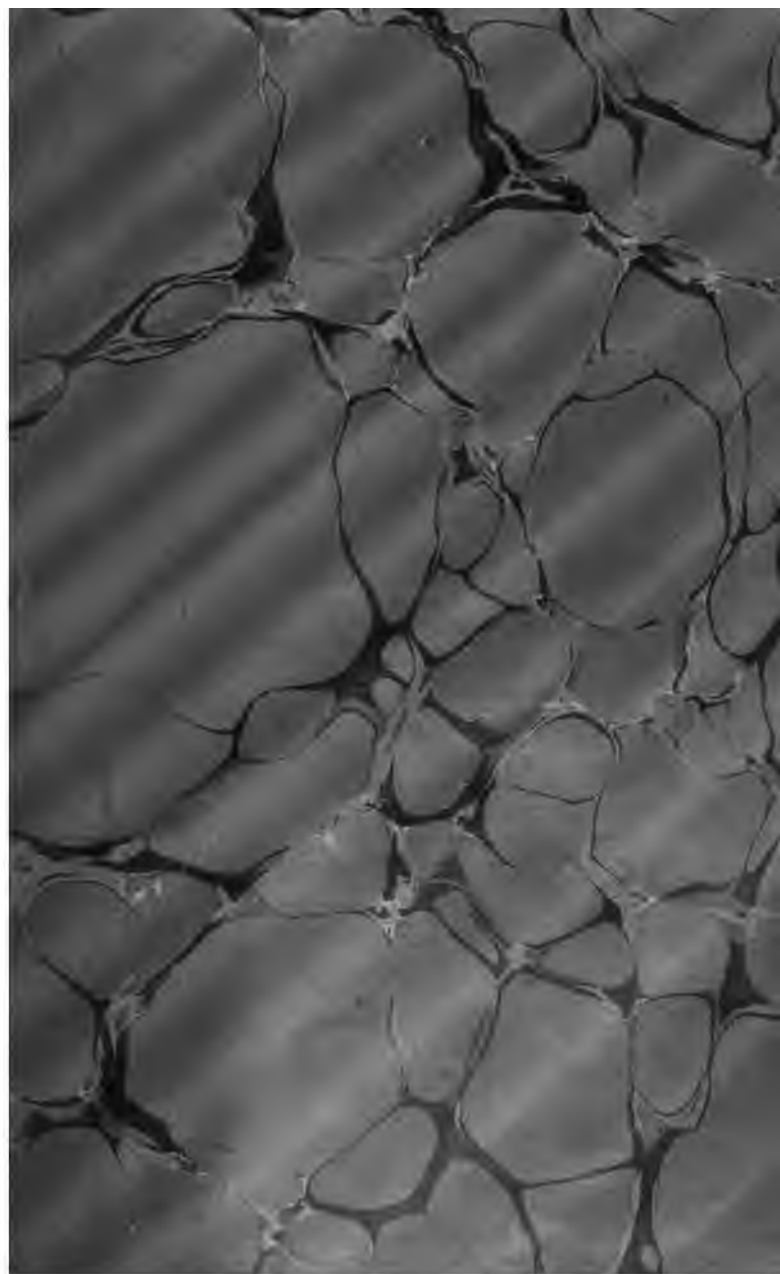
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 932,902





0 . . .
L32

HENRI LARDANCHET

Les
Enfants perdus
du
Romantisme

Jean-Pierre Veyrat

Louis-A. Berthaud — Hégésippe Moreau — Charles Lassailly

Ausens de Chancel — Hector de Saint-Maur — J.-George Farcy — J. Imbert

Galloix — Armand Lebailly — Napoléon Peyrat

Adolphe Vard

Librairie académique PERRIN et C^e.

Les Enfants perdus

du Romantisme

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, rue des Grands-Augustins, 5

HENRI LARDANCHET

Les Enfants perdus du Romantisme

JEAN-PIERRE VEYRAT — LOUIS-A. BERTHAUD
HÉGÉSIPPE MOREAU — CHARLES LASSAILLY
AUSONE DE CHANCEL — HECTOR DE SAINT-MAUR
J.-GEORGE FARCY — J. IMBERT
GALLOIX — ARMAND LEBAILLY — NAPOLEÓN PEYRAT
ADOLPHE VARD

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1905

Tous droits réservés



A mon ami
PAUL FRANCHE,
je dédie affectueusement
ces pages de piété littéraire.

H. L.

153520

AVANT-PROPOS

Nous n'entreprenons point ici — comme l'interprétation trop littérale de notre titre pourrait le faire supposer à quelques lecteurs — une minutieuse nomenclature des petits écrivains bâtards du romantisme. Ce genre de catalogue existe d'ailleurs, épars dans les monographies d'Eugène Asse ou d'Asselineau, dans les « Souvenirs » de Champfleury, d'Hippolyte Lucas, de Gautier, de cent autres contemporains plus ou moins notoires. Il suffirait d'en réunir les éléments dispersés pour constituer une œuvre utile et fort intéressante. Mais cette tâche n'est point la nôtre.

Nous voulons tenter, simplement, de rendre dans les pages qui suivent la physionomie réelle d'une époque, de la plus magnifique époque que l'histoire littéraire d'aucun peuple ait jamais connue. Nous nous sommes penché

vers la foule obscure et presque anonyme, au-dessus de cet amas des humbles où les gestes n'ont pas d'individualité et dont les actes méconnus s'inscrivent dans la mémoire des siècles, sous un vocable usurpateur. Là, parmi tant d'autres figures, nous avons distingué certaines figures plus émouvantes : ce sont elles que nous apportons en ce livre.

Notre but serait qu'elles retinssent l'attention de quelques lettrés, et s'il advenait, par surcroît, qu'elles prissent place dans un souvenir, ce serait notre récompense.

Les Enfants perdus du Romantisme

CHAPITRE PREMIER

LE ROMANTISME ET SES ENFANTS PERDUS

Situation littéraire avant 1820. — L'action des précurseurs. — Lamartine et la Révélation romantique. — L'organisation spontanée. — L'opposition classique. — Les grandes batailles. — L'influence et le rôle des cénacles dans le romantisme. — La tyrannie des grands et l'écrasement des isolés. — Le vrai lyrisme et le vrai romantisme. — Désenchantement des troupes. — Cinq ans de misère et une minute d'apothéose.

I

Dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre physique, certains mouvements d'idées, à l'exemple de certains hommes, ont de singulières destinées. La destinée du Romantisme est un des plus étranges phénomènes que nos fastes aient enregistrés. Agitée d'orages incessants, constamment

ballottée entre une extrême détresse et d'éclatants triomphes, elle ressemble, vue d'un peu loin, à l'existence de ces aventuriers, qui, venus on ne sait d'où, étonnent un jour le monde par les audaces de leur génie, et les caprices de leur fortune. Ceux-ci, comme le Romantisme lui-même, longtemps après qu'ils auront disparu, défrayeront la curiosité et les bavardages populaires. La chronique, — le plus souvent malveillante — se les appropriera, et jalouse de ne laisser planer aucun mystère autour d'eux, leur attribuera gratuitement, dans son ignorance arbitraire, d'in vraisemblables filiations.

Mais le temps fait justice, à la longue, de toutes les erreurs ; aussi, dans le recul de ce siècle écoulé, l'explosion merveilleuse de lyrisme et de poésie que nous examinerons tout à l'heure, nous paraît déjà moins être l'œuvre des hommes que le produit des événements.

Reportons-nous de quatre-vingts ans en arrière jusqu'à ce lendemain de Waterloo où la France, ayant secoué la dernière étreinte de l'Europe, renaissait à la vie et à la liberté. Ses veines, gonflées de sèves nouvelles, charriaient à pleins flots la santé revenue et, elle, comme autrefois superbe et vigoureuse, ranimait de sa force et magnifiait de sa splendeur reconquise les éléments épars de son activité. Un seul parmi ceux-ci, cependant, entre tous — et c'était sa littérature, le siège de sa pensée, l'organe indispensable à la vie des nations comme le cerveau à la vie des individus

— refusait de participer à la renaissance générale, Non point qu'il s'insurgeât contre les devoirs de sa fonction, ni qu'il voulût se séparer des autres auxiliaires de l'existence commune, mais parce que, depuis plus longtemps qu'eux atrophié, l'ardeur et la jeunesse ambiante ne pénétraient point en lui.

« Rien, a écrit Mme de Staël, rien ne doit être stationnaire ; et l'art est pétrifié quand il ne change plus. » Or, il y avait cent ans passés que la poésie nationale vivait, immobile et penchée, de traditions et de souvenirs. Après Racine, le génie français, exténué par les derniers siècles, s'était traîné tant bien que mal, le plus souvent à reculons, jusqu'à la mort de Voltaire, puis, une fois là, accroupi devant sa poétique éternelle, en avait attendu obstinément, sans espoir, une substance impossible et vaine.

Pendant que la Révolution bouleversait l'ordre économique, transformait toutes les conditions de la vie sociale, pendant que les aventures militaires promenaient le peuple français, d'un bout à l'autre du monde, modifiant constamment ses mœurs, ses besoins et ses goûts dans le pêle-mêle des empires, la littérature, elle, se renfermait isolément dans la contemplation du passé. Une rupture s'en était suivie de l'accord nécessaire entre les éléments parallèles d'un même organisme, et la France, vers 1820, faisait penser ainsi à quelque splendide créature qui eût, en son cerveau d'adolescente, porté les pensées d'un vieillard.

L'esprit public, inoccupé depuis la fin de l'Empire, à la fois libéré de ses rêves de conquêtes et de ses inquiétudes, cherchait, dans les divers domaines de l'art, une distraction que ceux-ci ne pouvaient, hélas ! lui donner. Eglogues de l'abbé Delille, petits vers où Parny combinait Jean-Jacques et Voiture, couplets d'Arnault et d'Andrieux, fantaisies descriptives d'Ecouchard-Lebrun, dilutions dramatiques de Ducis et de Letourneur, tragédies même de Brifaut, Viennet, Mercier, Lemercier ou Baour-Lormian, tout ceci dont le total formait le bilan de trente années, n'avait pas agrandi d'un pouce notre héritage spirituel.

Sans se rendre bien compte de l'abîme tout à coup creusé entre les lettres et son esprit, le public comprenait déjà confusément que celles-là cessaient de correspondre aux exigences de celui-ci. Il y avait divorce absolu entre ses goûts renouvelés et cette inspiration plusieurs fois séculaire. De loin en loin, la tragédie contemporaine réalisait encore quelques petits triomphes, — fortunes d'arrière-saisons, comme en trouvent les automnes de certaines existences et qu'elle devait bien moins à ses propres attraits, qu'à ce que le génie de ses interprètes élevait parfois sur le néant de ses créateurs. On était à la grande époque de Talma, et Talma en avance de trente ans sur les novateurs, laissait déjà prévoir les temps nouveaux. La foule saluait en lui un précurseur et quand, les flancs serrés par la tunique de Régulus, ou drapés de la toge de Sylla, il embrasait tous

les regards et faisait battre toutes les mains, ce n'étaient point Sylla ni Régulus, Jouy ni Lucien Arnault qu'on applaudissait derrière lui, mais la nouvelle inspiration qu'inconsciemment il annonçait, ou du moins dont il apportait le pressentiment ¹.

C'est vers Talma et les élèves qui devinrent ses continuateurs que montait l'hommage de cette foule ; c'est pour leur jeu ardent, — qui fut dans une étroite sphère une sorte de préface lyrique du romantisme en création, — que le public se prenait d'enthousiasme, et c'est par eux enfin que les œuvres contemporaines atteignirent péniblement jusqu'à nous.

La monotonie littéraire, dans les dernières années de l'Empire et les premières années de la Restauration, s'agita de soudaines commotions. Sans déterminer la nature exacte de ces phénomènes, ni en reconnaître les causes, des hommes

1. L'influence de Talma sur la littérature dramatique est, croyons-nous, incontestable. Il conviendrait sans doute de soutenir cette assertion par quelques développements, de l'étayer de faits précis, mais ce n'en est point ici le moment ni le lieu. On a contesté que Talma éprouvât aucune sympathie pour le romantisme naissant. La relation d'une déclaration de lui, formellement favorable à la nouvelle école, consignée par Lamartine dans son *Cours*, est taxée par certains d'erreur ou d'exagération. Alexandre Dumas, qui connut le grand comédien, deux ou trois ans avant sa mort, raconte que celui-ci lui confessait un jour avoir usé sa vie dans la recherche vaine d'un rôle à sa convenance. Si le propos est exact — et pourquoi en douterions-nous — nous pouvons en déduire sans crainte que son auteur n'eût point mal accueilli l'œuvre où son personnage idéal se fût trouvé. Or le drame romantique réalisa le rôle idéal de Talma. Malheureusement ce dernier ne connut point le drame romantique, — ou plutôt n'en connut qu'une défiguration antici-

de transition comme Ancelot et comme Delavigne, comprirent qu'il y avait là peut-être, de graves symptômes, et, timidement, risquèrent des conseils de réformes. Ils parlèrent de régénérer la vieille poésie à demi-morte, de la viriliser en y introduisant quelque élément nouveau : ils ne furent même pas entendus. Et d'ailleurs il n'était plus temps. A cette heure il fallait non seulement une Réformation, mais une Révolution, — un quatre-vingt-neuf littéraire qui mît les lettres françaises au niveau de l'esprit français transformé par le quatre-vingt-neuf politique, et rétablît entre le cerveau, l'âme et le cœur de la nation, l'harmonie qui s'était rompue.

Cette œuvre demandait de nouveaux ouvriers, des mains neuves, vaillantes et robustes et ces mains devaient être celles d'une jeunesse héroïque née au son des fanfares, durcie à l'air des batailles et qui, éparse alors sur toutes les plaines de France, achevait impatientement d'y mûrir.

II

A vrai dire, en 1820, Chateaubriand, Charles Nodier, Mme de Staël, troublaient depuis vingt ans déjà, le repos des lettres françaises. Au com-

pée, par le *Vampire*, représenté en 1823 à la Porte-Saint-Martin — faute d'avoir vécu encore deux années. On sait toutefois, qu'il étudiait souvent Shakespeare, le lisait dans le texte anglais et professait, pour le plus grand inspirateur du futur théâtre lyrique, une religieuse admiration.

Il existe en préface des mémoires de Lekain, une petite étude

mencement du siècle, il avait éclaté d'ici, de là, sans aucun ordre ni lien, des manifestations d'abord solitaires, puis peu à peu, entre elles, apparentées, et qui étaient revenues par la suite avec une périodicité plus inquiétante en se faisant plus régulière.

Mais le romantisme jusque-là n'avait existé qu'en puissance. Les hommes qui en répandront demain la doctrine étaient hier des adolescents et les plus avancés d'entre eux, ignorants de la lumière qu'ils portaient, n'en réfléchissaient rien au dehors. Avides seulement de bruit et de batailles, groupés sans but et sans méthode, ils se trouvaient unis en un singulier amalgame, de toutes les religions et de toutes les formules, car leurs premières conjurations rassemblaient, dit Léon Séché, « autant de pompiers que d'incendiaires »¹. Victor Hugo lui-même, attardé dans l'admiration de l'ancien régime littéraire, n'avait point allumé encore la torche qu'il y jeta depuis². Emile et Antony Deschamps

de Talma qui contient de curieuses remarques critiques à propos de Racine et de Voltaire, et concernant les sacrifices de ces auteurs aux préjugés de leur temps. Quelques-unes de ces réflexions écrites en 1825 permettent de croire que le célèbre acteur n'eût point considéré si sévèrement les réformateurs romantiques.

1. *Alfred de Vigny et son temps*, par Léon Séché.

2. Dans une étude qu'il publia vers ce temps (*Conservateur littéraire*, tome 1) sur les œuvres posthumes de Delille, Victor Hugo fit un vif éloge de ce dernier, célébrant « l'élégance et l'harmonie de son style ». Il le loua notamment d'avoir transformé dans sa traduction de Milton, les ressentiments d'Adam à l'égard d'Eve, en une commisération moins brutale. Lui qui bientôt s'élèvera contre les libertés prises par la traduction vis-à-vis

« les futurs enfants de chœur de la jeune Synagogue », coudoyaient, dans le salon paternel, des écrivains qu'ils proscrirent un jour de leur communion poétique, tel Brifaut, l'incroyable auteur de ce *Ninus II* qui eut une si célèbre histoire ¹.

Les temps pourtant paraissaient proches. Les théories se dégageaient lentement de leurs derniers voiles. Des jeunes gens affluaient d'un peu partout vers Paris, ardents d'héroïsme contenu, pleins de confiance et d'allégresse. L'heure va sonner où devant leurs yeux attentifs, aux cris de leurs mille bouches enthousiastes la vérité nouvelle irradiera dans les nues.

de l'œuvre de Shakespeare, il ajouta : « Cette idée heureuse prouve que Delille connaissait parfaitement les délicatesses de la Muse française. » Il proclama vers le même temps la supériorité de Corneille et Racine sur Shakespeare et Schiller disant de leurs œuvres respectives que celles des seconds ne différeraient de celles des premiers « qu'en ce qu'elles étaient plus défectueuses ». Boileau lui-même, la tête de Turc des Jeune-France, reçut les politesses d'Hugo. Les règles surannées de la prosodie classique semblaient alors sacrées au futur poète de *Cromwell*. « La manière de l'auteur, écrit-il d'un M. Michelet, n'appartient à aucune école, ses vers ne sont pas d'un versificateur ; un versificateur aurait évité ces fréquents enjambements qui détruisent souvent toute l'harmonie d'une période d'ailleurs poétique. » (Cité par M. Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*). Ceci rappelé non point dans le dessein puéril de faire jouer par Victor Hugo critique un mauvais tour à Victor Hugo poète, mais pour montrer qu'avant 1820 la doctrine romantique n'était pas mûre encore.

1. Ninus s'était d'abord appelé Philippe et avait été roi d'Espagne. La pièce interdite sous son premier titre par une mesure de politique extérieure, M. Brifaut y substitua quelques noms propres, en modifia une demi-douzaine d'hémistiches, la transporta de quelques mille ans en arrière, et sans la transformer autrement remplaça sur l'affiche, à la satisfaction de la diplomatie, *Philippe II* roi d'Espagne par *Ninus II*, sultan d'Assyrie. On chercherait en vain, croyons-nous, un exemple plus magnifique de la banalité littéraire de l'époque.

Les frères Deschamps, groupant quelques derniers venus, avaient organisé, sans le prévoir, dans une pensée d'assistance et d'émulation réciproques, l'état-major des prochaines légions romantiques. Au début de 1820, Victor Hugo fondant avec son frère Abel le *Conservateur littéraire*, apporta aux membres de ce groupe un centre de ralliement autour duquel l'ébauche de cénacle grandit, et, par le libre jeu de ses éléments dominants, s'épura peu à peu d'unités disparates. Un an après, la petite revue transformée en un organe plus puissant, *les Annales de la littérature et des arts*, commença de devenir une force. Outre les deux Deschamps, les frères Hugo et trois poètes déjà célèbres, Nodier, Soumet et Guiraud, les *Annales* rassemblaient alors Adolphe de Saint-Valry, Rességuier, Alfred de Vigny, Jules Lefèvre, Gaspard de Pons, Guttinguer, Rocher, Durangel et Mlle Delphine Gay. Une notoriété s'amassait sur ces noms. On s'occupait d'eux dans la ville, on les citait à la cour et dans les salons littéraires. Un cercle d'influence se formait autour de leur groupe qui se trouvera tout désigné, le moment venu, pour conduire les cohortes à l'assaut des bastilles.

Les cénacles représenteront dans la grande lutte qui va s'ouvrir le romantisme organisé, mais ils ne seront pas, certes, tout le romantisme. Au-dessous d'eux, épars dans la foule anonyme, de jeunes poètes se sont levés qu'on n'a pas encore vus, et qui passeront trop vite peut-être,

à peine entr'aperçus dans la furie d'une mêlée ou dans l'éblouissement d'une courte apothéose. Ceux-ci, au premier appel, s'élanceront, apportant toute leur âme, leur foi et leur vaillance au secours de la doctrine menacée. Ils n'ont point d'ambition pour eux-mêmes, mais seulement pour la cause commune. Ils combattront humblement dans le rang obscur où l'héroïsme n'a jamais d'identité, où la victoire ne laisse aucun profit, où la mort ne donne aucune gloire. Leur patrie, c'est leur Idéal ; ils se jetteront à ses frontières, comme firent les volontaires des armées de la République, sans se demander si l'on se partagera sans eux les proconsulats dans les clubs. Mon Dieu ! qu'il y eut d'analogie entre les deux révolutions !...

Un événement considérable avait précipité entre temps cette organisation spontanée : l'apparition des *Méditations de Lamartine*, — fait anodin, semble-t-il, et qui devait cependant marquer, avec les naissances d'*Hernani* et de *Chatterton*, les trois dates culminantes de l'épopée romantique ; événement banal d'apparence, mais qui allait ouvrir un long cycle de batailles et, de triomphe en triomphe, acheminer une fois de plus l'histoire entre ces termes opposés, pourtant, et voisins : la Révolution et la Dictature.

Le beau livre de Lamartine fit une théâtrale entrée dans les Lettres. On n'imagine pas aujourd'hui, à quatre-vingts ans d'intervalle, après un demi-siècle d'indifférence littéraire, en notre

temps à peu près désintéressé des choses de l'esprit, le tumulte qu'il déchaîna. Ces *Méditations* qui tombaient dans une minute d'effervescence et d'attente, réalisaient en les précisant, toutes les aspirations confuses ; comblaient tous les désirs d'une poésie nouvelle, en accord d'expression, d'images et de pensées avec l'idéal nouveau du pays. Lancées sans signature, elles portaient en moins d'une semaine le nom inconnu de leur auteur à tous les coins de la France. Il leur avait suffi de quelques heures pour embraser Paris, et dans Paris, cette jeunesse qui attendait sous les armes.

A partir d'elles, les grandes œuvres se succéderont avec une rapidité incroyable : *Les Odes et Poésies diverses* de Victor Hugo, les *Poèmes* d'Alfred de Vigny, les *Nouvelles Méditations*, *Eloa* puis enfin *Cromwell*, que sa préface engloutira dans le tapage et les polémiques. Une soudaine efflorescence éclatait dans tous les domaines de l'art et de la pensée, gagnant, après la poésie, le roman et l'histoire dans la littérature, la statuaire, la peinture, la gravure et la musique même. Au réveil impétueux de l'activité populaire répondait enfin la renaissance du sentiment et de l'expression artistiques. La frénésie et la passion qui constituaient la base de l'une étaient à la source de l'autre, et devaient rester — qualités ici, là défauts — les caractéristiques de l'époque. On en retrouve l'emportement jusque dans les plaisirs où l'on se jetait alors comme on s'était, trente ans plus tôt, préci-

pité dans la mitraille. — Il faut avoir connu les carnivals de ce temps, affirment des contemporains¹, pour comprendre la dérision des réjouissances d'aujourd'hui. Une folie de vie et de jeunesse paraissait courir sur la France : « Il semble que pendant un court moment les hommes de cette époque aient respiré un air particulier et que leur sang ait circulé avec plus d'ardeur dans leurs veines². » Il y avait comme l'épanouissement subit d'une sève longtemps contenue, par toutes les branches d'un arbre longtemps stérile. Lamartine, Vigny et Hugo — Musset n'est guère qu'un enfant ; — Frédérick Lemaître et Dorval, déjà levés sur le déclin du grand Talma ; Garcia, Nourrit, demain la Malibran ; Meyerbeer, Rossini, Berlioz ; Delacroix, Boulanger, les deux Johannot, Nanteuil et les deux Dévéria ; Dumas, Nodier, Lamennais, Sainte-Beuve ; Soulié et Mérimée, Balzac et George Sand, — c'était enfin le génie même de la nation qui s'éveillait et se mettait en marche, les yeux fixés éperdument sur le soleil.

Une opposition acharnée se dressera vainement devant lui : il passera, car sa force est irrésistible. Des fanatiques essaieront de barrer sa route : que peut faire au jeune dieu qui vient, l'hostilité de ces vieux prêtres qui s'en vont !

1. Voir à ce propos Maxime du Camp, *Souv. littéraires*, t. I.
2. *Vie Parisienne*, 18 février 1835.

III

On sait à quel degré de violence peuvent atteindre ces terribles haines littéraires, dont Victor Hugo — qui s'y connaissait, — a pu dire qu'elles sont les seules haines véritables. L'ancienne école poétique, déconcertée d'abord, par la brusque invasion de ceux qu'elle appellera tout à l'heure « les barbares » se ressaisit, puis, relevant ses idoles profanées, emboucha furieusement l'olifant des croisades. Elle se dressa, prêchant la guerre — guerre sans merci ! — et commença les représailles. Faute de pouvoir défaire en bloc ses ennemis trop nombreux, elle se jura de les exterminer tous, successivement. La presse politique influente, nourrie à la même source qu'elle de la philosophie rationaliste et voltairienne, lui était naturellement favorable ; elle y éleva un échafaud où il se fit un terrible carnage de jeunes réputations. Sans distinction, bonne ou mauvaise, toute œuvre des nouveaux venus fut exécutée, — son auteur passé par les armes. Les justiciers n'entendaient plus, alors, ni la voix de leur raison ni celle de leur pitié. Ils condamnaient sans regarder, comme des aveugles, frappaient sans écouter, comme des sourds.

Avec impunité les Hugo font des vers,

écrivait M. Lemer cier.

Mais un jour la besogne déborda les exécuteurs.

Leurs victimes, plus hâtivement expédiées, ressuscitèrent menaçantes. On voulut essayer contre elles de la suppression collective, et le sarcasme des petits journaux et la calomnie des petits salons furent abandonnés un instant pour un dédain très meurtrier dans l'intention, très insultant en fait, mais fort indifférent dans le résultat; des chroniqueurs s'improvisèrent historiens, publiant : « Romantisme, c'est tout ce qui est nouveau, « d'institution nouvelle, dans la vie privée comme « en littérature, en médecine et en politique. Je « dirais presque toute mode nouvelle, si cela ne « devait me mener beaucoup trop loin. Les barbes « romantiques sont déjà passées ¹. » Injures, persécutions ni dédain, rien n'y fit : « La horde de barbares » continua quand même d'avancer, et son public — le public qui achetait ses livres à l'exclusion, hélas ! de tous les autres livres — ne lui suffisant point, elle tenta l'escalade de la scène tragique.

Le théâtre restait encore l'apanage presque indisputé des classiques. C'était leur dernière possession, il fallait bien s'attendre à ce qu'ils la défendissent furieusement. Portée sur ce dernier terrain, la lutte entre les deux partis, également acharnés à conquérir ou à défendre, prendra un caractère d'âpreté décisive, et sans possible solution, ne cessera désormais qu'à la mort d'un des adversaires.

1. *Histoire du Romantisme en France*, par de Toreinx, Paris, 1829 p. 164.

Le commissaire du roi, au Théâtre-Français, était le baron Taylor, écrivain de quelque mérite, juge d'une extrême bienveillance, ami personnel de Nodier, et sympathique à la plupart des doctrines de la jeune école. En 1828, Taylor ouvrit, — sous quelle tempête d'imprécations ! — la maison de Molière et des poètes classiques à la *Christine* de Dumas. Une importante révolution s'accomplissait en même temps dans l'art théâtral où une œuvre qui eut, depuis, son heure de gloire venait d'imposer l'abandon des unités dramatiques¹.

Les sociétaires reçurent *Christine* et ne la jouèrent pas. Mais l'auteur, une fois introduit dans la place, en connut le chemin et y fit, l'an d'après, passer *Henri III* avec lui.

Cette dernière pièce du futur romancier, la seconde qu'il écrivit, la première qu'on lui jouât, fut représentée en 1829 et demeura un des plus

1. *Trente ans ou la vie d'un joueur*, par Ducange et Goubeaux, joué en 1827. — M. Legouvé (*Soixante ans de souvenirs*, tome III, p. 42) semble attribuer à Goubeaux l'initiative de cet affranchissement de la règle des unités. Goubeaux, sur ce point n'a pas innové, non plus d'ailleurs qu'Alexandre Dumas auquel on a prêté un mérite analogue. Chose étrange, c'est Népomucène Lemerrier, l'un des plus ardents signataires de la pétition qu'on va lire, qui donna, dans *Christophe Colomb* publié en 1809, le déplorable exemple aux futurs dramatises. Il est vrai qu'il s'en accusa si comiquement, au long d'une préface, qu'on ne put guère s'autoriser du précédent par la suite. La première infraction à cette loi surannée, remonte à 1747, époque où le président Hénault publia son drame *François II*. Le romantisme en était donc innocent comme on voit. Il convient toutefois d'ajouter que la pièce de Prosper Goubeaux, par la brutalité de sa libération et l'autorité de son succès, devait consacrer au théâtre le principe de l'émancipation littéraire.

magnifiques triomphes de sa carrière dramatique. Paris, surpris d'abord, puis gagné par la ressemblance des fictions qu'on lui présentait avec l'élémentaire réalité de sa vie, y applaudit de toute sa voix, de tout son cœur. Ce fut une prise de possession. Les auteurs de l'ancien répertoire, comme on pense, ne s'y trompèrent point, et en appelèrent de ce jugement du peuple, à la justice du roi :

Sire, écrivirent-ils à ce dernier, la gloire des lettres n'est pas la moins éclatante des gloires françaises, et la gloire de notre théâtre la moins brillante de nos gloires littéraires.

Livrerait-on ce patrimoine sacré à l'infamie barbare ? Permettrait-on à quelques vandales sans vergogne, de saccager cet héritage ? Les protestataires ajoutaient :

Que des acteurs médiocres aient telle prétention si bien d'accord avec leur médiocrité ; que ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie ils veuillent la rabaisser au niveau de leur talent, cela se conçoit, mais, ce qu'on a peine à concevoir, sire, c'est que cette prétention (et voilà pour M. Taylor) soit encouragée par les préposés qui devraient la combattre.

Non seulement ils violent les droits fondés sur les règlements pour favoriser en toute circonstance le genre objet l de leur prédilection, mais pour satisfaire aux exigences de ce genre qui a moins pour but d'élever l'âme, d'intéresser le cœur, d'occuper l'esprit, que d'éblouir les yeux par des moyens matériels, par le fracas des décorations, et par l'éclat du spectacle, ils épuisent la caisse du théâtre, ils accroissent sa dette, ils opèrent sa ruine.

Pendant comme la tragédie, malgré tout ce qu'on fait contre elle, lutte encore avec quelque avantage contre son

ignoble rival, non contents de se refuser aux frais nécessaires, les protecteurs de celui-ci, etc... etc...

Et la supplique se termina par cette adjuration :

Persuadés, Sire, que la gloire de votre règne est intéressée à ce qu'aucune des sources de la gloire française ne s'altère, nous croyons devoir appeler votre attention sur la dégradation dont le premier de nos théâtres est menacé.

Sire, le mal est grand déjà ! Encore quelques mois et il sera sans remède, encore quelques mois et fermé tout à fait aux ouvrages qui faisaient les délices de la plus polie des cours, de la nation la plus éclairée, le théâtre fondé par Louis le Grand sera tombé au-dessous des tréteaux les plus abjects ou plutôt le théâtre français aura cessé d'exister.

Cette incroyable page était signée : Arnault, Lemercier, Jouy, Viennet, Andrieux, Jay et Leroy¹. Charles X eut le bon esprit d'y répondre qu'il possédait seulement quant à lui — ainsi que tous les Français — sa place au parterre, et l'incident demeura clos par cette boutade.

Victor Hugo venait d'achever *Marion Delorme*. On répandait déjà dans la ville, que la pièce reçue à première lecture, par acclamations unanimes, laisserait loin derrière elle, l'éclatant succès d'*Henri III*, quand une décision du roi l'interdit. Bien qu'il ne paraisse point qu'une intervention littéraire ait pris ici une part quelconque à l'acte du gouvernement, le parti dont cet acte comblait les vœux, l'accueillit joyeusement et s'en fit

1. Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, t. V, p. 137.

un triomphe. Triomphe de bien courte durée, car *Marion Delorme*, en se retirant, laissait ouverte une porte que le *More de Venise* allait franchir avec Vigny huit jours plus tard, et il devenait improbable qu'une nouvelle mesure censoriale intervînt.

Les partisans du répertoire classique menacés en même temps dans l'objet de leur piété et dans la source de leur fortune, défendaient leur propre existence en combattant pour leurs traditions poétiques. Or, aucun sentiment humain ne développe au même degré que la peur, nos facultés d'invention. L'inspiration physique qu'on appelle, chez un homme qui se noie, l'instinct de la conservation mit ces pauvres gens affolés à la chasse d'une planche de salut, et ils s'accrochèrent derechef à la juridiction populaire.

Le *More de Venise* était une traduction — nullement d'ailleurs déguisée, — de l'*Othello* de Shakespeare. On affecta de le considérer entièrement comme œuvre étrangère, et sans intéresser personne à sa valeur, on n'en parla que pour faire naître l'occasion de publier ses origines exotiques. Or, le public français, à l'époque, ne comprenait pas mieux l'internationalisme en art, qu'il ne l'eût compris en politique. L'Angleterre, qu'il se représentait comme le bourreau de Napoléon, et tout ce qui, au monde, lui rappelait cette nation, jouissaient plus spécialement de son antipathie. Il l'avait bien montré quelques années auparavant, par certaine réception qu'il fit à des comédiens

venus de Londres pour représenter Shakespeare, devant lui, dans leur langue maternelle ¹.

La partie pouvait être chaude. L'entourage de Vigny en conçut certaines inquiétudes. Toutefois, le jour venu, la représentation s'écoula sans incident. *Othello*, joué devant une salle comble, obtint un succès sans mélange, mais ses ennemis qui n'avaient pu lui signifier leur sentiment, insérèrent le lendemain, dans le compte-rendu de leurs journaux, le *Courrier Français*, la *Pandore*, le *Constitutionnel*, une petite formule explosible, dont voici la substance : « On arrivait à la représentation, comme à une bataille dont le succès devait décider d'une grande question littéraire : il s'agissait de savoir si Shakespeare, Schiller ou Goëthe

1. Merle — depuis, second mari de Madame Dorval — avait ouvert dans l'été de 1822, le théâtre de la Porte Saint-Martin, dont il était alors directeur, à une troupe anglo-saxonne venue pour y interpréter les principales œuvres de Shakespeare. « Les jeunes libéraux, dit Stendhal, excités par le *Constitutionnel* et le *Miroir*, ont chassé les acteurs anglais du théâtre de la Porte Saint-Martin, et privé d'un plaisir fort vif, les Français qui, à tort ou à raison, aiment ce genre de spectacle ; on sait que les sifflets et les huées commencèrent avant la pièce anglaise dont il fut impossible d'entendre un mot. Dès que les acteurs parurent ils furent assaillis avec des pommes et des œufs ; de temps en temps on leur criait : « Parlez français ! » Quelques calicots hurlèrent : « A bas Shakespeare, c'est un aide de camp de Wellington ! » — En un mot ce fut un beau triomphe pour l'*Honneur national*. » (Racine et Shakespeare, p. 214.) Le théâtre de l'Odéon renouvela en 1827 la tentative de Merle. *Othello*, *Roméo et Juliette* et *Hamlet* reçurent cette fois meilleur accueil, mais leur succès resta douteux assez longtemps et ne fut arraché qu'à grand'peine à la répugnance de la salle, par le talent, prodigieux assurément, de miss Smithson et de Ch. Kemble. Il eût suffi d'une chose insignifiante pour faire échouer cette seconde expérience comme avait échoué la première.

allaient chasser de la scène française Corneille, Racine et Molière ¹. »

L'attaque était précise, vigoureuse et portée sur un terrain brûlant, où le public ne gardait pas toujours la liberté de ses jugements. Il importait d'y parer par une défense énergique, et l'entourage de Vigny prévoyant que le sort des représentations suivantes serait menacé, fit appel à toute la jeunesse réunie autour du cénacle. C'est ainsi qu'apparurent aux soirées d'*Othello*, les premières légions romantiques.

On sait quelle sauvagerie et quelle ostentation de costume, d'allure et de langage, les jeunes gens d'alors affectaient. On a beaucoup épilogué sur l'exagération, parfois énorme et souvent ridicule de leurs folles excentricités, mais il nous paraît indéniable que cette folie elle-même exerça sur la pusillanimité bourgeoise du vieux parti, une intimidation salutaire. Ces êtres à figures et à façons de barbares, qui se vantaient de boire, comme Han d'Islande, « l'eau des mers dans le crâne des morts », forçaient parfois les mécontents à réfléchir lorsque, la mâchoire menaçante et le geste emporté, ils leur criaient dans la face : « Je vais t'enfoncer ton sifflet dans la gorge avec ce poignard ². » On a beau n'y pas croire, on éprouve quelque hésitation à en risquer l'expérience. D'ailleurs, ces enragés ! dans le moment qu'ils proféraient de telles menaces, ils y croyaient,

1. Alexandre Dumas, *Mes mémoires*.

2. Champfleury, *Vignettes romantiques*, p. 101.

eux, sans doute, et, défiés, eussent tenu parole. Tout à l'heure, en rentrant, ils prendront « de la camomille dans de vulgaires tasses de porcelaine » mais ils respirent maintenant de la poudre, et boiraient volontiers du sang... Si *Othello* ne fut pas troublé, c'est à leur attitude, peut-être, qu'on le doit.

D'ailleurs l'opposition comprit, sans désarmer, que ce n'était là qu'une rencontre préliminaire, un engagement sans portée, et qu'elle y gaspillerait forces et munitions. Elle rêvait d'en finir en une fois avec son ennemi ; il fallait qu'en une occasion capitale, elle frappât le monstre à la tête. L'occasion sera *Hernani*, cette tête étant Victor Hugo.

On arrivait aux premiers mois de 1830. Le général en chef de l'armée romantique prenant sa revanche de *Marion Delorme*, allait faire jouer *Hernani*. La première représentation menaçait d'être mouvementée. Les salons littéraires affiliés au parti classique, les journaux de la clientèle libérale, organisaient ouvertement l'attaque définitive. Des cabales s'ourdissaient dans l'ombre, et pour tous, adversaires comme alliés, il devenait certain que s'il y avait bataille, cette bataille serait décisive.

La première d'*Hernani* eu lieu le 25 février. On connaît par les relations que des témoins nous en ont faites, les incidents qui la marquèrent ; on sait en quelles lettres d'or cette grande date s'inscrivit dans l'histoire de nos lettres. Un mois

durant, à chaque soirée, de part et d'autre on se livra des corps à corps de quatre heures, au sortir desquels chaque armée revenait à ses positions sans avoir épuisé l'énergie de sa rivale. La victoire parut longtemps indécise, l'attaque demeurant formidable et la défense inébranlée. Le combat, pendant quelques semaines, prit une allure d'épopée. Chacun des vers de la pièce, criblé de coups de sifflets, était relevé, saisi et emporté enfin par une rafale d'applaudissements. Ceci dura tout un mois, disions-nous, et la trentième représentation ne fut pas moins animée que la première.

Le cénacle et toute la jeunesse éparpillée dans sa zone d'influence, étaient venus à la rescousse.

Nous sommes tous sur les dents, mandait Saint-Beuve à Saint-Valry, car il n'y a guère de troupes fraîches pour chaque nouvelle bataille et il faut toujours donner, comme dans la campagne de 1814.

A partir du sixième ou septième engagement, l'issue définitive cessa pourtant d'être douteuse, et les journaux, craignant de se heurter à la rigueur publique, sacrifièrent leur ressentiment, devant le sentiment général. La plupart publièrent un compte rendu habilement équivoque, dont les réserves courtoises pouvaient passer pour des louanges ¹.

1. Il est curieux de constater que le seul écrivain qui attaqua sérieusement *Hernani* fut Balzac, pourtant mâtiné lui-même de romantisme. On sait quelle amertume le créateur de la future *Comédie humaine* nourrit, sa vie durant, contre la jeune école

Une loi douloureusement humaine veut que la fidélité n'aille ni aux mourants ni aux morts ; comme il devenait visible à tous les regards que l'ancienne école poétique avait usé toutes ses ressources à cette mêlée suprême, ses partisans l'abandonnèrent, l'un après l'autre. Battue sans espoir possible de revanche, quand le théâtre se ferma sur la dernière représentation d'*Hernani*, la Tradition cessa de barrer l'avenir aux idées nouvelles, imitant le soldat blessé qui s'écarte du chemin pour mourir.

Sainte-Beuve dont nous invoquerons fréquemment le témoignage, — parce qu'il fut un des rares hommes mêlés à cette révolution qui ne se puissent confondre entièrement avec elle ; parce qu'il posséda ce curieux privilège de garder un prudent et tranquille équivoque dans une heure agitée, toute de passion démonstrative ; parce que seul de son époque il présenta cette faculté, singulièrement précieuse à l'histoire littéraire, mais étrangement à charge à sa mémoire privée, de se donner souvent, sans pour cela jamais cesser de s'appartenir, Sainte-Beuve prophétisait la fin de l'opposition, dans cette lettre déjà citée qu'il écrivit à Saint-Valry, disant :

La question romantique est portée par le seul fait d'*Her-*

dont il était issu, amertume qu'il manifesta plusieurs fois, notamment à propos d'*Hernani*, dans son *Feuilleton des journaux politiques* et plus tard contre *Chatterton* dans une conversation publique souvent citée.

nani de cent lieues en avant et toutes les théories des contradicteurs sont bouleversées ¹.

Libre, maintenant, sous le grand soleil, le romantisme s'élançera dans sa glorieuse carrière. Le sort de sa doctrine ne dépendra plus, désormais, du sort individuel de chacune de ses œuvres, car le jugement public est fixé sur l'ensemble de son génie. Ses drames, cessant d'être menacés, n'auront plus besoin de défenseurs ², et l'armée des petits poètes groupés aux jours d'orage se désagrègera dans la paix. Les chefs se sépareront de leurs soldats inutiles ; Vigny, un peu hautainement, se retirera dans sa tour ; Hugo s'enveloppera de foudres et de nuées, Chateaubriand se laissera vieillir dans sa pourpre de vice-roi et son encens de demi-dieu, et Sainte-Beuve, las déjà de flatter ses amis, s'occupera enfin de les trahir.

1. Sainte-Beuve à Saint-Valry, lettre citée par M. Edmond Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 505.

2. Il y eut bien, à vrai dire, après 1830, quelques drames défendus en prévision d'attaques qui ne se sont point produites, ou d'insuccès qu'on n'a pas toujours conjurés ; mais les mêmes troupes ne composaient plus cette défense. Dans la même année qu'*Hernani*, Alexandre Dumas donnant *Christine* à l'Odéon fut averti que la représentation pourrait être troublée. Les troupes d'*Hernani* n'y vinrent pas, occupées qu'elles étaient ailleurs, mais Frédéric Soulié qui dirigeait alors une entreprise industrielle, y amena tout un bataillon d'ouvriers charpentiers. Ceux-ci ne trouvèrent là, ni l'occasion de manifester leur sentiment littéraire, ni l'emploi de l'argument dont ils pensaient l'appuyer. Le succès d'*Antony* malgré la hardiesse inédite de ce drame n'eut pas besoin d'être davantage protégé, non plus celui de *Marion Delorme*.

Les cénacles se transformeront, et, sous l'influence de celui qui en fit les instruments de sa fortune, se rempliront peu à peu d'éléments étrangers aux lettres. La Révolution achevée, il y avait eu un petit Brumaire silencieux, sans baïonnettes et sans tambours, et la puissance conquise en une campagne de dix années, s'était naturellement et pacifiquement répartie en une douzaine de mains heureuses.

Car c'est ainsi, toujours, que s'achèvent les Révolutions.

IV

Ce qui marquera dans l'histoire le caractère particulier de cette époque, ce sera, comme un poète l'a joliment écrit, « d'avoir représenté d'une façon vraiment incomparable ce merveilleux état de l'âme qu'on appelle le lyrisme ¹ ». Or l'atmosphère d'enthousiasme où vivaient les jeunes chefs de la nouvelle école, était la substance enfiévrée, qui alimentait ce lyrisme. L'air ambiant s'enflammait de l'effervescence des disciples, et l'âme ardente de ces derniers nourrissait le génie dévorant de leurs maîtres.

C'est à cet embrasement artificiel de l'atmosphère que les grands lyriques de ce temps doivent

1. Gabriel Sarrazin. Lire sa belle et touchante étude : *Le Romantisme chez les divers peuples*, parue dans la *Revue idéaliste* des 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1902.

leurs inspirations les plus hautes et ces ailes vigoureuses qui ont porté si loin leur premier et plus large essor. C'est dans le geste spontané des plus petits et non pas dans le verbe étudié des plus grands qu'il faut chercher le vrai lyrisme — un peu déformé sans doute, par l'exaspération, la redondance ou la folie qui sont ses extrêmes conséquences, mais sublimisé quelquefois par l'obscur héroïsme, l'absolu désintéressement qui forment son principe même.

On n'a point remboursé aux petits poètes romantiques, la somme d'égards qui leur est due. Nous savons bien qu'ils n'exercèrent qu'une action réflexe et physique en quelque sorte, sur leur art, mais nous ne pouvons oublier que certaines unités ensevelies dans la foule, mieux servies par les événements ou moins desservies par les hommes, eussent centuplé peut-être au profit des lettres françaises leur mérite dispersé dans l'anonymat de cette action. On n'a pas assez vu, ni assez proclamé que si ceux-là ne se sont point couverts d'une gloire individuelle ils constituent, assemblés, la gloire vivante de leur époque et que si chacun d'eux n'a pas fait sa propre fortune, tous cependant ont concouru pour une part désintéressée au triomphe du drapeau commun.

Charles Asselineau a écrit qu'ils étaient « des jeunes gens nés trop tard pour la guerre, et qui ont cherché des combats dans la vie » et cette définition, tout incomplète qu'elle soit, nous

paraît merveilleusement juste. Comme les soldats de l'an II — à qui, tout à l'heure, nous les comparions, — en entrant dans la lutte, ils croyaient au maréchalat dont on jetait, en espérance, le bâton au fond de leur giberne. Tous ne réaliseraient pas, ils le savaient, leur noble rêve. Les élus seraient le petit nombre mais chacun comptant à part lui, sur la puissance de son étoile, se confiait à sa destinée.

Quand, au lendemain de la grande bataille, après l'ivresse du triomphe, ils se verront, dans ce désert des lettres, si terrible parfois aux naïfs qui s'y aventurent, abandonnés par ceux-là même qui les y avaient conduits, ils comprendront sans doute l'étendue de leur malheur, et, saisis d'une tristesse profonde, pleureront sur eux amèrement...

A l'heure des premiers groupements littéraires la renaissance qui se manifestait dans Paris, s'accomplissait aussi en province. Les concours annuels de l'académie de Toulouse, avaient un grand retentissement dans toute la France. D'autres académies régionales, celles de Normandie notamment¹, suivaient et reprenaient passionnément les discussions effleurées par la capitale. De petits foyers s'allumaient ainsi de ville en

1. L'académie de Rouen consacra toute l'année 1824 à l'examen des nouvelles questions poétiques (voir à ce propos Alf. Michiels. *Hist. des idées littéraires*, II, 241).

ville et, chaque jour, il s'en détachait quelque nouveau rayon vers Paris. Chaque jour quelque petite patrie lointaine versait un de ses fils dans la Cité Ardente ; — le plus souvent un tout jeune homme, plein d'illusions et d'enthousiasmes, riche seulement de confiance en soi et d'espoir en autrui, un peu de talent dans la cervelle, de l'héroïsme au cœur, pas un sou vaillant au gousset. Les premiers qui arrivèrent ainsi se rencontrèrent aux mêmes portes, se connurent, puis se réunirent, formant un club hétérogène dont la pensée commune à chacun de ses membres fut une pensée d'assistance et de fraternité. Peu à peu les limites de ce groupe s'élargirent et son influence s'affirma. Un homme alors y apparut, qui devait en modifier le but et la raison. Ce fut Victor Hugo.

Il en est ici-bas des destinées de certains hommes, ce qu'il en est là-haut du mouvement de certains astres : qu'un génie étincelant traverse leur poussière et tous leurs rayonnements, toutes leurs adorations se porteront vers celui-là. Une force mystérieuse les courbera devant le nouveau venu, et, les confinant en un rôle obscur de satellite sans chaleur propre ni lumière, sans originalité ni puissance, les fera graviter sans fin autour de son orbe orgueilleux.

Victor Hugo n'eut aucune peine à absorber dans le cénacle la vie et l'influence ambiante. Sans que les membres plus anciens que lui s'en rendissent compte, il devint peu à peu leur maî-

tre. Peu à peu, sa puissante personnalité dévora la leur, s'en nourrit jusqu'au jour où sa volonté, son action et son verbe substitués à leur cerveau, leur bras et leur parole, il régna naturellement sur tous. De ce jour, il fut proprement le potentat de la jeunesse, car son pouvoir fut absolu, sans restriction et sans contrôle. Il y avait des natures d'élite dans ce premier cénacle de 1820, et parmi les indépendants, les isolés qui se tenaient en dehors, il était des individualités vigoureuses qui pouvaient prétendre à la gloire : toutes furent anéanties, éclipsées ou fondues, à l'exception d'une seule, celle d'Alfred de Vigny qui, gênée dans la place insignifiante qu'on lui faisait, insensiblement s'écarta.

Le poète des *Odes* comprit-il, dès l'origine du premier groupement littéraire, le parti merveilleux qu'il en tirerait dans l'avenir ? Il serait téméraire à nous de l'affirmer, mais il suffit d'examiner avec quel soin l'ingénieux manieur d'hommes qu'était Victor Hugo y cultiva son prestige ; avec quelle vigilance, il en éloigna les éléments rivaux, ou seulement réfractaires à son autorité ; quel souci ombrageux il y montra toujours de sa prééminence, pour pencher vers cette hypothèse.

Le culte de son entourage était savamment entretenu. De fréquentes réunions, tenues pour la plupart dans le salon de Nodier, ce fameux salon de l' Arsenal, où à partir de 1824 toutes les gloires du siècle ont passé, ménageaient

habilement la ferveur des disciples. Un petit nombre d'élus y était à chaque fois admis, en dehors des membres mêmes du cénacle, et l'extrême rareté des invitations qu'on y faisait, rendait ces dernières plus précieuses. Fiers de la distinction où ils se croyaient élevés par le fait de ces invitations, leurs bénéficiaires successifs, sortant de l'intimité du maître, proclamaient à tous les échos son génie et sa gloire, avec une conviction si passionnée, qu'il fallait bien, de gré ou non, que l'on s'y rendît.

Le diapason lyrique de ces étranges soirées était maintenu aux gammes extrêmes. Les moindres vers qu'on y lisait, soulevaient l'enthousiasme de toute l'assemblée. « Une simple admiration, écrivait un témoin, était alors trop peu de chose. Il fallait s'exalter, bondir, frémir : il fallait s'écrier avec Philaminte :

On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir¹ . »

Une petite armée de fanatiques se formait ainsi peu à peu sur la lisière du cénacle, prolongeant son action sans en partager le bénéfice.

« C'était la mode aux lectures, — dit le biogra-

1. Edouard Turquety, *Notes inédites*, publiées par M. F. Saulnier dans sa biographie du poète rennais. Un autre contemporain, Mme Ancelot, a parlé dans le chapitre de ses *Salons de Paris* consacré à Charles Nodier, de l'état d'esprit qui présidait à ces curieuses réunions; mais les attaches de cet auteur avec le parti littéraire adverse, nous font tenir ici ses déclarations pour suspectes.

phe de Turquety — excellent moyen de faire la réputation d'une œuvre avant qu'elle soit imprimée ou représentée et de piquer la curiosité du public. On n'en avait pas encore abusé. Avec quel art on préparait la mise en scène, comme on se ménageait habilement des partisans dévoués, enthousiastes dans la personne de ces jeunes débutants dont on flattait l'amour-propre en les mêlant aux écrivains les plus célèbres du temps. »

Le mouvement littéraire élargissait constamment son action et sans cesse de nouveaux éléments y entraient. L'opposition grandissait, elle aussi, à mesure que devenait plus fort son rival. Les partis s'étaient observés longuement, avant d'entrer en guerre, et, tout à coup, l'apparition de *Cromwell* qui déchaîna tant de colères dans le camp classique, permit au génie clairvoyant d'Hugo de prévoir l'âpreté du combat qui allait s'ouvrir. Ses légionnaires pouvaient devenir insuffisants, il fallait qu'il s'en procurât d'autres, et il s'en procura, mais on connaît maintenant l'étrange monnaie qui en fut le prix.

C'était une singulière époque, en vérité, que ce temps où la poésie occupait à ce point les cerveaux, qu'aucun d'eux, de près ou de loin, n'échappait à son influence ; où, d'après un contemporain, « tout le monde avait trop chaud ; où l'on se battait au parterre de l'Odéon ; où l'on s'enthousiasmait pour ou contre ; où l'indifférence seule

était inadmissible » ¹. Chaque matin, des jeunes gens qui s'étaient couchés, la veille au soir, collégiens, s'éveillaient poètes, et, dans le nombre, il se levait parfois un talent. Mais beaucoup, hélas ! confondaient la flamme d'une excitation passagère avec l'inspiration véritable. Indistinctement, presque tous adressaient leurs premières strophes, à celui dont le nom emplissait alors toutes les bouches, et presque toujours celui-là répondait par un compliment. Et plus l'éloge était injustifié, plus il était inattendu, et plus il conquerrait de reconnaissance à son auteur, lui gagnant pour l'avenir un partisan déterminé. Il égarait alors des vocations douteuses, précipitait de pauvres gens sans aucun mérite ni fortune, vers un avenir sans issue, dans la pire des médiocrités, mais on n'y prenait garde et, pourvu que l'armée romantique se peuplât de recrues nouvelles, le reste importait peu, vraiment, à ceux qui tout à l'heure la conduiront aux batailles. Qui dira le nombre de malheureux entraînés ainsi dans une voie qui n'était pas la leur et où ils ne devaient trouver que misère et désolation ?

Maxime du Camp raconte dans ses *Souvenirs*, qu'ayant, à sa sortie de collège, fait un envoi des mêmes vers détestables à ses deux poètes préférés, l'un de ses correspondants mit quinze jours (et c'était Musset) à lui donner un ironique conseil de travail, alors que l'autre (et celui-

1. *Vie Parisienne*, 18 février 1865.

là était Victor Hugo) lui adressa immédiatement l'incroyable réponse qui suit :

Ma gloire, Monsieur (si j'en ai une), est moins dans ce que je dis que dans ce qu'on me répond, moins dans ma voix que dans mes échos. Vous suffiriez à vous seul pour le prouver. Je ne sais pas si je suis un poète, mais je sais que vous en êtes un....., etc...

Maxime du Camp eut la rare bonne fortune de posséder un ami sûr, sincère et clairvoyant, un de ces êtres de l'affection desquels on peut dire qu'elle est, mieux que l'amitié d'un grand homme, un bienfait des dieux ; — le poète Ausone de Chancel, dont nous aurons à reparler et qui lui dessilla les yeux d'un geste rude, mais salutaire.

Pauvre petit, lui dit-il, il n'est vraiment pas permis de se moquer aussi emphatiquement d'un enfant. Si Hugo a lu tes vers il les a trouvés misérables ; il te dit qu'ils sont beaux, il te verse un verre de son plus gros éloge, il te grise, et fait de toi un claqueur pour son prochain drame. J'ai vu plus de cinquante lettres pareilles à celles-ci, écrites par lui à des morveux sans rime et sans césure. Il est coutumier du fait, pourvu qu'il soit adoré que lui importe l'adorateur ¹.

M. Edmond Biré a renchéri sur ce reproche en écrivant que Victor Hugo était, en la matière, d'autant plus généreux, que ses éloges se trouvaient plus immérités. « Il les ménageait peu,

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, tome I, p. 123.

pourvu que cela ne tirât point à conséquence. C'est une monnaie dont il était prodigue vis-à-vis de ceux à qui elle ne pouvait servir¹ ».

Combien de vocations ces compliments ont-ils troublées? Combien de jeunes gens, sur leur foi, se sont élancés trop tôt et trop vite, et ont traîné, leur vie durant, le malheur d'un mauvais départ? Combien ces louanges illicites ont-elles conduit au désespoir de faibles caractères et de tempéraments désarmés?

Vigny qui portait un cœur d'honnête homme, dans son organisation de grand poète, a sévèrement jugé cette criminelle inconséquence :

J'ai reproché à quelques-uns de mes illustres amis, écrit-il vingt-cinq ans plus tard à une de ses parentes, les fades compliments par lesquels ils enivraient et égaraient des jeunes hommes dont ils n'avaient même pas lu les œuvres. Je n'ai jamais oublié Escousse; cet enfant gâté fut vraiment asphyxié par d'insensés éloges qui le plaçaient auprès de Shakespeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua, comme vous savez, en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien².

Au point de vue utilitaire, qui importait seul à Hugo, les dévouements acquis par ce blâmable procédé, n'ont pas été les moins précieux. Il suffit pour s'en rendre compte de se reporter à *Hernani*, à ces soirées dont l'enthousiasme, sans

1. Edmond Biré, *Victor Hugo après 1830*, tome I, p. 180.

2. Lettres d'Alfred de Vigny à Mlle Camilla Maunoir Campbell, publiées par la *Revue de Paris* du 15 septembre 1897.

exemple jusqu'alors, ne s'est représenté qu'une fois depuis, cinq ans plus tard, à la représentation de *Chatterton*. Les mêmes mains de poètes battirent avec une frénésie égale, pour les deux œuvres, mais on verra tout à l'heure, quelle signification différente renfermaient les applaudissements qui accueillirent chacune d'elles.

V

Les cénacles, nous l'avons dit, furent à la République littéraire de 1830, ce que, naguère, les clubs avaient été pour l'autre. La parenté déjà profonde entre les mouvements dont chacune des républiques descendait, s'augmenta de cette identité presque absolue de leur organe. La même pensée de féroce individualisme, forma la base des deux groupements, club révolutionnaire et cénacle réformateur ; leurs membres respectifs masquèrent du même prétexte d'émancipation, — soit de la personne du citoyen, soit de celle de l'artiste — l'ambition de leur cerveau et l'égoïsme de leur cœur. Les uns menèrent la France, par le carnage, au despotisme. Les autres y conduisirent les lettres.

Nous ne méconnaissons point les services réels des cénacles, mais la reconnaissance que ces derniers en reçoivent depuis quatre-vingts ans nous paraît disproportionnée, vraiment, à leur étendue. Certes nous devons nous incliner, — et nous nous inclinons très bas — devant le mérite

individuel de ceux qui constituèrent les états-majors romantiques, mais notre hommage rendu, nous ne supposons point qu'il faille excuser par surcroît leur action dans ce qu'elle eut d'irréremédiablement désastreux.

Regardons-les, ces états-majors, d'un peu près. Celui de 1824, dont nous avons nommé les membres, et celui de 1829 qui comprenait en outre : Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Beauchesne, Alexandre Dumas, Ernest Fouinet, Victor Pavie, Sainte-Beuve, Mme Tastu. Tous ces noms sont connus. Pas un qui ne réveille quelque réminiscence endormie au fond de nos mémoires. Les deux tiers resteront célèbres, et les plus négligés occupent encore une place, de nos jours, dans les moindres anthologies. Peut-il prétendre, celui-là qui s'est penché sur la fécondité prodigieuse de l'époque, qu'il n'y eut rien en dehors d'eux, parmi cette foule ardente, joyeuse surtout d'admirer, et jalouse seulement d'applaudir, — rien du moins qui valût l'attention des contemporains, et méritât le souvenir de la postérité.

Selon son principe initial, le cénacle devait être un centre de pensée commune, un foyer d'assistance réciproque. L'ambitieux génie d'un seul homme le détourna de son but fraternel, lui fit quitter le grand chemin où il marchait et, sans qu'il s'en doutât, l'engagea dans le bournier des intérêts individuels. Cette association attira vers elle toute la vie, absorba toute la vérité. Hors d'elle, il n'y eut pas de salut. Elle dispensa sinon

la gloire qui empêche de mourir, la renommée, du moins, qui permet de vivre. Elle obstrua toutes les avenues qui pouvaient conduire au succès, mit la main sur toutes les prébendes et capta toutes les sources de la faveur populaire. Ses limites ne s'étendirent pas au delà d'une matière passive, aisément malléable, et l'on en sut exclure tous les indépendants, ceux dont Gabriel Sarrazin dit que « la vie errante leur était aussi nécessaire que le souffle » et qu'ils fuyaient le « cou pelé du chien de Lafontaine »¹. Musset et quelques autres qui y étaient entrés, s'en évadèrent rapidement.

Il fallait à Victor Hugo une prééminence absolue qu'il n'eût peut-être point gardée sur une assemblée moins restreinte, et, en accoutumant le public à considérer les cénacles, dont il était l'émanation quintessenciée, comme l'élite de la jeune école, il asseyait son propre empire.

M. Alfred Michiels dans son *Histoire des Idées Littéraires en France*, disait en parlant de l'absorption exercée par le groupe de Victor Hugo :

Les chefs et les miliciens de l'école nouvelle ont inventé toutes ces manœuvres, tous ces artifices, qui sont des lacets tendus pour étrangler le talent ou des échelles de corde pour aider les hommes médiocres, les hommes nuls, à escalader les positions supérieures².

Le reproche paraît un peu dur, et nous le tenons pour excessif, mais n'y a-t-il aucune part de vérité

1. *Le Romantisme chez les divers peuples.*

2. *Histoire des idées littéraires en France*, 1863, tome II, p. 298.

et de justice au fond de sa brutalité? Un romantique d'avant la lettre et qui fut le lanceur de plusieurs grandes réputations de son époque, qui exhuma André Chénier, découvrit George Sand, intronisa Vigny et annonça Balzac, — Hyacinthe Thabaud dit de Latouche, avait signalé le danger de cette formation d'une chapelle dans la grande église, en un article intitulé : « La Camaraderie littéraire », et qui fit alors beaucoup de bruit¹. Mais la jeunesse, aveugle encore, refusant de croire à la vénalité de l'idole, continua de lui adresser ses offrandes et de lui vouer ses adorations.

On se demande parfois quel pouvoir de fascination Victor Hugo dut exercer autour de lui, pour imposer dès leur rencontre, à ses rivaux, l'omnipotence de son génie et la suprématie de sa personne ; car de tous les poètes de son temps, il semblait le moins désigné pour cette domination. Rien en lui-même ne correspond au caractère de ses disciples. Il deviendra pour eux, dans la suite, quelque chose comme leur expression littéraire mais rien, au fond de son âme humaine, ne bat à l'unisson de la leur. Il sera demain le Verbe de la Révolution, il n'en fut à aucun moment la pensée créatrice.

Jamais il ne participa aux sentiments de cette jeunesse. Le romantisme, c'est son antipode ; c'est cet emportement, cette passion désintéressée, — qu'à nul degré il ne possède, — pour un idéal

1. *Revue de Paris*, octobre 1829.

dont il fut seulement l'effigie trompeuse. Le romantisme, c'est cet enthousiasme que les petits poètes ont engendré, dont ils ont empli tout leur siècle, et d'où leur magnifique essor de lyrisme s'est élevé. Qu'on ne dise point, de « cette chaleur d'imagination, portée à son degré suprême », comme le définit Marmontel, qu'elle a provoqué de ridicules mouvements et de sottes exagérations, car elle a doté notre histoire d'une splendeur encore inconnue ; car elle est la génératrice de cinquante œuvres immortelles, et nous pouvons donner quittance à ceux qui l'ont portée, des peccadilles qu'elle leur a fait commettre. Ces derniers ont suivi leur enthousiasme jusqu'au bout et poussé leur élan à ses limites extrêmes, mais peut-être emportés par le mouvement acquis, ne demeurèrent-ils pas maîtres de leur impulsion. « Un pas au delà », prétend la *Médecine des passions*, « et l'on est dans le fanatisme. Un pas de plus, on tombe dans la folie. » Fanatisme et folie, leur lyrisme a tout traversé, mais avant de franchir la zone de lumière, il y a laissé du moins, radieuse, la poésie en plein soleil.

« Ils marqueront la borne extrême », dit encore Asselineau, « en deçà de laquelle les sages ont passé, et dans leur haine excessive du vulgaire et du banal, s'il entrait beaucoup de ridicule, il n'entrait du moins rien de vil. Ces gens-là n'ont jamais parlé ni d'argent, ni d'affaires ni de position ¹. »

1. Charles Asselineau, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*. Pincebourde, 1866, p. 153.

Ils avaient des admirations qui les soulevaient de terre, écrit ailleurs Maxime du Camp, mais ils n'enviaient personne, ne souffraient pas du bonheur d'autrui, ne rêvaient pas l'extermination universelle afin d'arriver plus sûrement à un poste politique. Les incompris du temps de mon adolescence n'auraient jamais fait la Commune ¹.

Est-il besoin d'indiquer plus nettement l'abîme qui séparait ces organisations de celle d'Hugo ?

Les cénacles et leur prolongement ne furent jamais entre les mains de celui-ci que de dociles instruments. Il ne leur demanda rien autre que de publier sa louange et d'aider sa fortune. La mesure de leur utilité fut celle aussi de son affection, et quand ils eurent cessé de lui servir il les rejeta loin de lui.

Il y avait pourtant autre chose au fond de ces dévouements obscurs, qu'une simple force instrumentale, qu'une banale valeur numérique. Sous le flamboyant gilet du bousingot, logeait parfois une âme de poète et d'artiste ; mais, flétrie avant l'heure, celle-ci n'eut pas le temps d'éclorre, et c'est une perte inestimable pour l'art et pour la poésie.

VI

Certes, au lendemain d'*Hernani*, le romantisme assuré de sa conquête, pouvait, sans licencier précisément ses troupes, en rapatrier une

1. *Souvenirs littéraires*, t. I, p. 119.

partie. Celles-ci lui devenaient un luxe de forces inutiles et la sécurité des soldats aussi bien que des chefs, exigeait qu'ils se séparassent. Mais le service des premiers faisant le devoir des seconds, il eût fallu sélectionner selon le mérite et la valeur individuels, doucement extraire du rang les malingres et les incapables, les reconduire à leurs foyers et rendre aux autres en protection pendant la paix, ce qu'ils avaient donné en dévouement durant la guerre.

Au lieu de cela les chefs se partagèrent entre eux le bénéfice de la victoire, puis, simplement, sans une parole d'adieu ni un geste de gratitude, abandonnèrent l'armée à la famine. ✓

L'histoire nous a cent fois conté ce qu'il advient en pareil cas des plus robustes compagnies. L'ardente milice que dix ans de lutte n'avaient point entamée, livrée à toutes les influences, tirillée par chacune de ses unités anarchiques, sans appui au dehors, sans confiance intérieure, obligée par surcroît de conquérir sur elle sa propre subsistance, éparpilla bientôt tous ses héros découragés. Les privations anéantirent le plus grand nombre ; l'amertume, le désœuvrement, la colère, précipitèrent le reste dans la débauche, la folie ou le suicide, — et ceci forme une triste page qu'on voudrait abolir d'un trait de plume courroucé. J

Les maîtres du mouvement ne se sont pas vraiment tournés contre leurs auxiliaires ; ils n'ont point proprement jeté leurs armes sur cette foule

qui venait de les hisser dans la gloire ; — ils firent moins, ils firent plus que cela ; entendant monter la détresse des ouvriers de leur fortune, ils se bouchèrent hypocritement les yeux et les oreilles, laissant grossir au-dessous d'eux les misères et les désespoirs.

La légende écossaise a, pour l'adolescent qui voit assassiner son frère sans tenter de le défendre, un châtiment égal à ceux des meurtriers ; Pilate, moins encore peut-être que Caïphe, est innocent du sang du Juste.

Ces chefs qui venaient d'abandonner leur armée victorieuse, l'avaient recrutée, pourtant, eux-mêmes pour une tâche fidèlement remplie. A force de flatteries souvent, ils l'avaient entraînée dans le sillage de leur ambition. Leur devoir exigeait, à présent, qu'ils l'y protégeassent. Car sans eux que deviendra-t-elle ? Que deviendrait-elle, désarmée contre le malheur, sans guide et sans ressources, et si loin de ses origines ?

Ce qu'elle est devenue aujourd'hui, hélas ! nous le savons. Nous savons qu'elle s'en est allée, d'ici, de là, sur les longs chemins douloureux, traînant d'inguérissables amertumes, et s'en libérant quelquefois d'un geste silencieux et fatal.

Faut-il rappeler Victor Escousse et Auguste Lebras, abreuvés d'impudents éloges, et livrés ensuite sans défense à leur première déception ¹ ?

1. Ces deux jeunes gens, âgés de vingt ans l'un et l'autre, grisés par un premier succès et des louanges excessives, donnèrent au Théâtre-Français, à la fin de 1831, un drame qui échoua tota-

Faut-il nommer Emile Roulland, mort de faim faute d'un protecteur, la colère dans le cœur et pourtant l'outil à la main ¹ ?

Faut-il redire l'agonie d'Elisa Mercœur, la frêle enfant trompée elle aussi par de fausses espérances, puis abandonnée brusquement à la désillusion meurtrière ? De ceux qui s'en iront un peu plus tard, d'Hégésippe Moreau, de Bertrand, de Jean-Pierre Veyrat, de Berthaud, de Lassailly et de tous les autres, qui mourront ou fous ou phtisiques, de froid, de faim ou de désespoir, est-il nécessaire de parler ?

Ah ! pendant les longues soirées d'isolement, quand ils se retrouvaient sans amis et sans pain, devant leur foyer vide, dépouillés de leur foi en eux et de leur croyance en autrui, comme ils devaient maudire — les pauvres gens ! — cette misérable existence qu'on leur avait empoisonnée.

lement. Désespérés par cet échec, se sentant sans appui, ils jugèrent n'avoir rien à attendre de ce monde, et s'asphyxièrent de compagnie, avec un boisseau de charbon de bois, dans la chambre d'Escousse, le 18 février 1832.

1. Mort de faim en traduisant les *Lusiades* de Camoëns, pendant la première représentation de *Chatterton*. Sans pain depuis deux jours, sans feu, en plein hiver, et sans une âme qui s'intéressât à son sort, il se suicida dans une chambre de la rue Saint-Honoré. En apprenant cette catastrophe, Vigny écrivit à Hippolyte Lucas : « Je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Emile Roulland. Quoi ! pendant que je plaçais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas ! ai-je crié dans le désert ? En fera-t-on encore de nouveaux ? » (Hippolyte Lucas, *Portraits et souvenirs littéraires*, Appendice).

Sainte-Beuve qui n'était pas, tant s'en faut, sans reproches, écrira tout à l'heure, en voyant se faire la solitude autour de lui :

« Que sont devenus ces amis du même âge, ces frères en poésie qui croissaient ensemble, unis, encore obscurs, et semblaient tous destinés à la gloire ? Que sont devenus ces jeunes arbres réunis autrefois dans le même enclos ? Ils ont poussé chacun selon sa nature : leurs feuillages, d'abord entremêlés agréablement, ont commencé de se nuire et de s'étouffer, leurs têtes se sont entrechoquées dans l'orage, quelques-uns sont morts sans soleil ; il a fallu les séparer et les voilà maintenant, bien loin les uns des autres, verts sapins, châtaigniers superbes au front des coteaux, au creux des vallons, ou saules éplorés, au bord des fleuves. La plupart des amitiés humaines, même des meilleures, sont donc vaines et mensongères, ô mon ami !... »

Ce que Sainte-Beuve ne dit point, dans cette belle plainte mélancolique, mais si vaine, hélas ! et tardive, c'est que les sapins ou les saules transplantés et restés robustes, ont été l'heureuse exception et que le nombre fut bien autrement considérable des pauvres arbres « morts sans soleil ».

Après quelques années, Victor Hugo, craignant pour le succès des *Burgraves*, se rappellera soudain, au moment de faire représenter son

1. Dédicace des *Consolations*, adressée à Victor Hugo.

drame, les vétérans d'*Hernani*. Ceux-là aussi se souviendront. Théophile Gautier nous a dit l'échec du poète auprès d'eux. Vacquerie et Meurice, les intendants infatigables envoyés à Nanteuil, demandèrent à celui-ci « trois cents Spartiates décidés à vaincre ou à mourir, plutôt que de laisser franchir les Thermopyles à l'armée barbare. Nanteuil secoua sa longue chevelure, toute crépelée et toute annelée, d'un air profondément mélancolique et répondit en soupirant à Vacquerie qui avait porté la parole : « Jeune homme, allez « dire à votre maître qu'il n'y a plus de jeunesse ¹. »

Plus de jeunesse ! Grands dieux ! qu'aviez-vous fait de celle d'*Hernani* ? Qu'étaient donc devenues ces cohortes ardentes qui criaient si haut votre gloire et ont porté si loin votre fortune ?

Décimées et vieillies, écartées par votre dédain, constamment occupées du problème de leur subsistance, ne se soucieraient-elles plus à cette heure, d'user leurs dernières forces au bénéfice du chef ingrat ?

Un jour, pourtant — écoutez bien ceci, — un jour de février 1835, tous les vétérans se retrouvèrent. Ils quittèrent leurs quartiers épars aux quatre vents de la misère, et, comme pour un pèlerinage, se portèrent en files silencieuses devant le Théâtre-Français. Les premières ombres de la nuit tombaient à peine qu'ils étaient là,

2. *Histoire du Romantisme*, p. 59.

tous là, — sauf les morts. Ils attendirent longtemps, immobiles et courbés sous la bise de ce mois d'hiver et, pénétrant enfin dans la salle vibrante de leur ancien délire, y vécurent une minute infinie d'extase et de réparation.

Sur la scène — la scène même de leur épopée — un poète de leurs frères passa, douloureux comme eux et terrible et faisant resplendir leur détresse orgueilleuse dans une apothéose de lumière. Et lorsque celui-là, parlant enfin pour eux tous, conta leurs désespoirs ; que son verbe frémit de leurs colères accumulées ; que le reproche longtemps contenu de leurs journées sans pain, de leurs nuits sans consolations, passa de leur poitrine ardente en sa parole irritée, ces hommes qui n'avaient pas dîné, peut-être, qui ne dîneraient pas tous demain, dressés d'un seul mouvement irrésistible, saluèrent longuement *Chatterton*, comme ils saluaient naguère *Hernani*, et, — de même que, cinq ans plus tôt, ils battaient des mains dans cette salle, au mirage de leur gloire future, — éperdûment, ils applaudirent, à l'image de leur vie trompée...

CHAPITRE II

JEAN-PIERRE VEYRAT

La jeunesse de Jean-Pierre Veyrat. — Son exil. — Son séjour à Lyon. — Veyrat, Berthaud et l'*Homme Rouge*. — A la conquête de Paris. — Rencontre d'Hégésippe Moreau. — Veyrat et les grands romantiques. — Nostalgie et résipiscence. — Une épître au roi Charles-Albert. — Le pardon et le retour. — Dernières années du poète. — Sa mort. — Son œuvre.

I

Il valait mieux que sa destinée, ce poète dont la vie passa si rapidement, pleine de tumultes et de misères et battue de tous les vents de malheur.

Né le 1^{er} juillet 1810, dans un petit village de la vallée d'Isère, à Grésy, Jean-Pierre Veyrat vint au monde le treizième enfant d'une famille aisée, mais nombreuse¹. Son père lui fit commencer ses

1. François Veyrat eut douze enfants d'un premier lit et six, dont Jean-Pierre leur aîné, d'un second mariage. M. Weiss, docteur en philosophie de l'Université de Vienne, un des principaux biographes du poète, le plus complet peut-être, mais le plus incohérent à coup sûr, et aussi le plus sujet à caution, ne lui accorde que trois frères ou sœurs du second lit et donne à sa naissance le quinzième rang chronologique. Une notice de M. Pillet, postérieure de trois ans à la brochure de M. Weiss, publie les chiffres que nous avons adoptés.

études de bonne heure au collège de Conflans (maintenant Albertville), puis à celui de Saint-Pierre d'Albigny et enfin, l'envoya plus tard chez les Jésuites, à Chambéry.

Le collégien ne fut spécialement remarqué ni de ses professeurs ni de ses condisciples, et aucune manifestation de son génie futur ne révéla sa vocation avant qu'il eût atteint à sa vingtième année. C'est en 1830, après les événements de juillet, qu'il écrivit et adressa sa première ode à Lamartine réfugié à Aix-les-Bains¹. Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les manuscrits de Veyrat, mais nous possédons la réponse qu'y fit Lamartine :

Aix-en-Savoie, 5 août 1830.

J'ai reçu, Monsieur, au milieu des graves inquiétudes politiques qui nous préoccupent, les vers si beaux, si touchants, que vous venez de m'adresser. Dans un autre moment j'aurais aimé à vous répondre dans la même langue, mais la poésie est une fête de l'esprit que l'état de mon pays m'interdirait aujourd'hui. Recevez donc simplement en prose l'expression de ma vive reconnaissance pour les choses charmantes que vous m'avez dites, d'une manière plus

1. M. Jules Philippe, dans les *Poètes de la Savoie*, affirme cependant qu'« à l'âge où d'ordinaire l'homme ne peut que bégayer sa langue, Veyrat avait déjà jeté sur le papier ses premiers essais poétiques », et Sainte-Beuve, dans son *Lundi* du 19 juin 1865, déclare que, « dès le collège, il se fit remarquer par son talent et sa prodigieuse facilité de versification ». Mais un témoignage plus autorisé, celui de sa propre sœur, Mère Marie Félicité, supérieure en 1884 de l'ordre de Saint-Joseph à Chambéry, nous assure que « rien dans l'enfant ne faisait prévoir le futur poète ». Enfin une lettre de Veyrat retrouvée en la possession de son fils, sous-préfet d'Ivrée (Italie), lettre rimée, mais si pauvrement, sans prosodie ni grammaire, et datée de 1827, confirme absolument cette version.

charmante encore. J'ai relu plusieurs fois certains morceaux de votre épître qui m'ont semblé de la plus haute et de la plus pure poésie.

Continuez donc, Monsieur, à cultiver ce bel art ; loin de vous plaindre de vivre loin des humains, félicitez-vous de contempler la belle nature de votre poétique contrée, dans l'absence de ces orages qui bouleversent la nôtre. L'inspiration est fille de la solitude.

Agréé, Monsieur, mes compliments les plus sincères.

LAMARTINE ¹.

Ne dirait-on point, aujourd'hui, que le poète des *Méditations* sentait déjà grandir quelque'un derrière l'inexpérience de son correspondant et que, devinant la destinée de celui-ci, il tentait de le mettre en garde contre elle. L'avertissement était fort sage, aussi ne fut-il point entendu.

Veyrat avait alors vingt ans. Le courant d'idées voltairiennes qui soufflait sur la France passait aussi les frontières. Les pamphlets contre l'autorité, les proclamations jacobines ou simplement libérales, mais condamnées par le gouvernement, pénétraient en Savoie en dépit de la censure impuissante. Or la Savoie parlait le langage de la France. Nourrie de sa littérature, pénétrée de sa philosophie, associée à ses intérêts bien plus qu'aux intérêts du peuple auquel elle se trouvait politiquement unie, elle subissait comme une autre de

2. Ce document, ainsi que plusieurs autres fort curieux, es demeuré longtemps dans les papiers de la famille Veyrat. L'honneur de leur découverte revient à M. Louis Pillet, qui les a publiés dans sa brochure : *Documents inédits sur Veyrat* (Chambéry, 1887).

nos provinces le contre-coup moral de tous nos événements. Le désordre qui précéda et suivit quelque temps, chez nous, la Révolution de Juillet, eut donc sa répercussion en Savoie, où les affaires de la monarchie sarde donnaient déjà quelques motifs d'agitation.

Le roi Charles-Félix vint, sur ces entrefaites, à mourir, laissant la couronne à la branche cadette de Savoie. Charles-Albert monta sur le trône au milieu des intrigues et dans une minute périlleuse.

C'est alors que, pour des motifs ridicules, se produisit un incident qui devait bouleverser la vie de Jean-Pierre Veyrat.

A la suite de débats qu'il serait oiseux de raconter ici dans le détail, un missionnaire français, le P. Guyon, jésuite, organisa, un peu trop bruyamment peut-être, une mission comportant des exercices simultanés dans les quatre églises de la capitale savoisienne. On était au début de 1832. L'effervescence des esprits inquiétait le pouvoir, et les sermons, remplis d'allusions politiques, de l'imprudent prédicateur, ne semblaient guère devoir la calmer. D'autre part la jeunesse universitaire qui préparait des réjouissances en vue du prochain carnaval, se déclarait fort mécontente de la perturbation que le zèle du religieux allait jeter dans ses projets. Un jour, à la cathédrale, des étudiants échauffés troublèrent la cérémonie; il y eut du bruit dans l'église, des pétards, même, y éclatèrent, affolant les femmes qui s'enfuirent éperdument vers les portes. On piétina quelques personnes,

on mit à sac l'éventaire d'un pauvre marchand installé sous le porche, et finalement l'office se trouva suspendu autant par la frayeur excessive des fidèles que par l'ardeur déplacée des manifestants. Ces derniers, stupéfaits de leurs propres exploits et plus fiers que s'ils eussent conquis la ville sur les Sarrazins, se répandirent bruyamment dans tout le voisinage, puis songeant que ce serait ainsi bien finir une si belle journée, ils allèrent donner aux jésuites un charivari monumental. La troupe simula, seulement alors, une sortie qui remit tout en ordre et chacun retourna chez soi. Mais le lendemain l'autorité prescrivit, pour l'exemple, une enquête et procéda même à quelques arrestations. On annonça des mesures rigoureuses contre les acteurs avérés de cette petite émeute provinciale, et Veyrat qui se trouvait, dit-on, parmi les plus compromis, jugea bon de mettre de l'espace dans ses affaires possibles avec la police de Savoie. Il gagna nuitamment la frontière et dit adieu à son pays sans revoir les siens, exilé comme un criminel, à vingt ans, par une folie d'écolier, et séparé ainsi violemment, sans y avoir réfléchi, de ses destinées naturelles.

Hier, jeune homme insouciant, — car il ne prit à l'incident qu'une part de l'action spontanée ¹, —

1. Sainte-Beuve prétend qu'avant qu'on eût jeté des pétards dans l'église « Veyrat avait semé de ses vers dans la ville », mais il n'y a là, très certainement, de la part de Sainte-Beuve, qu'une simple supposition qui n'est d'ailleurs appuyée par aucun fait précis. Rien dans le passé de Veyrat ne légitime cette assertion. M. C. Bouvier, à qui nous devons de très fines pages sur le poète,

le voici tout à coup proscrit politique. Le voici, sans retour, jeté hors de sa voie par une minute d'étourderie, et il se précipitera désormais à corps perdu, avec tout son passé, tous ses rêves, toutes ses ambitions, dans le premier chemin qui s'ouvrira devant lui. Poète de douceur et de paix, fait pour chanter, non pour maudire, il se laissera dériver à la littérature pamphlétaire, la pire de toutes, et y usera sans profit les dix plus belles années de son existence et les meilleures ressources de son talent.

II

Veyrat s'en fut d'abord à Belley, puis à Lyon, où il s'installa très sagement dans la résolution d'achever ses études de médecine, interrompues par l'événement que nous venons de conter. Toutefois entre ces deux séjours, et malgré le silence embarrassé de ses biographes, nous pensons qu'il convient de placer un premier voyage à Paris. On rencontre le poète à Lyon au début de 1833, après le soulèvement demeuré fameux des Canuts. Or nous savons qu'il demeura tout juste à Belley, le temps d'y recevoir les subsides paternels. Il est, d'autre part, avéré que ses premiers poèmes, intitulés : *Italiennes*, et publiés sous la signature de

et qui paraît documenté aux meilleures sources, déclare qu'« il n'était ni un iconoclaste ni un factieux, comme on l'a donné à croire plus tard. Il voulait faire du tapage et non pas une révolution ».

Camille Saint-Hélène, parurent en 1832 chez un imprimeur parisien, et il nous semble bien qu'un inconnu de vingt-deux ans, sans expérience ni relations littéraires, eût difficilement en ce temps-là trouvé un éditeur sans s'occuper lui-même, activement et sur place, de le rechercher. Sans doute employa-t-il les ressources qu'il avait reçues à cet infructueux essai poétique, — après quoi, lesté de son pécule et léger de gloire comme devant, il songea à se rapprocher de la tendresse et du secours des siens.

Il arrivait à Lyon plein de studieux projets, mais à l'heure précise où Berthaud, un autre poète de son âge, traversait la ville au milieu des vivats populaires, et c'en fut bientôt fait des laborieuses résolutions. Berthaud venait de conquérir contre le gouvernement un succès dont nous aurons à reparler. Veyrat pouvait se considérer comme proscrit politique alors même que la politique était pour peu de chose dans son cas. Ils se rencontrèrent un matin, mirent en commun les enthousiasmes qu'ils avaient et les haines qu'ils résolurent de se donner, puis, tous deux pleins des belles confiances de leurs vingt ans, se mirent à fonder un journal, une petite feuille hebdomadaire de huit pages où n'entrerait nulle ligne de prose, si ce n'était dans son titre et dans ses signatures. Ainsi venait de naître *l'Homme Rouge*, cet *Homme Rouge* qui, cinq mois durant, d'avril à août 1833, malmena à coups d'hémistiches tous les princes de l'Europe, jusqu'au jour où, soit

lassitude des deux rédacteurs, soit pénurie d'abonnés, il disparut tout à coup.

M. Jules Philippe, que nous avons déjà cité, assure qu'on le remarqua rapidement. Je ne pense pas qu'il ait jamais joui d'une grande autorité ni retenu beaucoup l'attention, car la seule collection que nous en ayons rencontrée, est à la bibliothèque nationale. Les compatriotes de Veyrat, ceux-là même qui portent encore à son œuvre et à sa mémoire la plus religieuse admiration, ne possèdent ni n'ont vu *l'Homme Rouge*, et la bibliothèque romantique la plus riche peut-être qui soit, celle du vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, n'en renferme pas le moindre vestige ¹. Cette absence de traces nous fait croire que les contemporains de *l'Homme Rouge* traitèrent, pour la plupart, fort légèrement ses numéros.

M. Philippe ajoute ailleurs :

Veyrat fut forcé de supprimer son journal sur les représentations faites au gouvernement français par le gouvernement de Turin, *qu'effrayait cet ennemi posté sur les frontières du royaume*.

Or ceci est une naïveté. Charles-Albert se trouvant alors de plus graves préoccupations et ne tenant point *l'Homme Rouge* pour un *ennemi* fort à craindre ne fit à son sujet aucune représentation.

1. Dans une note communiquée à *l'Intermédiaire des Chercheurs* (20 novembre 1893) M. Aimé Vingtrinier en signalait une collection à la bibliothèque de Lyon, fonds Coste. Nous l'y avons cherchée sans succès.

Le seul véritable motif de la suspension du journal fut l'abandon de ses lecteurs.

Alexandre Dumas, partant pour ce voyage en Suisse qu'il a si plaisamment conté, s'arrêta quelques jours à Lyon et y rencontra les jeunes gens comme ils allaient porter le deuil de *l'Homme Rouge*. Le maître illusionniste leur tendit la main, les consola de son mieux et leur conseilla la conquête de Paris disant : « Pour des talents tels que vous, il n'y a que la capitale. » Ils y allèrent ; mais la conquête ne fut point une chose si facile. Tout d'abord les deux émigrants comptèrent leurs ressources ; ils possédaient quelques centaines de francs remis à Veyrat par son père. Et la gloire coûte gros à Paris. Eux qui pensaient trouver toutes les portes ouvertes, on les reçut de haut, sans aucune considération pour leur talent et leur passé, ce passé qu'ils croyaient la stupeur de l'Europe. Quelques journaux où ils étaient venus s'offrir, répondaient brutalement qu'on n'avait aucune place pour eux. D'autres donnaient seulement à entendre que la muse politique est une personne fort ennuyeuse, qu'ils ne désiraient pas connaître, — vantant au surplus, en manière de conseil, les douceurs de la littérature alimentaire. Les poètes tinrent bon, malgré l'insuccès persévérant de leurs démarches, et même ressuscitèrent *l'Homme Rouge*, ce qui ne sembla point produire l'émotion qu'ils en attendaient. Les dernières ressources s'enfuirent. Une seconde fois *l'Homme Rouge* mourut. Il fallut

accepter pour vivre quelques besognes mercenaires qui payèrent le logis, le pain et la chandelle, et sans se décourager on recommença de faire des visites.

Hégésippe Moreau revenait en ce temps-là de Provins, ayant enterré son *Diogène* et mourait de faim, comme nos immigrants, à la recherche de travaux ou de subsides qu'on lui refusait invariablement. Veyrat et Berthaud le rencontrèrent, l'accueillirent sous leur toit et taillèrent désormais pour lui une troisième part dans leur pain. Et ce fut une étrange association, vraiment, que celle de ces trois misères. Moreau, nous le verrons tout à l'heure, n'était pas sans reproches à l'endroit de ses nouveaux amis, mais l'infortune les faisait frères, et ceux-ci lui tendant leurs mains il leur ouvrit aussi la sienne. Chacun d'eux continua ses sollicitations, seulement comme l'habit de Moreau ne lui permettait plus de se présenter nulle part, Veyrat offrit de partager avec lui sa redingote, une longue redingote verte, devenue fameuse dans le quartier, et qui faisait surnommer le *Comte Vert*, son malheureux possesseur. Désormais donc, l'un des poètes garda la chambre et l'autre vêtit la redingote, chaque jour ainsi, à tour de rôle. Solidarité bien touchante et qu'on ne trouve qu'auprès des humbles...

Mais ici, les traces se dérobent. Que devint pendant les années qui suivirent le pauvre Veyrat ? Nous n'en avons rien pu savoir, hormis qu'il souffrit beaucoup, essuya des affronts, endura la

faim et la fièvre et enfin perdit tout espoir. Il est facile d'ailleurs, avec ses demi-confidences et notre connaissance de son passé, de son talent et de son caractère, de reconstituer les documents qui nous échappent. Dévoré d'ambition et de hâte, actif par conséquent et homme d'esprit, son premier soin fut, vraisemblablement, de se procurer des appuis et des protecteurs. Mais incapable de la plus mince concession au plus innocent des caprices, fier, hautain même jusqu'à la superbe, il dut se rebuter à la première démarche. Il était rempli d'illusions sur les hommes, attardé dans sa foi naïve à l'héroïque soirée d'*Hernani*, bien que, depuis elle, trois ans déjà fussent passés. Les choses avaient beaucoup changé pendant ces trois ans. Les chefs du romantisme, après leur brumaire, avaient licencié doucement et peu à peu leurs troupes. Leur abord, naguère familier, devenait moins facile, et leur condescendance, un peu dédaigneuse. Certains, comme Lamartine qui étouffait dans leur chapelle, s'écartaient du mouvement, laissant les autres s'en partager les profits. Pauvre Veyrat ! venu la veille plein de confiance et qui voyait ainsi tomber, jusqu'à la dernière, toutes les petites fleurs de son âme !

Une lettre que Victor Hugo lui écrivit vers cette époque, et qu'on n'a point retrouvée, eût été peut-être curieuse. Nous possédons à son défaut un court billet de Chateaubriand qui mérite d'être remarqué. Quand Veyrat réunit sous le titre des

Italiennes ses premiers poèmes de jeunesse, il dédia l'un à Barthélemy et la meilleure pièce du volume à l'auteur de *René*. « Passe encore de croire en celui-là, s'écrie à ce propos Sainte-Beuve, c'était la plus noble des idoles. » Or voici comment l'idole répondit :

Au moment de partir, Monsieur, je regrette vivement de ne pouvoir vous écrire la lettre que vous désireriez pour le public. J'emporte avec moi votre recueil de poésies, je le lirai dans les Alpes, et si j'y trouve quelques descriptions de la nature, je comparerai le portrait à l'original.

Je vous remercie, Monsieur, de votre lettre et de votre beau présent. J'ignore quels éloges vous voulez bien m'adresser, mais si vous me louez d'aimer la liberté et la gloire de notre patrie, votre muse (contre l'accoutumance des muses), n'aura dit que la vérité.

J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Cette lettre, ignorée de Sainte-Beuve (ce qui excuse son commentaire) et que M. Weiss, sans l'avoir lue davantage, qualifie « d'aimable autant que flatteuse », n'est pas la seule impertinence qu'on ait infligée au poète. Sainte-Beuve, dont le témoignage, ici au moins, n'est pas suspect, l'affirme discrètement dans cette phrase :

Je laisse, dit-il, aux biographes futurs de Veyrat le soin de rechercher et de nous énumérer quelles furent ses déceptions à cette époque de l'exil, déceptions du côté des événements publics, *déceptions de la part des hommes mêmes sur la protection et l'appui desquels il avait pu compter* : trahison

peut-être et perfidie de la part de quelques amis avec lesquels il avait étroitement vécu.

D'ailleurs le sort de Veyrat isolé, abandonné de ses rares amis, repoussé par ceux qui eussent dû être ses protecteurs, n'est point un accident. Combien de jeunes poètes, d'artistes pauvres, l'ont partagé ! Combien qui ont brûlé douloureusement, devant leur foyer mort, les belles illusions de leurs rêves, pendant que des critiques écoutés battaient cent fois le jour, le rappel de la gloire contre les mêmes noms sonores !...

Cinq années s'écoulèrent ainsi, avec des alternatives continues de douceurs et d'espoirs, de déceptions et de révoltes. Un jour le malheureux essaya du théâtre pour vivre. Quérard, dans la *France littéraire*, cite de lui quelques vaudevilles et un drame dont aucun ne fut joué, croyons-nous. Aussi bien, ces travaux purement mercenaires ne méritent point qu'on les signale.

L'exilé employait également ses heures de répit à la préparation d'une œuvre plus étendue, demeurée inédite, un roman qu'il devait appeler les *Fruits de la Science* et dans lequel il s'était représenté lui-même sous un personnage de proscrit. Les soliloques de Raphaël de Montmayeur y racontent les propres impressions de Veyrat, et nous instruisent de ses déboires littéraires. Un passage affadi en a été cité par Sainte-Beuve (ignorant de sa source) comme extrait d'un prétendu journal du poète ; mais il le faut

restituer à son contexte dont il emprunte toute sa saveur. C'est une page ardente et curieuse par l'exaspération qu'elle exprime, d'ailleurs avec éloquence, et par son impétuosité qui donne une idée très exacte du caractère et du talent de Veyrat.

Raphaël débarque à Paris :

Quand un homme arrive, gémit-il, dans cet abrégé du monde, il est assailli par mille courants contraires. S'il a des croyances, il aura beau les entourer et les rendre inabornables, elles subiront un siège sans trêve, seront démantelées par les paradoxes et les sophismes, il n'en rapportera chez lui que les dernières ruines...

Puis, visiblement obsédé du souvenir de *Chatterton*, il rappelle l'angoisse du poète qui « écrit pour avoir du pain » :

Devant les sévères expériences de ma vie, mes rêves de poète avaient disparu. L'ambition, la gloire, la postérité, qu'était-ce que tout cela ! J'écrivais parce qu'il fallait vivre. Que de fois, honteux de trafiquer pour un morceau de pain de mes pensées les plus chères, que de fois n'ai-je pas brisé ma plume sous mes doigts ! Que de fois n'ai-je pas résolu de tout endurer plutôt que de prostituer aux yeux de la foule les chastes impressions de mon âme ! Je tenais ma parole jusqu'à ce que la faim vint me crier : « Travaille ! malheureux, si tu ne veux pas mourir ! » Ah ! travailler ainsi est horrible. Ce fut alors que j'appris cruellement qu'il n'y avait pas dans les langues humaines un mot qui ne sonnât creux, qui ne fût vide. Pour les parias qui écrivent avec le cœur, et ne savent pas écrire autrement, le rôle d'écrivain est atroce ! Il n'y a pas de milieu : se prostituer ou mourir de faim. Vous ouvrez à la foule le sanctuaire le

plus voilé de votre pensée : vous êtes plus dégradé que la courtisane, elle ne lui ouvre que son lit... Elle vend ses faveurs, vous êtes plus infâme, vous vendez vos angoisses, vos extases, vos adorations, tout ce qui fait de l'homme le plus noble et le plus majestueux des êtres. J'ai faim, et pour manger il faut que je donne mon propre cœur en pâture aux oisifs, mon cœur à bafouer aux femmes de boudoir, aux oiseaux de proie de la critique, aux flâneurs ennuyés, aux écoliers paresseux ! Voilà des cris de passion trouvés dans la plus tragique douleur de ma jeunesse : prenez !...

Le ciel m'est témoin qu'aussi longtemps que je l'ai pu, j'ai résisté ! J'ai eu soif : J'ai bu de l'eau. J'ai eu faim, et j'ai vendu un anneau d'or que je tenais de ma mère pour avoir du pain. Je ne voulais pas décrire au monde les mystères sacrés de mon cœur. J'ai prié le Christ qui avait eu soif sur la croix ; comme lui je me suis abreuvé de fiel. Désespéré, pleurant, dans une agonie affreuse, mourant presque de faim, je pris ma plume en m'écriant comme lui : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et, depuis lors, j'ai écrit, et depuis lors, je n'ai pas une seule fois écrit sans qu'il m'en restât un remords.

C'est vers la même époque que son compagnon d'infortune, Hégésippe Moreau, s'écriait avec la même expression de découragement :

Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
 Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
 L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
 Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours !...

Les privations, l'excès de travail, les nuits sans sommeil, ébranlaient lentement la santé de Jean-Pierre Veyrat, et la phthisie — ce croquemitaine

des poètes pauvres — avait déjà la main sur lui. Le dégoût entra dans son cœur pour n'en plus sortir. Son père venait de mourir là-bas, sans embrasser l'enfant prodigue ; l'intrigue menaçait sa mère désolée, et c'était à la fois beaucoup de misère et d'amertume, dans sa pauvre âme sans réconfort. Une feuille où il plaçait parfois un peu de copie, s'égara par miracle un jour au fond de sa province et tomba sous les yeux d'une amie d'enfance qui lui gardait sa foi lointaine. Epouvantée par la révélation qu'elle lut de cette détresse, l'amie lui cria :

« N'allez pas plus loin, je vous en conjure, sur la route où vous êtes ; écoutez une voix qui vous fut chère un jour. Vous avez mis la terre entre nous, n'y mettez pas le ciel, et laissez-moi l'espérance de vous rencontrer enfin là où rien ne pourra plus séparer le frère de la sœur.

Cette voix fidèle et profonde remua les fibres engourdies de son cœur. Il obéit à ses conseils et se retira vers les frontières de son pays, en Dauphiné, au monastère de la Chartreuse, où, dit-il, il frappa un soir, sollicitant, comme Dante banni, la paix, *la pace*. La solitude lui fut salutaire. Le spectacle de la nature releva son esprit. L'inutilité de ses efforts et de ses vaines agitations lui apparut, et un jour, en regardant bondir les torrents, il crut voir l'image de sa propre vie qui passait :

Va, disait-il, coule dans ton lit de pierres vives, précipite-

toi dans ta fougue indomptée, enfant des neiges et de l'orage ! J'écoute avec une secrète sympathie tes gémissements et tes clameurs. Tes eaux sont déchirées par les roches aiguës, tu tombes des pics voisins du ciel dans des cavernes qui touchent aux enfers ; brisé toi-même, tu brises tout ce qui se trouve sur ton passage. J'ai fait comme toi ! Tu pourrais, moins emporté dans ta course, semer l'abondance et la vie sur tes rivages ; hélas ! et moi non plus... je n'ai pas su modérer les emportements de mon cœur, et je n'ai porté que désolation où j'aurais dû laisser des fruits et des moissons.

Le soir, il suivit les moines du couvent à leur office de minuit.

A ce moment solennel, écrit-il, connu de tous les voyageurs qui ont visité la Chartreuse, où les religieux se laissent tomber la face contre terre en implorant la miséricorde divine, je ne sais quelle force irrésistible ploya mes genoux et courba mon front sur les dalles ; je fus entraîné par la sainte contagion de l'exemple, et, joignant mes mains sur mes genoux, je m'écriai : « Mon Dieu, soutenez-moi ; mon Dieu, éclairez-moi ; sauvez-moi de moi-même ; prenez pitié de mes souffrances ; voyez l'humiliation où je suis tombé. Je ne suis que faiblesse, soyez ma force ; je ne suis que ténèbres, soyez ma lumière ¹ ».

Et l'homme qui se releva ayant prononcé cette prière devait recommencer dès lors une autre vie.

III

La « course impétueuse » de cette vie était close, et désormais, prenant le mouvement tran-

1. *La Coupe de l'Exil*, p. 60.

quille des eaux pures, elle allait semer en chantant « l'abondance sur ses bords ».

« Rendu à la patrie de son intelligence », le poète voulut « revoir aussi la patrie de son cœur ». Dans ce but il accomplit un beau geste d'humilité qui restera sans doute l'acte le plus calomnié de sa carrière, alors qu'il en était le plus héroïque. L'écrivain qui, naguère, demandait à son souverain s'il ne se trouverait dans le royaume :

Personne qui, sauvant l'Etat de la tempête,
Voulût risquer ses jours pour abattre sa tête,

et qui théâtralement résumait ses imprécations dans cet alexandrin :

N'est-ce pas, Charle-Albert, que la vengeance est douce ?

cet écrivain fit sa soumission dans une lettre majestueuse de repentir et de tristesse, abjura ses erreurs et confessa ses fautes avec autant d'ardeur, de fierté et de conviction qu'il en avait d'abord dépensées pour les commettre.

« L'Épître au roi », qui est sa demande de pardon, fut insérée plus tard au début de la *Coupe de l'Exil*, sa propre épopée. Elle débute par l'histoire touchante d'Abbadona, l'ange du repentir de Klopstock. Très heureusement, sans obscurités ni longueurs, le proscrit dépeint la douleur qui envahit l'archange révolté lorsque, d'un regard

en arrière, il aperçut au sein des phalanges fidèles

Un ami qu'il aimait et qu'il ne verrait plus.

Veyrat, révolté comme lui, se voyant comme lui séparé des êtres qui lui étaient chers, avait senti pénétrer le repentir dans son âme. Puis étaient venues les infortunes :

Ah ! je sais trop l'exil et ses peines cuisantes,
Et ses âpres douleurs sans cesse renaissantes,
Et combien il est dur d'entrer chez l'étranger,
Et combien son froment est amer à manger !...

Si encore, ajoutait-il,

Je pouvais embrasser tous ceux qui ne sont plus,
Tous les chers compagnons d'un âge plus prospère,
Les jeunes, mes amis ; les vieux, ceux de mon père !
Mais, hélas ! maintenant que tout s'est effacé
Qu'irais-je recueillir où la mort a passé ?
Où sont donc les amis de mon adolescence,
Ceux dont mon cœur souffrant a tant pleuré l'absence ?
Ceux dont la main guida mes pas encor tremblants ?
Mes frères si nombreux ? Mon père aux cheveux blancs ?

Son père est mort et ses frères se sont dispersés ; mais il reste « deux anges d'amour » qui pleurent, là-bas, l'enfant prodigue :

Ma sœur encore enfant, ma mère déjà vieille !
A ce doux nom mon âme, en sursaut, se réveille,
Je sens frémir mon sang et se mouiller mes yeux,
Ainsi qu'Abbadona, l'ange exilé des cieux.

Le jour où je quittai les monts de la Savoie
 De nos cœurs à la fois s'exila toute joie ;
 Au fond de nos vallons, pèlerin de malheur,
 Je laissai mon repos et j'emportai le leur !...

Aussi, dût-il y vivre comme le lépreux d'Aoste,
 dans la misère et la solitude, « dût-il y cultiver
 des fleurs sans les toucher », que le roi, au
 moins, lui permette l'accès de son paradis
 perdu !

Sire, vous le pouvez, à mon âme brisée
 Reversez l'espérance et sa douce rosée.

.
 Je reviens maintenant, et, du temps accompli,
 Sire, à Dieu comme à vous je demande l'oubli !

Un jour, si l'avenir veut combler mon attente,
 J'expierai mes erreurs par une œuvre éclatante ;
 J'irai, je parcourrai, je sonderai les mers
 Où l'histoire agita jadis ses flots amers ;
 Hardi navigateur, sur la foi d'une étoile,
 Dans nos fastes passés je lancerai ma voile.
 Soit que, pour les sceller dans un livre, vivants,
 J'exhume les hauts faits qu'ont emporté les vents,
 Soit qu'il faille tailler l'histoire en épopée,
 Sire, voici ma plume : elle vaut une épée.

Le souverain dont on a dit qu' « il pardonna
 toute sa vie aux gens dont il pouvait se venger,
 mais ne pardonna jamais à ceux qu'il savait hors
 de son atteinte¹ », reçut la requête de Veyrat des

1. Costa de Beauregard : *La Jeunesse du roi Charles-Albert*
 c. iv, 72.

mains de Mgr Charvaz, évêque de Pignerol, et, assure-t-on, pleura quand il eut achevé de la lire. Le ban fut levé, et, pour la forme, le séjour de Grésy provisoirement assigné au révolutionnaire pénitent. On était à la fin de 1838.

L'année qui suivit son retour fut pour le poète une année de méditations solitaires, de retraite absolue. Il y composa la plupart des belles pièces qui devaient remplir le volume publié quelques mois plus tard, et où se révélèrent les magnifiques ressources de son talent. La *Coupe de l'exil*, qui était, on l'a deviné, le récit de sa propre infortune, parut pour la première fois à Grenoble en 1841, chez Prud'homme. Elle eut un succès immédiat et souleva une vive émotion par tout le duché de Savoie. Deux éditions successives s'épuisèrent rapidement. Des lettres de félicitations affluèrent chez l'auteur, parmi lesquelles un mot touchant de Silvio Pellico, qu'il n'est peut-être pas inutile de citer, — la destinée des deux hommes ayant bien des points de ressemblance. L'ancien rédacteur du *Conciliatore* écrivait à Veyrat en date du 26 septembre 1841 :

Monsieur,

Votre aimable don m'est cher. Je connaissais, j'aimais ces ravissantes poésies ; je les relis avec plaisir. Ce n'est pas seulement du talent, c'est toute une âme et une belle âme qui se peint. Bénissons, Monsieur, nos malheurs, puisqu'ils nous ont rapprochés de Dieu. Peut-être dans votre *Coupe de l'exil* y a-t-il encore trop de frémissements, trop d'angoisses. Mais vous êtes plus jeune, plus vivant que moi.

Que Dieu vous donne, avec la religion profonde que vous avez, cette paix qui embellit les souvenirs douloureux et les maux présents. Prions l'un pour l'autre.

J'ai l'honneur d'être, avec une véritable estime, votre très humble serviteur,

SILVIO PELLICO.

« Mais vous êtes plus vivant que moi ! » écrivait l'auteur des *Prisons* à celui qui, trois ans plus tard, devait achever si tristement une existence écoulée entre l'inquiétude et le désespoir.

M. Pillet raconte qu'à la publication de la *Coupe*, le collègue de Saint-Louis-du-Mont, à Chambéry, donna en sujet de composition le *Retour d'exil de Jean-Pierre Veyrat*. Le prix de ce concours échet à un jeune collégien qui portait le nom de Mermillod et qui allait être plus tard le célèbre évêque de Genève.

Après la *Coupe de l'exil*, à laquelle nous reviendrons tout à l'heure, le poète rentra, l'espace de quelques semaines, dans la politique militante. Un moment il avait songé fonder une revue locale, mais un journal conservateur se créant¹, il y accepta les fonctions de rédacteur en chef. Cette incursion dans la milice conservatrice ne mérite d'être rapportée qu'en raison d'incidents auxquels elle donna lieu et d'où se dégage pleinement l'indomptable caractère de Veyrat.

Ses premiers amis politiques, ceux-là même qui

1. *Le Courrier des Alpes*, dont le premier numéro parut à Chambéry le 3 février 1843.

s'étaient le moins souciés de lui pendant ses années d'exil, ne lui avaient point ménagé les imputations calomnieuses lors de sa rentrée en Savoie. Les conservateurs, d'autre part, aux yeux de qui le pardon du roi ne l'absolvait nullement, gardèrent toujours pour suspecte l'ardeur de ses nouvelles convictions. On répandait tout bas, des deux côtés, les plus infâmes sottises et un bruit menaçait même de s'accréditer qui l'accusait d'avoir livré, en échange de sa grâce, sa correspondance de proscrit. Pauvre Veyrat, trop loyal et trop chevaleresque, il crispait ses poings impuissants, confondu de tant de méchanceté !

Dans sa brochure ¹, M. Bouvier nous apprend que des dissentiments éclatèrent dès le premier jour entre les deux autorités du journal, son directeur-proprétaire et son rédacteur en chef. Celui-là voulut apporter quelques adoucissements au programme trop absolu du *Courrier*. Le second refusa nettement de modifier son article. Le surlendemain, nouvelle discussion du propriétaire, nouveau refus du rédacteur, si bien qu'après deux mois de mise en ménage, le divorce fut jugé nécessaire.

La maladie avait encore aigri l'âme de Veyrat. Les germes rapportés d'exil s'étaient développés rapidement aux heures qu'il employa à écrire la *Station poétique à l'Abbaye de Hautecombe*. Sa fin fut traversée d'une mélancolie plus profonde,

1. *Veyrat journaliste*.

mais plus douce, touchée de l'aile de la mort. Les emportements de son cœur ne soulevaient presque plus d'orages à la surface de sa tristesse non pacifiée mais comme assagée. Il savait toutes les afflictions, ayant passé par toutes. Les forts l'avaient meurtri, les autres l'avaient méconnu. Abandonné par ses amis et trahi par ses frères, il n'attendait plus rien des hommes. Le spoliateur était entré dans son héritage, chassant sa mère devenue veuve, de la maison paternelle, et quand, tout ulcéré dans son âme et dans son souvenir, il espérait toucher au terme de ses infortunes ; lorsque enfin renonçant à s'élever dans la gloire, il demandait qu'on l'oubliât dans le silence et dans la paix, la maladie venait s'asseoir, les yeux rouges, à son chevet douloureux. Quelques semaines avant de mourir il résuma ainsi l'angoisse et la pitié qui se disputaient son cœur :

Me voici comme Job sur ma funèbre couche ;
 La malédiction va sortir de ma bouche,
 Le cri de l'opprimé va monter jusqu'à toi ;
 O terre, sois témoin ; Dieu vengeur, entends-moi !

Je te consacre ici mon sang et mes alarmes,
 Une libation de mes dernières larmes,
 Pour mes nuits sans sommeil et mes travaux sans fruit,
 Pour ma vie en ruine et mon bonheur détruit,
 Pour les pleurs trop amers que je n'ai pu répandre,
 Pour mon foyer en deuil dont ils ont pris la cendre,
 Pour ma moisson brûlée et mon champ dévasté,
 Pour le mal qu'ils m'ont fait et qu'ils m'ont souhaité !

Qu'ils soient tous... Ah ! le sang coule aux flancs du Calvaire,
Qu'ils soient tous pardonnés ! Pardonne-leur, mon père !
Ma mère sous leurs coups est morte de douleur,
Son martyr a duré trente ans ! Pardonne-leur !
Le vautour a pillé le nid de la colombe,
Pardonne-leur ! Le sang fume sur l'hécatombe,
L'impie et le tyran frappent sans se lasser,
Détourne tes regards et laisse-les passer !
Qu'ils récoltent l'olive où j'ai cueilli l'épine,
Souris à leurs palais bâtis sur ma ruine.
A sa vivante artère ils ont saigné mon cœur,
Ne viens pas voir couler mon sang. Pardonne-leur !

Voilà mon anathème et mon cri de vengeance !
Ils pèseront un jour, grand Dieu, dans ta balance.
Eux-mêmes, un jour, peut-être, ils me pardonneront
Le don triste et fatal dont j'ai le signe au front...

A peine achevait-il de tracer ces vers admirables,
qu'il trouvait enfin sous la terre, le 9 novembre
1844, cette paix et cette sérénité qu'il avait tant
cherchées par-dessus. Il venait d'avoir trente-
quatre ans.

IV

Les œuvres de première jeunesse du poète
savoyard ne méritent qu'un regard rapide en pas-
sant. Le *Solitaire de Saint-Saturnin*, écrit en trente-
cinq jours, vaut à peine ce qu'il a coûté. Quant aux
Italiennes venues dans le souci d'une heure tour-
mentée, elles procèdent un peu trop du désordre

et de l'inquiétude qui entourèrent leur naissance. Les vers mêmes de *l'Homme Rouge*, d'ailleurs presque tous signés collectivement « Berthaud et Veyrat », ne renferment encore qu'une promesse de talent futur.

Mais quand parut la *Coupe de l'Exil* ce fut une explosion complète et magnifique de la personnalité poétique de Veyrat. Comme si le ciel de son pays eût pu contenir seul l'envergure de ses ailes, il y développa tout à coup, pour la première fois, l'étendue de son essor. Nous disions que ce poème est celui de sa propre aventure. Il est dédié à Charles-Albert en souvenir de sa mansuétude, et incliné modestement aux genoux du souverain, comme jadis les *Lusiades* après que Camoëns, ballotté dix ans par la mer, les eût mises aux pieds de son roi. Veyrat qui, dans sa dédicace, a rappelé le sort de Camoëns, ajoute :

Et moi, poète aussi, brisé par le naufrage,
Sire, je n'ai ravi que ce livre à l'orage ;
Ce poème d'un jour qui mourra sans témoins ;
Humble fleur de l'exil éclore au vent qui passe,
Je la mets à vos pieds, pardonnez mon audace ;
Sire, vous êtes grand, je ne suis pas Camoëns.

La première pièce de la *Coupe*, la pièce maîtresse, devrait-on dire, est une ode magnifique à Dieu. Tout le lyrisme romantique s'y trouve résumé en une douzaine de strophes qui vaudraient toutes d'être reproduites ici, si les limites

de cette étude n'étaient déjà débordées. Nous n'en citerons que quelques vers :

.
 Que sommes-nous, Seigneur, pour raconter ta gloire ?
 L'océan éternel où les peuples vont boire
 N'est qu'un atome dans ta main.
 La foudre t'obéit comme un coursier docile,
 Tu sais où va l'orage et d'où vient l'aquilon,
 Ton regard a scruté le granit et l'argile
 Jusque dans leur dernier filon.
 L'avenir dans ton Verbe espère ;
 L'éternité te dit : Mon Père ;
 Le temps ne sait encor de quel nom te nommer ;
 Un long frémissement circule dans les mondes,
 Quand l'un d'eux a trouvé dans ses veines profondes
 Quelques lettres pour le former.

Toute cette pièce est empreinte d'une profonde piété et d'une sincère résignation. Sainte-Beuve, à ce propos, écrit ¹ : « Son ode est belle et devra tenir sa place dans les cours de littérature, parmi les hymnes ou sonates sacrés. » Et un peu plus loin il précise : « Ce sont de beaux accents dignes des *Harmonies* de Lamartine avec je ne sais quelle saveur *plus pénétrante et plus âcre.* »

Le second poème intitulé les *Bords de la coupe* se subdivise en trois parties : la *Sirène*, les *Lares*, le *Départ*, dont les titres indiquent aisément le thème général. La sirène parle la première :

Heureux, le voyageur ! le monde est sa patrie,
 L'air que sa bouche aspire est doux et parfumé,

1. *Lundi*, déjà cité.

La terre n'a pour lui nulle feuille flétrie ;
 Il soupire ? on soupire. Il aime ? Il est aimé.

Le poète ravi écoute, mais la voix des lares familiers lui rappelle les douceurs de la maison où il a grandi, les beautés de la montagne où son enfance a couru, les tendresses de la terre où dorment les siens :

Là sont tous mes espoirs, là toutes mes alarmes,
 Là mes premiers soupirs et mes premières larmes,
 Là fleurit le muguet, pâle fleur du berger,
 Là ma mère a bercé mes sœurs sous la charmille,
 Et mon père a béni sa nombreuse famille
 Sous chaque arbre de ce verger.

Hélas ! les sirènes menteuses ont été les plus persuasives et le poète s'en va l'âme peu à peu remplie du regret de ce qu'il perd et de l'inquiétude de ce qui l'attend :

Adieu ! Le chant du cyne est plus triste et plus sombre,
 Le ciel se couvre au loin, mon chien hurle dans l'ombre,
 Et l'on voit tournoyer aux flancs des rochers nus
 De sinistres oiseaux aux pays inconnus.

Tout cela est d'une composition ingénieuse, à la fois naïve et savante, et les vers qui y atteignent souvent au sublime, portent cette griffe royale qui est la signature inimitable des maîtres. L'amour de la patrie, de la famille et du foyer remplissent toutes les pages de ce livre, s'exprimant par images toujours simples,

toujours originales aussi. A peine d'ici et de là rencontre-t-on quelque une des habituelles négligences de Veyrat. Le vers est léger, rarement encombré de rhétorique et vole droit comme un trait ; la rime jamais contrainte, bien qu'elle affecte fréquemment une opulence majestueuse.

La délicatesse des vocables, le rythme grave et naturel et la pureté de l'inspiration rappellent ici Lamartine, avec, peut-être, je ne sais quoi de moins « étudié » encore, de plus vrai. C'est dans la pièce intitulée le *Retour* qu'il s'est à notre avis le plus heureusement exprimé. Le lyrisme moins solennel et moins élevé que dans l'ode à *Dieu*, y revêt une forme plus concise et plus vigoureuse. Le voyageur des *Bords de la Coupe* ayant beaucoup erré, revient vers la maison de son père, étonné de la trouver close et de voir sa porte déserte :

O mon père ! ô ma mère ! ô mes sœurs, ô mes frères !
 Où donc êtes-vous tous, jouets des vents contraires ?...
 Quoi, personne ne sort au bout de mon chemin
 Pour prendre mon bâton et me serrer la main !
 Personne devant moi ne va vers mon vieux père
 Annoncer en courant la nouvelle prospère !
 Personne pour m'étreindre en pleurant, dans ses bras,
 Pour changer ma tunique et tuer le veau gras !
 Après le sombre exil quelle sombre arrivée !
 Le nid où s'abattait la joyeuse couvée,
 Qu'elle emplissait de bruit, d'harmonie et d'amour,
 Après sept ans, voilà comme il est au retour !

Aucune voix connue ne répond, hélas ! à sa plainte. Le voyageur reconnaît pourtant les vieux

témoins de son enfance. Cette maison est bien la maison paternelle. Son père y avait planté cet arbre, semé ces fleurs :

Sa charmille est ici ; son rosier le voilà ;
Le feuillage a tremblé... vieux Laërte, es-tu là ?

Es-tu là, bon vieilllard ? Courbé par les années,
Ton front chauve se penche au poids des destinées.
Des bords de ton jardin, dans un sourire amer,
Depuis combien de temps regardes-tu la mer ?
Ton fils ne viendra pas consoler ton grand âge,
Ses rivaux, insolents, mangent son héritage ;
Et lui, battu des vents, sur un rocher lointain,
Il est mort inconnu, vain jouet du destin !
Son corps abandonné languit sans sépulture,
Et les oiseaux du ciel en ont fait leur pâture !...

.
Hélas ! le vieux Laërte a cessé de m'entendre
Et vaincu par les ans, il s'est lassé d'attendre.

La *Station poétique*, l'œuvre suprême de Veyrat, mérite d'être mise sur le rang, sinon au-dessus même, de la *Coupe de l'Exil*. La pensée de Veyrat, encore frémissante, dans celle-ci, de ses emportements passés, s'est épurée dans celle-là, au cours des méditations douloureuses. La forme en est aussi plus tranquille, plus châtiée. Il y a là des pages sublimes, mais très peu qui puissent se prêter à une rapide analyse. Nous n'en citerons qu'un passage, empreint de cette calme mélancolie, où il acheva ses derniers jours. La pièce dont ce passage est extrait s'intitule *l'Heure du départ*.

— Oh ! cache-moi tes pleurs, Blanche, ma bien aimée,
Vois, le ciel me sourit et la mer s'est calmée...

.
Je serai de retour avec la violette,
Avec les premiers chants de la jeune alouette,
Avant que l'amandier, dans la vigne, ait fleuri ;
Avec les premiers jours du printemps qui va naître,
Au moment où l'oiseau qui niche à la fenêtre
Reviendra chercher son abri.

Mais l'étranger ne revint pas.

Et Blanche lui manda : — j'ai vu la violette
Paraitre et refleurir aux chants de l'alouette :
Ami, qu'avez-vous fait de votre jeune amour ?
L'amandier est en fleurs, le printemps va renaitre.
L'hirondelle a, deux fois, niché sur ma fenêtre,
Et vous n'êtes pas de retour !

L'œuvre entière de Veyrat se ferme sur la plainte
si déchirante et cependant si résignée de cette
dernière strophe qui l'achève.

V

Un érudit lyonnais qui s'est occupé de Veyrat
et Berthaud a écrit d'eux quelque part : « Triste
histoire que celle de ces jeunes hommes que la
poésie et la politique ont dévoyés¹. » Et ma foi
si l'on admet que la vie n'a pas d'autre but que
de procurer à chacun la somme de jouissances

1. *Intermédiaire des chercheurs* du 20 novembre 1893 Co-
munication de M. Aimé Vingtrinier.

matérielles la plus considérable, il nous faut bien avouer que ce prudhomme avait raison.

Pour eux qui possédaient un ardent idéal, l'existence ne résidait point dans les banales satisfactions qui leur étaient refusées, mais au fond des larges ivresses où les berçait leurs rêves. La société leur fut cruelle, non pas la poésie, puisqu'aussi bien, sans elle, ils n'eussent pas existé.

Veyrat maltraité par les hommes, méconnu par la gloire, oublié de la fortune, s'en est allé en pleine puissance de son talent, les yeux et le cœur pleins de désirs irréalisés, sans avoir trouvé autre chose le long de sa carrière agitée que le mépris des ambitieux et l'insolence des parvenus. Bon, loyal et naïf il ne savait point voir le mal partout autour de lui. Tous ses actes tiennent dans un mot : ce fut un passionné, et partant, hélas ! un aveugle. Car tout ce que le mot renferme de violences, d'exagérations, d'inquiétudes, et de folies généreuses, il le transporta dans ses actes. Il mit le même emportement au service des idées les plus contradictoires, passant de la démagogie au monarchisme intransigeant, de l'impiété au mysticisme, sans souci de l'opinion ni ménagement des préjugés.

L'esprit public est fait du sentiment des sots. Il ne comprend — en matière politique surtout — la noblesse des abjurations, ni la grandeur des retours, et les confessions les plus saintes encourrent auprès de lui les pires suspicions. Veyrat,

orgueilleusement obstiné dans ses fautes, eût pu survivre à son destin. Reconnaisant l'erreur de sa vie, il la répudia honnêtement, et nul ne l'a compris, nul ne lui a pardonné, — comme si le geste de repentir qui lui ouvrait le cœur de Dieu devait en même temps, à jamais, lui fermer la mémoire des hommes.

CHAPITRE III

L.-A. BERTHAUD

Sainte-Beuve et la mémoire de Berthaud. — Un petit vitrier de Charolles. — Berthaud poète satirique. — *Asmodée* et la cour d'assises. — L'association Berthaud-Veyrat. — *L'Homme Rouge*. — A Lyon et à Paris. — Hégésippe Moreau, Berthaud et le préfet de police. — F.-V. Raspail. — La mort et l'œuvre de l'ancien petit vitrier.

I

Louis Berthaud, mort à trente-trois ans, vers la fin du règne de juillet, fut un instant très populaire parmi la clientèle républicaine des clubs ; mais sa réputation ne lui a guère survécu et je crains que le pauvre poète n'ait emporté jusqu'au souvenir de sa fugitive renommée. Peut-être cette dernière se fût-elle réveillée encore — tout comme d'autres aussi précaires — lorsque l'étude rétrospective de Gautier eut ramené l'attention publique sur les écrivains de ce temps-là ; mais alors, un geste de Sainte-Beuve la rejeta définitivement dans la nuit.

Le critique austère et redouté connaissait pourtant ces gloires humbles de petits poètes. Elles ne montent pas bien haut, ni ne demeurent pas bien

longtemps. Pauvres choses frêles et parfumées, comme des fleurs trop tendres qui naissent et se fanent le même jour, elles meurent sans s'être épanouies et sans savoir l'ivresse des moissons triomphantes. Quand l'une d'elles dominerait encore l'herbe du pré, ah ! laissons-la, le soir vient si vite et demain ne la retrouvera plus... Le promeneur indolent n'ignorait point cette destinée et pourtant, rencontrant la fleur éphémère, il l'a fauchée du bout de sa badine, en passant.

Dans une « causerie » consacrée à Jean-Pierre Veyrat, Sainte-Beuve a écrit sur Berthaud que ses airs de talent s'étaient rapidement dissipés « dans l'excès du désordre et de la misère ¹ ». Cette parole devait éloigner les curieux et les bibliographes d'une œuvre restée inconnue, et sans une circonstance fortuite, confiant en la sérénité du verdict de Sainte-Beuve, nous-même n'eussions point tenté d'en avoir une autre opinion.

Un jour que nous demandions à M. Jules Troubat comment cette arbitraire sentence était venue sous la plume ordinairement prudente de son maître, il nous expliqua : « Les documents concernant la vie et l'œuvre de Veyrat, furent remis à Sainte-Beuve par M. Modelon, cousin du poète savoyard. Sainte-Beuve, d'ailleurs tranquille, ne pouvait tous les contrôler, et M. Modelon, mal renseigné lui-même, le trompa. » Quelle

1. *Causerie du Lundi*, 19 juin 1865.

excuse, pour ce justicier qui tranche irrévocablement le fruit d'une longue série de misères sur la déposition d'un inconnu sans compétence !

Car Berthaud, comme beaucoup de ses contemporains qui outraient le désordre effarant de leur toilette et le débraillement de leurs attitudes dans le but innocent « d'étonner le philistin », — vécut une vie tranquille et chaste. « Un débauché, lui, justes dieux ! » protestait un vieil écrivain qui l'a très intimement connu, et que nous interrogeons sur cette existence diffamée ¹, « Et comment eût-il fait d'ailleurs, le pauvre garçon ?... »

La renommée posthume de Berthaud a souffert encore de ceci : l'indifférence badaude de la foule pour ce qui n'est point consacré, et la piètre fortune du pamphlet politique. Lyon était la patrie littéraire de Berthaud, mais la cité paradoxale moitié mystique et moitié trafiquante n'occupe guère ses loisirs du souci de ses artistes pauvres. Elle toléra que la politique lui prît entièrement celui-là, et la terrible ogresse le lui eût bien vite dévoré. Combien sont-ils de ces besogneux que la politique a perdus ? Berthaud, lui, s'égara presque enfant dans son antre et n'en revint pas, y traînant des jours sans soleil et sans horizon, morne, résigné, et livrant à la gueuse, en échange de son pain amer, le repos de sa pensée, — qui sait ? peut-être la gloire de sa vie.

1. M. Philibert Audebrand, qui fut un ami de jeunesse de Berthaud.

Il eût pu devenir un poète et ne fut au bout du compte qu'un poète politique. Un de nos meilleurs, par exemple, et nous devons noter en passant qu'à nulle autre époque le pamphlet en vers ne connut un égal éclat, ne jaillit d'une telle abondance. Depuis la *Némésis* incendiaire, jusqu'aux *Châtiments*, cinquante vengeurs inspirés ont secoué tour à tour la torche des Erinnyes. Berthaud mérite une place au premier rang parmi eux.

II

Louis Berthaud est né à Charolles ¹ le 23 janvier 1810. Dès qu'il en eut la force on l'envoya sur le grand chemin, la balle du vitrier de village à l'épaule, et criant sous le soleil ardent ou sous la pluie sa chanson monotone en passant près des fermes. Il fit ce dur métier deux ou trois ans, sua,

1. Au cours d'une communication à l'*Intermédiaire des Chercheurs* (20 novembre 1893), M. A. Vingtrinier écrivait :

« Louis Berthaud, fils d'un charpentier de Lyon, naquit en 1810 dans cette ville et mourut à l'hôpital à Paris en 1847... » Les parents du poète n'habitèrent jamais Lyon ; lui-même n'y est pas né. Nous avons retrouvé à l'état-civil de Charolles deux actes analogues, l'un en date du 23 janvier 1810, l'autre du 12 février 1812, témoignant tous deux de la naissance d'un enfant de « sexe masculin » nommé Louis Berthaud, et « fils de François, charpentier, et de Truïtet Anne ». Il naquit donc dans la même ville deux Louis Berthaud, à deux années de distance et des mêmes ascendants. Le second, charpentier comme son père, habita dans la suite Chaillo', où il devait recueillir les derniers moments du poète. Celui-ci n'est pas mort en 1847, mais en 1843, (le 17 juillet, — et les archives de la Seine ajoutent qu'il avait 33 ans), ni à l'hôpital, mais au domicile de son frère.

peina, courut toutes les routes du pays, offrant çà et là ses carreaux qu'on ne lui prenait guère. Cette rude adolescence trempa son caractère et le mûrit prématurément. Les longues courses dans la campagne courbent l'esprit à la méditation, sœur silencieuse de la poésie, et un jour cet enfant songeur que le hasard et l'indigence avaient fait vagabond, reconnut qu'il était poète.

Comment Berthaud compléta-t-il les lambeaux de connaissances primaires recueillis à Charolles? Nous ne le pouvons savoir de façon certaine, nos sources restant muettes sur ce point. Selon toute vraisemblance il acquit seul le peu qu'il sut, avec l'aide de quelques bonnes gens qui lui prêtèrent de vieux livres ¹, s'instruisit à l'écart, servi par une puissance naturelle d'assimilation, un instinct de discernement que l'étude ne donne pas toujours, une intelligence fine et sûre. Et peut-être un volume de vers lui tomba-t-il entre les mains. La gloire de Lamartine irradiait sur ce coin de Bourgogne d'où elle s'était élancée et le pauvre écolier en emplissait son âme, retenant la strophe lue le matin, se la chantant avec délices en marchant d'un village à l'autre. Enfin, — comment cela se fit-il? — il lui arriva

1. Nous trouvons cette supposition confirmée dans un article d'Hippolyte Raynal qui contient notamment ces mots sur l'enfance obscure de Berthaud : « Doué d'une aptitude singulière pour les travaux de l'esprit, quelques bons livres tombés par hasard, ou plutôt que la Providence mit entre ses mains, furent sans autre guide que lui seul la source première où s'abreuva cette belle intelligence » (*L'Argus*, octobre 1850).

de balbutier des choses qu'il n'avait point apprises.

Des années passèrent, puis Berthaud, embrasant un matin son père et sa mère, vint à Lyon. Il y dut arriver vers 1832, en pleine réaction politique contre les ouvriers tisseurs révoltés le dernier automne. La ville s'était trouvée pendant plus d'une semaine livrée aux représailles terribles du peuple et le gouvernement de Louis-Philippe, redevenu péniblement maître de l'émeute, faisait expier aux « canuts » ses frayeurs et sa honte. Aussi la colère des vaincus grondait-elle de nouveau dans l'ombre à chaque insolence des vainqueurs et malgré que l'insurrection parût bien éteinte, on redoutait à tout instant qu'une étincelle la rallumât. Berthaud, naturellement, épousa la cause des plus faibles, et c'est ainsi qu'entré un jour à Lyon pour y devenir poète, ce petit vitrier en sortit pamphlétaire.

En ce temps-là, dans la seconde ville du royaume paraissait une feuille voltairienne et frondeuse, sorte de *Charivari* provincial, créé par un Lyonnais de talent, l'avocat Michel-Ange Perrier. Le journal s'appelait la *Glaneuse* et formait le centre d'une académie singulière, à laquelle Berthaud s'affilia, introduit par un vague rimeur nommé Kauffmann, plus tard rédacteur en chef du *Censeur* et qui, à ce titre, fit un peu parler de lui. Le nouveau venu collabora à la *Glaneuse*, puis la quitta pour imprimer ailleurs une satire périodique qui fut *Asmodée*¹.

1. Cette satire paraissait hebdomadairement par fascicules de huit pages. Dans le numéro de l'*Intermédiaire* déjà cité, M. Ving-

Parmi les deux ou trois mille vers qui remplissent cette publication, nous ne voyons à retenir que cette pièce, la satire *au Roi*, parce qu'un magistrat zélé s'avisa de la déclarer séditieuse, lui faisant ainsi une fortune qu'elle ne se fût point acquise autrement. L'auteur, traîné en justice pour des paroles imprudentes, crut se devoir de justifier désormais la haute opinion que le gouvernement donnait de lui, et devint, par nécessité plus que par sentiment, un républicain résolu.

Le procès d'*Asmodée* fut porté devant le jury du Rhône le 25 mars 1833. Il eut de courts débats dont un journal lyonnais, le *Courrier*, — déjà l'ennemi naturel des contempteurs du pouvoir, comme il le demeura fidèlement sous tous les régimes, — rendit compte en ces termes :

« *Affaire Louis-Agathe Berthaud, auteur d' « Asmodée » et Perret Jérôme imprimeur, accusés d'offense à la personne du roi, dans la publication d'une satire en vers adressée au roi.*

« L'accusation est soutenue par M. Vincent de Saint-Bonnet, 1^{er} avocat général.

triniér écrivait : « ... M. Berthaud qui avait publié *dans l'Asmodée dont il était rédacteur avec Kauffmann, etc.* » *Asmodée* n'était pas comme le croyait M. Vingtrinier, une feuille quelconque ouverte à plusieurs rédacteurs, mais une œuvre toute personnelle comme la *Némésis* ou plus tard le *Diogène*. Berthaud seul en faisait les frais, littérairement et financièrement. Un seul numéro pendant une indisposition de ce dernier porte une signature étrangère, celle précisément de Kauffmann que Berthaud dit avoir appelé « afin de remplir ses engagements envers ses souscripteurs ».

« M. Berthaud, jeune poète de vingt et un ans, qui a voulu marcher sur les traces de Barthélemy qu'il paraît avoir pris pour modèle, prononce d'abord pour sa défense un plaidoyer en vers où l'on remarque de la verve et de l'imagination.

« M. de Charassin présente ensuite la défense de l'imprimeur qu'il excuse par l'impossibilité où il est de lire et de juger tout ce qui sort de ses presses. Enfin M^e Michel-Ange Perrier développe les moyens de défense du jeune poète Berthaud. Plaidoirie sans intérêt qui n'est qu'une diatribe continuelle contre le gouvernement.

« Après quelques minutes de délibération, le jury a déclaré les accusés non coupables. »

Cette aventure, comme presque toutes les aventures de ce genre, finit par une promenade tapageuse dans les rues de la ville où le poète fut emporté sur les épaules de la foule. Berthaud avait lu aux jurés, sans d'ailleurs qu'ils y comprissent goutte, une plaidoirie étrange, toute en vers. Quelqu'un imprima ce document qui disparut en quelques heures des librairies. Le petit vitrier devenait un personnage, et n'était pas fort éloigné de se croire une puissance.

Parfois pourtant, il dépouillait la gravité du pamphlétaire en faveur d'une muse que les mauvaises langues disaient son aînée de beaucoup, et qui passe pour être restée longtemps cruelle à ses instances, sinon insensible à sa gloire. Sainte-Beuve l'appelle Sophie « Grangier » ; elle se nommait « Grangé ». Un peu toquée de littérature romanesque, elle essayait de copier George Sand en s'habillant de vêtements masculins, ânonnait des

vers religieux, en inspirait enfin de profanes, — témoin ce sonnet inédit de Berthaud que celui-ci rima pour elle et que nous reproduisons seulement comme souvenir d'une phase très courte et très singulière dans cette existence douloureuse :

Jeune femme, vous êtes blonde
Et vous avez le regard bleu ;
Ainsi Vénus sortit de l'onde
Bleue et blonde et le cœur en feu.

Comme elle, ayez pitié du monde,
Aimez le fils de votre Dieu.
Ne faut-il pas qu'un vœu réponde,
Jeune âme blonde, à votre vœu ?

Quoi donc ! un chien seul, dans sa laine,
Sentirait passer votre haleine,
Un chien qui ne vous dira rien !

Ah ! soyez meilleure, madame,
Aimez un cœur, aimez une âme,
Ou prenez-moi pour votre chien ¹.

C'était là, sinon du meilleur, au moins du plus pur romantisme. Mais l'idylle, nous l'avons dit, dura peu. Jean-Pierre Veyrat, proscrit de Savoie, débordant de fougue inemployée, vint à Lyon, rencontra Berthaud, lui offrit de publier

1. Nous devons à M. Philibert Audebrand, qui fut, nous l'avons dit, un compagnon de jeunesse de Berthaud, la communication de ce sonnet, retrouvé pour nous sans une défaillance au fond de sa mémoire et de son amitié.

un journal en commun, un organe révolutionnaire plus terrible encore qu'*Asmodée* et dont la voix ferait trembler au loin tous les trônes, en particulier ceux de Sardaigne et de France. *L'Homme Rouge* ainsi était né, et la *Glaneuse* du 9 avril 1833, l'apprit à ses lecteurs en une prose que nous demandons la permission de reproduire telle quelle :

Lyon eut des écrivains, des publicistes et des poètes très distingués. Parmi ces derniers il faut sans contredit placer en première ligne MM. Berthaud et Veyrat ; Berthaud d'une verve féconde, d'une imagination riche et audacieuse qui se jette parfois, il est vrai, dans la bizarrerie et l'exagération, mais à laquelle il est impossible de refuser du feu et de l'enthousiasme ; talent remarquable à qui il ne manque pour s'élever haut que plus d'étude et de lecture. Chaud coloriste surtout et artiste plutôt que penseur ; caractère général de tous les poètes contemporains à l'exception de Lamartine.

Veyrat plus pur, plus spiritualiste, (ayant en sentiments ce que son ami a en sensations) ; d'un style soutenu et transparent qui laisse rayonner son idée ; nourri de la Bible, cette source inépuisable de richesses poétiques, qui a été pour tous les grands poètes du monde moderne ce que fut Homère pour l'antiquité.

Ces deux jeunes gens préludèrent par des compositions purement littéraires, mais ils avaient trop de patriotisme pour ne pas sentir qu'ils devaient quelque chose de plus à leur pays et que la poésie doit sous peine de mort devenir philosophique ou historique (?). Aussi vinrent-ils bientôt au champ clos politique ; M. Veyrat fit paraître à Paris les *Italiennes* et M. Berthaud publia à Lyon *Asmodée*.

Cette saïre fut loin d'être sans succès mais des circonstances particulières forcèrent l'auteur à l'interrompre. Dès

qu'elles eurent cessé il la reprit avec plus de vigueur que jamais. Une maladie puis un procès l'arrêtèrent de nouveau.

Eh bien ! il recommence aujourd'hui cette œuvre courageuse, il reparait dans l'arène, mais cette fois il n'est pas seul ; à ses côtés il a un athlète jeune, audacieux et fort comme lui.

Sa muse s'est unie à celle de M. Veyrat dans le but de venger la France, de la consoler, de lui parler d'espoir et de liberté au milieu de son découragement et de sa servitude et de marquer d'un fer rouge les hommes et surtout les principes qui l'ont faite ce qu'elle est. Ils viennent prophétiser leur chute à leurs oppresseurs. Puissent-ils dire vrai, puissent-ils être réellement cet *homme rouge* qui, selon une tradition populaire, est envoyé par Dieu aux rois qu'a frappés son anathème.

On n'a pas oublié les menaces incessantes d'orage qui remplirent les premières années du règne de Louis-Philippe. La solution bâtarde de 1830 ne contentait presque personne et tout acte d'opposition, pourvu qu'il fût spirituel, emportait la faveur publique. Dans les débuts de l'*Homme Rouge* ses deux auteurs reçurent les acclamations sans broncher, comme un juste tribut de leur mérite et de leurs peines ; puis, peu à peu grisés, ils perdirent toute mesure et passèrent par les armes la moitié des princes de l'Europe. Pas une seule monarchie, — le Pape non excepté — qui pût trouver grâce devant eux. Ce fut un magnifique carnage de têtes couronnées ; mais les lecteurs cessèrent de les suivre.

Nous avons dit ailleurs la sommaire histoire de

L'Homme Rouge. Malgré la bienveillance populaire, le talent de ses rédacteurs et la sympathie de ses confrères, l'attention s'en détourna vite. La *Glaneuse*, toujours maternelle, imprimait des appels touchants comme ceux-ci :

Il est du devoir de la presse indépendante de faire entendre le cri d'éveil et de dire aux populations : « Citoyens, voici un nouvel étai à la cause de la liberté des peuples. »

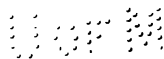
Nous avons déjà rempli cette tâche. A notre exemple les feuilles libérales de Paris et des provinces ont payé à *L'Homme Rouge* le salaire d'éloges auquel il a droit, et les noms de Berthaud et de Veyrat sont aujourd'hui connus de la France patriote et de la France littéraire.

Ces assurances, hélas ! ne ralliaient plus personne autour des deux jeunes gens, et ceux-ci firent alors entendre aux Lyonnais qu'ils pourraient bien s'expatrier :

Et c'est aussi pourquoi, poètes prophétiques,
Abattant sur Lyon l'essor de nos distiques,
Abreuvés d'amertume et de dégoût nourris,
Nous fermons notre oreille aux appels de Paris ¹.

La menace n'eut aucun succès ; Lyon, du moins, n'y prêta qu'une attention distraite, et il fallut se résoudre à voir mourir le journal. Un matin, Alexandre Dumas se rendant en Suisse rencontra les deux poètes désolés, les écouta, s'émut de leur tristesse ; et puis, comme il avait

1. *L'Homme Rouge* du 19 mai 1833.



grand cœur, il leur promit la capitale. C'était le moins qu'il pût leur donner. *L'Homme Rouge* rasséréiné prit aussitôt la diligence, non sans avoir prévenu ses derniers fidèles pour qu'ils lui fissent crédit quelques semaines, et il roula vers Paris.

Les Lyonnais saluèrent ainsi son départ :

Aujourd'hui que Veyrat et Berthaud sûrs de leur force et de leur verneur vont se diriger vers la capitale, c'est de ce point éclairé que *l'Homme Rouge*, dorénavant, lancera ses foudroyants anathèmes. Il faudra bien que l'on écoute quand sa voix sévère retentira au sein d'une population de poètes courant tous une carrière périlleuse et avides de se dépasser.

Tous deux jeunes, brûlés du feu sacré, tous deux pleins de patriotisme et d'avenir vont affronter de nouveaux périls. Ici le pouvoir les laissa tranquilles, car le pouvoir tremblait peut-être devant le retentissement d'un débat ; mais, à Paris, des persécutions attendent les deux athlètes. La haine est active là-bas, ils auront à combattre à la fois et la force qui menace, et la crainte qui flotte, et l'or qui avilit. Berthaud et Veyrat résisteront à toutes les épreuves, ils mépriseront les faveurs qui dégradent et les promesses qui humilient. Libres et fiers ils suivront la ligne d'honneur qu'ils se sont tracée et, vainqueurs ou vaincus, ils lèveront un front indépendant que personne ne fera rougir.

A Paris donc, Veyrat et Berthaud ! à Paris ! nous vous y attendons ! 1.

L'histoire jette son ironie dans le lyrisme un peu grotesque de cet adieu. A Paris, ils y sont

1. *La Glaneuse*, 8 septembre 1833.



bientôt, les pauvres enfants ! Le ciel sans espoir de la grande cité pèse sur eux, et demain la vie commencera de les y ballotter furieusement entre la misère et la mort.

III

Voici Berthaud dans cette capitale inconnue, armé, — du moins il le croyait, — pour la conquérir. Nous avons dit ailleurs comment tout cela devait finir, rapidement et sans grand tumulte, en une famine générale où s'effondra l'ardeur des deux conquérants. L'ancien petit vitrier s'étonna bien, au début, de ne point recevoir l'accueil annoncé, et insensiblement l'opinion qu'il avait des hommes, se modifia dans son esprit. Il allait, humilié, repoussé par tous, le dos courbé dans les averses et l'oreille basse sous la moquerie des parvenus. Une année s'écoula sans apporter à sa détresse un seul espoir d'adoucissement. Car son dénuement était grand ; il n'en exista jamais de pire, vu que le poète ne possédait rien de rien, et qu'il ne recevait pas davantage. Je me trompe, il avait les conseils et la compagnie du vieux Béranger, qui s'entourait de jeunesse pour donner à sa vie mourante l'illusion des forces perdues. Le chansonnier trouvait dans ce cercle de débutants une popularité discrète qui lui faisait oublier l'effacement de ses derniers jours. Bénisseur par tempérament, il était devenu sans effort

l'oracle du petit groupe. Simple, facile et disert, il conseillait volontiers pour peu qu'on l'en priât, et l'exagération fréquente de ses éloges avait du moins pour correctif sa bonhomie bienveillante. Le bon sens épais de son esprit tombait souvent fort à propos sur les emportements du petit entourage : « Méfiez-vous de l'entraînement des vers, disait-il à Berthaud. Sachez vous arrêter à temps et gardez-vous de cette abondance voisine de la prolixité. Le vers est l'ennemi du poète. » De tels avertissements, outre qu'ils étaient sages, se trouvaient parfaitement placés.

Paris semblait ignorer la présence de l'*Homme Rouge*, bien que nos poètes l'en crussent informé et que Berthaud y eût plusieurs fois déchaîné sa verve pamphlétaire. Une minute, celui-ci pourtant avait attiré l'attention. C'était au début de son séjour. Des gendarmes avaient assommé quelques inoffensifs crieurs de journaux, sous un prétexte insignifiant, et le préfet de police Gisquet ¹ qui, dans la presse surtout, jouissait d'une rare exécution, fut l'objet, à ce propos, des accusations unanimes. Berthaud écrivit sous ce titre : « Gisquetéides, — Une Voix dans Paris », cinq cents vers que le libraire Guillaumin accepta de publier. C'est à propos de cette satire que naquit l'incident longtemps inconnu dont la mémoire du pauvre

1. Ce Gisquet fut un étrange personnage. Il a laissé un livre : *Les mémoires de M. Gisquet*, publié avec ce sous-titre naïf : « écrits par lui-même » et où, dès la première page, il fait cet aveu : « J'écris dans la vue de ma propre considération. »

Moreau restera chargée à jamais peut-être, et qu'il convient de ramener ici, à sa portée véritable.

M. Gisquet ému des attaques de Berthaud voulut y faire répondre par un poète à ses gages. C'était le moment où Hégésippe Moreau, sans ressources, abandonné de ses protecteurs et de ses amis, chassé de Provins par une aventure malheureuse, contraint de cesser la publication de son *Diogène*, mourant de faim et sans gîte, cherchait à travers les journaux une hospitalité pour ses vers et du pain pour lui. On amena certain jour Hégésippe à M. Gisquet. Celui-ci confia au poète la charge — hélas ! c'en était une — de le défendre, et, comme la chose est maintenant prouvée par une lettre de Moreau adressée à Mme Guérard « la Fermière » de Saint-Martin Chênetron, le poète accepta. Pour juger équitablement l'acte blâmable de Moreau il faut connaître les circonstances qui l'ont entouré. La réputation de *l'Homme Rouge* en province, avait devancé Berthaud et Veyrat dans Paris, ce qui n'empêcha point plus tard que les deux poètes y mourussent de faim auprès d'elle. Les journalistes parisiens, enchantés sans doute d'opposer aux sollicitations d'Hégésippe la jeune gloire des deux lyonnais — ceux-ci d'autant moins redoutés alors qu'on ne pouvait guère prévoir leur arrivée prochaine — jetèrent *l'Homme Rouge* à tout propos dans les jambes de son concurrent. Moreau en conçut du dépit, un dépit violent, qui s'accrut

encore lorsqu'ayant, à l'imitation de ses confrères, créé et perdu un journal, il les trouva de nouveau, mais en chair et en os cette fois, devant lui ¹.

Voici d'ailleurs un passage de la lettre à Mme Guérard, relative à cet incident :

Paris, 7 janvier 1834.

Madame,

Quoique depuis longtemps je n'aie donné aucun signe de vie, je vous prie de croire que je ne suis pas mort et que mon existence est même assez active. Permettez-moi de reprendre mon histoire moderne d'un peu haut. Je n'ai vu qu'une fois mes compatriotes de Paris et l'accueil que j'en ai reçu m'a ôté l'envie d'en tenter un nouveau. En revanche j'ai eu le plaisir de me voir rechercher par quelques jeunes gens (du grand ton !) et les caresses parisiennes m'ont fait oublier les grimaces champenoises. Un jeune créole, entre autres, m'a rendu service en se chargeant pour moi de quelques démarches indispensables qui me répugnaient. Je veux parler des sollicitations aux journaux. Et plutôt à Dieu que je ne m'en fusse pas mêlé ! Ils avaient tout promis à mon noble ambassadeur, mais fatigué d'attendre j'allai moi-même réclamer leur parole. Ils éludèrent toujours la question et je me risquai à la patience, persuadé que ces messieurs, préoccupés de graves intérêts politiques, n'avaient pas de temps à donner à la littérature. Mais voilà tout à coup que l'*Homme Rouge* de Lyon arrive et s'installe à Paris et que les journalistes à qui j'avais parlé lui prodiguent des éloges aussi bêtes que ses vers. A ma réclamation, ils répondirent qu'il sautait aux yeux que mes confrères étaient beaucoup plus forts que moi. J'ai répliqué que ce qui me sautait aux

1. Lorsqu'il se présenta au *Charivari*, Albert Cler lui dit que les vers de Berthaud étant ce qu'on pourrait faire de mieux dans la ligne du journal, celui-ci n'en prendrait pas d'autres. (Ph. Audébrand, *Intermédiaire des Chercheurs*, 20 décembre 1893.)

yeux, à moi, c'est qu'ils étaient des imbéciles. Après avoir rompu ainsi avec les seuls hommes qui pouvaient me servir et, par conséquent, avec mes premiers projets, je restai longtemps indécis et découragé ; enfin un hasard me décida (bien ou mal). Ces messieurs (dont les vers sont si forts) venaient de publier une satire très forte, en effet, d'injures et de barbarismes contre le préfet de police. On m'informa que ce brave M. Gisquet avait pris la chose au sérieux, et cherchait quelqu'un qui se chargeât de venger son honneur. (L'honneur de M. Gisquet !) Je me proposai à l'essai. Ma pièce est faite et lundi je dois la lire moi-même à M. le Comte de Montigny dans son cabinet, et j'espère devenir le poète lauréat de la police. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vise pas à la gloire. Je plaisante, mais je vous assure que je souffre beaucoup, etc.

H. MOREAU ¹.

La réponse du préfet de police à Berthaud fut signée Bertin, et porta ce titre : *Une voix en France*, titre qu'elle a gardé dans l'édition complète des œuvres d'Hégésippe Moreau, publiée par M. René Vallery-Radot. M. Gisquet remit trois cents francs à son défenseur, ce qui était payer généreusement de méchants vers, car Moreau, ainsi que lui-même l'a reconnu, n'en écrivit jamais de pires.

Je vais vous envoyer, manda-t-il à sa confidente, un exemplaire de la pièce que j'ai faite pour la police. Il serait bon de ne la communiquer à personne, d'ailleurs cela ne vaut rien. L'inspiration a manqué où manquait la conscience. Je

1. M. Moreau, *Correspondance*, publiée par M. René Vallery-Radot. Lemerre, 1890, pp. 103-105. Cette lettre avait été, du moins en partie, publiée pour la première fois par Sainte-Beuve pour répondre à une polémique engagée par Laurent Pichat.

crains bien maintenant d'avoir fait une mauvaise action gratuite,

Berthaud ignora toujours la participation d'Hégésippe à cette aventure. Quelques années plus tard, il présenta lui-même, dans les journaux qui accueillaient ses propres œuvres, le *Myosotis* et son auteur, puis il les fit connaître à Félix Pyat qui les couvrit d'éloges dans ses feuilletons du *National*. Lorsque, sans gîte, sans vêtements et mourant de misère, Moreau désespérait à la fois des hommes et de Dieu, Berthaud le recueillit, et plus tard, ce fut lui encore qui vint l'aider à mourir. Il s'assit au chevet du frère de Macaria, assista ses moments suprêmes, pleura sa mort dans le *National* et le *Charivari* et porta devant la petite fosse du cimetière Montparnasse l'adieu de son amitié.

Poètes égaux dans l'infortune, frères par la pensée et le talent, se pouvait-il qu'ils vécussent ennemis l'un près de l'autre, partageant jusqu'au bout la même destinée!...

Moins sensitif à fleur de peau, Berthaud ne devait pas autant souffrir que Veyrat des pénibles obligations que la misère impose aux poètes. Les labeurs mercenaires n'offensaient son esprit, ni ne rebutaient ses bras. Il subit les nécessités de sa condition sans se plaindre. Il se consuma comme Moreau, comme Veyrat lui-même, comme tant d'autres en de ces basses besognes qui n'ayant de commun avec la littérature que leur nom, des-

sèchent la pensée et tuent l'inspiration. Il souffrit mais ce fut en silence, et, sauf peut-être ses amis, personne n'en sut jamais rien.

De 1834 jusqu'à la fin de sa vie, il éparpilla sa substance en diverses feuilles politiques, publiant ici un poème et là une chronique. Il plaça notamment des vers au *Bon Sens* et, au *Charivari*, une petite pièce hebdomadaire qui l'empêcha tout juste de mourir de faim. Sa signature parut une des premières dans le dernier de ces deux journaux, jusqu'alors composé de collaborations anonymes. Deux ou trois strophes, heureuses et hardies, le firent connaître des clubs où on le baptisa « le poète du *Charivari* ». Le nom faillit lui rester.

L'Homme Rouge, ressuscité en avril 1834, mourut une seconde fois après deux numéros. Nul n'y prit garde, et ses pauvres rédacteurs, embarrassés de leurs loisirs, recommencèrent, chacun de son côté, à les offrir de porte en porte. Berthaud présenté à Raspail, réussit à se faire accepter par lui pour le *Réformateur* alors en création. Ce journal est resté célèbre, — encore qu'il ait vécu fort peu de temps, — à cause de ses violentes campagnes, véritables guerres de peaux-rouges, contre les hommes de Louis-Philippe. On le redoutait infiniment pour la grande popularité de son rédacteur en chef et l'audace de ses polémiques ; mais le gouvernement au bout d'une lutte de quinze mois finit par l'écraser tout de même, sous une amende globale de cent mille francs. Raspail, excédé par les vexations dont on l'abreu-

vait à toute heure, et qu'il s'exagérait encore, avait fini par voir une œuvre de police dans tous les événements fâcheux qui le touchaient de près ou de loin — si naturels parussent-ils. Cette idée fixe de persécution, l'obsédait à tel point qu'il accusa bientôt le monde entier de le trahir.

Une fois, Berthaud malade demeura deux jours éloigné de sa fonction quotidienne. Lorsqu'il revint, son directeur l'interpella brutalement :

— Ça, monsieur, d'où venez-vous ?

Puis sans laisser au malheureux le temps de répondre :

— Je vais vous le dire, moi, d'où vous venez ? Vous venez de la rue de Jérusalem, monsieur ! Vous venez de me vendre à la police, monsieur ! Nierez-vous que vous venez de me vendre à la police ? Que vous paye-t-on cette belle besogne ?

Berthaud qui n'était pas riche, et pour cause, abaissa simplement les yeux vers son habit, râpé, poudreux et qui montrait sa corde, disant :

— Ceux qui me payent, ne payent pas cher, à en juger par ma toilette, Monsieur Raspail ¹...

Ce dernier se le tint pour dit et, depuis, s'abstint de commenter les absences de son rédacteur. Si le poète n'en devint pas plus riche, il y gagna du moins la paix. Mais qu'il y a loin de sa protestation résignée et tranquille à l'impétuosité mousquetaire de l'*Homme Rouge* !

1. Cette étrange anecdote nous a été contée par M. Audebrand qui la tenait lui-même de témoins.

Le *Réformateur* disparu, Berthaud passa au *National*, et ne cessa plus, sa vie durant, de tirer le double boulet de la petite chronique et du poème à jour fixé. Les heures de sa vie coulèrent monotones, banales, sans espoir d'amélioration. Et cependant il luttait encore, harcelant la chance qui fuyait, battant la ville qui lui fermait toutes ses portes, apprenant qu'en ce monde égoïste et bas, on ne pousse que les « arrivés ».

Une tristesse lui venait parfois de tant d'efforts perdus, et il songeait alors à ses belles campagnes charollaises, à ce grand Lyon tapi là-bas au fond de ses brumes paresseuses, entre ses collines bourdonnantes.

Combien de fois, rappelait un de ses compagnons d'infortune ¹, combien de fois mordant au même pain, buvant au même verre, m'a-t-il parlé de son ingrat Lyon, avec une larme à chaque cil de ses yeux attendris ? Durant nos longues promenades à Saint-Ouen, le long des bords de la Seine, si vous l'aviez entendu me vanter son Rhône en sanglotant, son Rhône qu'il ne devait plus jamais revoir !

Certains soirs, à la suite d'échecs plus douloureux, des accès de découragement profond s'emparaient de lui. On se souvient de la triste mode qui sévissait en ce temps-là. L'usage était fort répandu de se libérer par le suicide, des petites

1. Hippolyte Raynal, article sur Berthaud publié dans l'*Argus* le 13 octobre 1850.

misères de l'existence et cela prit les proportions d'une véritable épidémie que la littérature contribua d'ailleurs à répandre. « Je ne vois qu'un moyen d'en finir, s'écriait quelquefois Berthaud, je me tuerai. » Un acte écrit naguère en collaboration avec Jacques Arago ¹, pour le Vaudeville, lui avait donné l'accès de ce théâtre alors dirigé par un autre Arago, frère du précédent. L'amitié du maître de la maison, lui conservait cette ancienne faveur et le poète venait là souvent s'asseoir au foyer des artistes et s'entretenir, avec deux ou trois écrivains de son âge, malheureux comme lui, de leurs misères réciproques. L'un des habitués de ce petit cercle, le jeune Robert de Calvimont, journaliste de talent réel maintenant oublié, un ultra comme on disait à l'époque, légitimiste à tous crins, créateur d'un organe mort-né, le *Revenant*, et, enfin réfugié en désespoir de cause à la *Gazette de France*, s'était pris d'amitié pour ce garçon amer, en dépit de leur rivalité violente d'opinions. Mlle Fargueil, une actrice célèbre du temps, qui les traitait l'un et l'autre en camarades, assistait fréquemment à leurs entretiens, dissipant parfois leur tristesse, relevant leurs défaillances d'un mot amical ou grondeur. Quelquefois le solliciteur harassé oubliait un instant ses déboires de la veille

1. *Un mois à Naples*, comédie en un acte par Jacques Arago et Duplessy (Duplessy est un pseudonyme de Berthaud) représentée pour la première fois au Vaudeville le 11 août 1837.

et ses inquiétudes du lendemain, dans la douceur de ces causeries ; mais tout cela réapparaisait plus triste ou plus menaçant avec la fin de la soirée. « Voilà qui est bien décidé, je me tuerai demain », répétait-il un soir, peut-être pour la dixième fois, en quittant ses amis. Mlle Fargueil, qui depuis plusieurs jours sans doute attendait cette déclaration, répondit : « Eh ! bien, moi je comprends, Berthaud, que vous en finissiez. La vie [n'est après tout qu'une série de mystifications. Comme il y faut toujours un terme, le plus proche est le meilleur. Tuez-vous donc ! Seulement un homme comme vous ne peut avoir une fin vulgaire. Il est bon que l'événement marque et fasse du bruit. A votre place, moi, je me tuerais ici même, dans ce foyer, et ce soir. » — « Oui, objecta le poète, mais où trouver un pistolet ? » Calvimont associé au dessein secret de l'actrice, exposa que, rentrant chez lui à toute heure, il demeurerait toujours armé. — « En ce cas, voilà mon affaire », dit Berthaud. L'ex-fondateur du *Revenant* se fit un peu prier, joua les scrupules, puis enfin, détournant les yeux, tira des basques de son habit avec une répugnance affectée, un grand diable de pistolet qu'il mit dans la main de son confrère. Pâle, mais résolu, écrit le narrateur de cette scène ¹. Berthaud éleva le canon de l'arme vers sa bouche, posa le doigt sur la gâchette et tira... Rien ne partit... que les éclats de rire

1. Ph. Audebrand, *Petits mémoires du XIX^e siècle*.

de Fargueil et de Calvimont. Le pistolet était en chocolat.

Berthaud ne se suicida, ni ne parla plus de le faire. Non qu'il pût être corrigé par la plaisanterie un peu forte de ses amis, mais parce que la main redoutable qui cueillit tant de poètes au seuil des mansardes sans feu, allait bientôt marquer elle-même l'échéance de sa pauvre vie. Avant que Veyrat, son collaborateur et son ami de sept années, retournât aux Alpes natales, tous deux s'étaient rendus compte du terrible mal qu'ils portaient. Une nuit qu'ils se désespéraient dans un dénuement absolu, souffrant ensemble, ils écrivirent ces strophes dont on a retrouvé plus tard une copie signée des deux poètes parmi les papiers épars de Berthaud. On n'y rencontrera nulle récrimination puérile contre le sort, mais une plainte, douce et résignée, et un espoir aussi :

AVANT MOURIR

Et je meurs !...

GILBERT.

Et je meurs !...

MILLEVOYE.

L'incessante douleur brûle nos fronts arides,
 Et nos vers maintenant, venus entre des rides,
 Pauvres fruits avortés, bourgeonnent sans fleurir.
 Encore quelques jours, quelques feuilles gelées,
 Et, par les vents d'avril, sous les arbres foulées,
 Et tous deux il faudra mourir !

Et tous deux sans laisser rien de nous sur la terre,
Pas même dans un cœur un regret solitaire.
Pas même un souvenir à quelque femme en pleurs,
Descendant pas à pas les degrés de la tombe.
Nous irons voir, au bout, quand le cadavre tombe,
Ce qu'il emporte de douleurs.

Alors tout sera dit, la joie et la souffrance,
Et l'amour sans l'amour, et la chaste espérance,
Dernier rêve tombé dans un dernier sommeil ;
Vision fantastique, et d'épouse et d'amante,
Ange qui nous venait aux heures de tourmente
Avec un sourire vermeil.

Tout sera dit pour nous, tristes choses passées,
Fantômes dépouillés de chair et de pensées,
Et rendus à la mort d'où nous sommes sortis ;
Puis, nos os ennuyés se chercheront encore,
Peut-être ! et se heurtant dans le tombeau sonore,
Râleront un froid cliquetis.

Mais si jamais un mot ou de joie ou de fièvre
Remontant de nos cœurs à nos bouches sans lèvres,
Infernal ou divin, frémit entre nos dents,
Ce mot sera pour toi, Lyon, ville martyre,
Lyon, qui nous donnait à l'heure une satire
Toute rouge de vers ardents !

Et toi, Jérusalem d'une autre terre sainte,
Salut aussi, Paris ! dans ta lugubre enceinte
Les juifs de notre temps creusent les saints tombeaux ;
La liberté se meurt sur ton morne calvaire,
Mais tes enfants martyrs ont une foi sévère,
Et sont beaux entre les plus beaux.

Les jours de l'injustice ici-bas passent vite ;
Le proscrit devient libre et la mort ressuscite ;

Frères des Phariséens, les succès crouleront
 Alors vous reprendrez votre tâche sublime !
 Et de tous les climats, comme un cœur à Solime
 Toutes les voix vous répondront !

Hélas ! nous serons morts, nous les pauvres poètes
 Nos yeux seront éteints, et nos bouches muettes,
 Nous aurons vers le but fait notre dernier pas...
 Comme la vôtre, amis, notre foi fut entière,
 Quand vous irez prier pour ceux du cimetière
 Amis, ne nous oubliez pas !

BERTHAUD et VEYRAT.

Veyrat pris de la nostalgie de ses montagnes quitta Berthaud vers la fin de 1838. Ils ne devaient jamais se revoir. Le second traîna encore cinq ans sa misère, jusqu'au 17 juillet 1844, où il mourut assisté des siens dans le logis de son frère, quai de Billy, à Chaillot, entre sa mère et son petit neveu, les deux êtres qu'il aimât le plus en ce monde.

Ses funérailles se firent le surlendemain, au cimetière Montmartre. Tous ses amis y vinrent ; on ne lui connaissait pas d'ennemis. Félix Pyat dit l'adieu tremblant de tous sur la tombe, et il y eut un poète de moins dans Paris.

Le 20 juillet, au bas d'une longue page que le *Charivari* consacrait à son rédacteur défunt, on pouvait lire :

Il a marché jusqu'à ce que le souffle lui manquât. Il est pour ainsi dire mort la plume à la main.

Les amis de Berthaud vont s'occuper de mettre en ordre ses poésies qui n'ont jamais été publiées en volume. Le pro-

duit de la vente sera, hélas ! le seuls legs du poète à ses vieux parents.

Il va sans dire que ce beau projet eut le sort commun à tous les projets analogues, nés en de pareilles circonstances.

IV

L'œuvre poétique de Berthaud a trois périodes fort distinctes. La première, œuvre de jeunesse, indécise à travers ses exagérations puériles et son désordre. La seconde, l'œuvre militante, jetée dans les feuilles politiques, hâtivement, à échéances régulières et sous le fouet d'une nécessité impérieuse ; — œuvre souvent incohérente, inégale, où parfois une belle page scintille, comme ces paillettes enfouies dans le lit pierreux des ruisseaux. La troisième enfin, contemporaine des deux autres, mais écrite au hasard, sous l'empire d'une forte émotion, libre d'entraves professionnelles, et publiée, soit en des brochures éphémères, soit en des recueils sans fortune dont quelques-uns seulement nous sont parvenus.

De l'œuvre de jeunesse nous ne voyons rien à retenir. *Asmodée* la renferme toute et cette satire participe trop de l'indigence originelle de Berthaud pour mériter autre chose que la curiosité d'un promeneur. Les paradoxes, à dessein « corsés », y pullulent :

Eh ! les rois maintenant savent-ils ce qu'il faut
De sublimes vertus pour gagner l'échafaud ?

Quelques beaux vers d'ici et de là et qui portent déjà comme l'empreinte d'une griffe naissante, trahissent la « patte du lionceau » ; mais, trop rares, mal soutenus, ils ne suffiraient à sauver une seule page de l'indifférence. Parfois une forte pensée éclate comme ici :

Ont-ils jamais compris que Dieu mit dans l'espace
Une somme de vie éternelle et qui passe,
Sans rien perdre jamais de sa virilité,
Des roses du printemps aux fruits mûrs de l'été ?...

Mais ce ne sont là que des accidents sans durée.
La pièce que le poète rima pour le jury du Rhône doit être rattachée à cette première partie de son œuvre. Cela ne vaut que la moyenne d'*Asmodée*. L'accusé y plaide l'irresponsabilité de l'inspiration, disant avec assez de bonheur :

Et si quelque nom vient se clouer au poteau
C'est la faute du ciel et non pas du marteau.

Après quoi il esquisse un tableau de république pastorale à laquelle il renvoie ses juges en priant leur miséricorde :

Ah ! Messieurs, laissez-nous vers de plus doux climats
Conduire du présent le navire sans mâts.
Encore quelques nœuds et la brise alizée
Epandra sur nos fronts au matin la rosée,
Fera la mer unie et bonne dans le jour
Et soufflera le soir des syllabes d'amour.

Oh ! laissez-nous, afin qu'au terme de sa course,
 Lorsque l'âme remonte à sa divine source,
 Et va dire là-haut comment on devient morts,
 Elle n'ait à porter ni péchés ni remords ;
 Afin que vos enfants, comme nous forts et libres,
 Et moulés comme nous sur de puissants calibres
 Vous disent, soulagés de leurs malheurs finis :
 PÈRES, VIVEZ EN PAIX ; PÈRES, SOYEZ BÉNIS !

Mais tout cela n'est qu'un jeu d'enfants, sur lequel il se faut garder de juger un poète.

L'Homme Rouge dont la publication suivit celle d'*Asmodée*, procède à la fois d'un jugement plus mûr, et d'une expérience littéraire mieux affermie. Le journal dura quatre mois et ne fut point seulement cet « insulteur à rimes riches » dénoncé plus tard par Sainte-Beuve. Il s'y trouve beaucoup de pages médiocres, comme dans toute œuvre de ce genre, comme dans le *Diogène* de Moreau, comme dans la *Némésis* elle-même, — en plus grand nombre sans doute qu'en celle-ci, les auteurs ayant sur Barthélemy cette excuse d'être encore presque des enfants, — mais il y reste assez de beaux passages pour racheter à jamais les autres.

Certes nous ne voulons point le présenter comme un recueil de chefs d'œuvre. Les meilleurs vers que les auteurs y ont écrits, ne donnent la mesure ni de l'un ni de l'autre. Mais il est permis d'affirmer, par ce que nous connaissons du journal¹, et

1. Une collection de *L'Homme Rouge* commençant au n° 2 et comprenant en plus des fascicules lyonnais deux numéros parus à Paris, est à la Bibliothèque Nationale.

cela sans exagérer son mérite ni son importance, qu'il porte quelque chose de meilleur qu'une promesse ; la première manifestation de deux talents. On en a cent fois reproduit le même petit extrait ridicule, que vingt chroniqueurs ou biographes se repassent depuis cinquante ans. Et le plus grand nombre en parlant de lui n'en connaissait point autre chose. *L'Homme Rouge* n'est cependant pas là tout entier.

Veyrat et Berthaud s'y sont également prodigués. Quelle part de collaboration revient-il au juste à chacun ? A quel point précis se confondent ou se séparent leurs besognes jumelles ? Nous ne le saurions exactement déterminer, mais certaines livraisons signées de l'un seul des deux amis, nous permettent d'affirmer que la poétique du second devançait alors celle du premier. Comment Berthaud, esprit vierge, pensée en friches, acquit-il cette subtilité précoce de virtuose, dont on peut dire qu'elle ne fait pas le poète, mais aussi qu'il n'existe point de vrai poète sans elle ? C'est là un de ces mystères de la nature qui marquent à nos yeux une prédestination manifeste.

L'inspiration de ces pages signées par Berthaud seul est curieuse. Une fois le poète s'écrie :

Oh ! s'il fallait vous dire, à vous, heureux du monde,
 Tout ce que la misère a d'abject et d'immonde,
 Ce que vaut une fille à seize ans, et combien
 Sa mère qui la vend pourra, dans une année,
 Vivre de jours avant que sa fille fanée
 Ne soit déjà plus bonne à rien.

Sous cette forme encore négligée, ne semble-t-il point que l'on entende venir le triste apologue de Rolla ?

Une autre fois, dans une pièce sur la Prostituée, il écrit :

Va, pauvre enfant, dans la vie,
Va par la route suivie
De l'espérance et des pleurs,
Rêver d'amour et de joie,
De jours bercés dans la soie,
De bals où ton front se ploie
Sous les perles et les fleurs.

Va, pauvre enfant, ta mansarde
Que, pluie et vent, tout lézarde
Un jour tu la quitteras.
Ton regard est tout de flamme,
Ta voix douce arrive à l'âme,
Va, tu seras grande dame
Un jour, — et tu pleureras !..

Car la vie est ainsi faite ;
Sous des parures de fête
Nous cachons notre douleur.
Le bal passe comme un rêve.
Un autre soleil se lève,
Et, dans notre cœur, soulève
Plus lourd le poids du malheur.

Va, pauvre feuille éphémère,
Loin de la tige, ta mère,
Errer seule au gré du vent,
Sois folâtre, sois rieuse,
Sous tes quinze ans radieuse,
Et de ton sort oublieuse,
Va par le monde en rêvant...

Le mêmeton, doucement élégiaque, se rencontre souvent dans l'œuvre de Berthaud. Qui sait si sa vraie voie n'était pas ici ?

La structure de ses poèmes politiques paraît mieux soutenue, plus robustement vertébrée. Nous avons dit un mot déjà de celui qu'il fit publier contre le préfet de police, et dont le prologue surtout mérite une attention particulière.

Le poète, nouvellement arrivé dans la capitale, s'étonne de trouver la grande ville muette. Quoi, dit-il,

... Cette ville immense

Où toujours un nom meurt sous un nom qui grandit,
Où l'homme doit venir — soit sagesse ou démence —
Penser plus largement les œuvres qu'il commence,
Celle ville ne m'a rien dit !

Rien de grand n'a distraît mes calmes rêveries
Qu'un grand événement brise ou distraît toujours,
Et je n'ai vu partout que des feuilles flétries
Qui traînaient sous les pas et roulaient aux voiries,
Comme au tombeau roulent nos jours.

.
C'est que, dans cette ville encore féodale,
Étrange m'apparut une triple unité,
Trois pas marchant noués dans la même sandale,
Trois corps sous un manteau, trois noms dans un scandale
Gisquet, Vidocq, la Royauté.

Alors je me suis dit : C'est une chose infâme
Que de voir tout un peuple, en sa couche de fer,
Haleter l'œil en feu, comme aux pieds d'une femme,
Devant trois noms maudits, devant un corps sans âme,
Et j'écornerai, moi, ce trident de l'enfer !

.

Oh ! triste cependant, la tâche des poètes !
 Triste depuis le jour où, courbé sous son poids.
 Barthélemy tendit ses lèvres inquiètes
 Au fer qui les souda, qui les rendit muettes, . .
 Toutes pleines encor de leur puissante voix.

.

... Jamais jusques alors, la sainte poésie,
 N'avait dit : « Éloignez la coupe d'ambrosie,
 « C'est de l'or qu'il faut à ma faim ! »

... Et, depuis ce jour-là, quand, au champ politique,
 Un autre joueur vient apporter ses défis :
 — Mensonge, dit la foule au soldat poétique,
 Mensonge !.. l'or étouffe aujourd'hui la critique...
 — Quoi donc ! le père encor châtié dans les fils !

... Eh bien ! je vous le dis : quand je quittai ma mère,
 Quand je tendis ma joue à ses baisers d'adieu
 Scène intime, en dehors des mots de la grammaire,
 J'avais au fond du cœur une pensée amère,
 Laquelle me fit prier Dieu.

Et je priais ainsi : « Votre volonté sage,
 O mon Dieu, jusqu'ici m'a toujours soutenu,
 Et vous avez toujours semé sur mon passage,
 Et m'avez tout donné pendant l'apprentissage
 Que j'ai fait de la vie en ce monde inconnu.

« Oh ! guidez-moi toujours de votre main puissante,
 Guidez-moi, pauvre enfant, jusqu'au bout du chemin,
 Et, si mon œil cherchait une lumière absente,
 Ou que mon pied faiblît sur la route glissante,
 Oh ! retenez-moi par la main :

Alors, — alors, Seigneur, — comme Lebras, Escousse
 Et tant d'autres, je veux recommencer mes jours ;
 Et, joyeux fiancé d'une mort prompte et douce,
 Au coin d'un bois j'irai m'endormir sur la mousse ;
 Et, si vous le voulez, ce sera pour toujours. »

Berthaud a laissé une seconde satire du même genre, intitulée la *Moléide* et dirigée, cela s'entend, contre le ministère Molé. Ce sont là toutes ses œuvres de longue haleine, si nous mettons à part un poème dont nous parlerons tout à l'heure. Le reste, écrit et publié au jour le jour des feuilles politiques, demeure forcément essoufflé. Non qu'il ne s'y trouve des choses remarquables. On recueillerait, au contraire, dans le *Charivari* et le *Bon Sens*, beaucoup de pages vraiment dignes d'en être exhumées. Nous n'en citerons qu'une ou deux, cueillies au hasard des rencontres, n'en pouvant reproduire ici un plus grand nombre.

Voici le début du programme poétique de Berthaud. Ce document remonte aux premiers temps de l'*Homme Rouge*, mais n'a paru que dix ans plus tard, dans le *Charivari*.

Le poète est partout, poète c'est prophète...
 Aux hommes de la honte et de la trahison
 C'est à lui de verser l'absinthe et le poison,
 Car au fauteuil broché d'infamie et de soie
 Il faut qu'avec son fouet auprès d'eux il s'assoie ;
 Qu'il vienne, quand leurs pas trébuchent au hasard,
 Ivres qu'ils sont, graver les mots de Balthazar ;
 Que dans leurs coupes d'or de roses couronnées,
 Il verse à flots le fiel amassé quinze années ;

Que dans de folles nuits, aux clameurs des tocsins,
 Il aille de son doigt marquer les assassins,
 Afin que les Caïns du peuple prolétaire
 Soient reconnus partout et maudits sur la terre.
 Point de pitié ! sur eux la honte et les remords !
 Sur eux le sang du peuple et la cendre des morts !

Nous détachons encore la pièce qui suit d'un
 numéro du *Bon Sens* de 1835 :

... Quand l'heure est décidée
 Et qu'au sein du vieux monde éclot une autre idée
 Il faut un prêtre fort pour la prendre en sa main
 Et l'épandre en rosée au cœur du genre humain,
 D'abord ce fut Moïse ; après lui, les prophètes ;
 Des hommes dont la voix troublait toutes les fêtes,
 Et qui, les yeux au ciel où rayonnait leur Dieu,
 S'endormaient sans douleur dans la couche de feu.
 Et puis ce fut saint Jean, l'homme de solitude ;
 Il portait devant lui sa grave inquiétude,
 Et courant au désert, criait éperdument :
 « Frères, amendez-vous, car voici le moment ! »
 Et puis ce fut le Christ, étincelant mystère,
 Il descendait de Dieu pour racheter la terre !
 Le Christ, homme divin qui mourut sur la croix
 Parce qu'il ébranlait les trônes sous les rois !
 Et puis, enfin, ce fut la France. — O ma patrie !
 O sainte nation à tant de croix meurtrie,
 Tant de fois abreuvée et d'absinthe et de fiel,
 Marche !.. Les Sept Douleurs t'ont fiancée au ciel !
 Marche ! nous te suivrons, marche ! marche ! le monde
 Est las de s'agiter dans sa misère immonde ;
 Marche ! et donne ton sang et donne-le toujours,
 Après l'avoir donné quarante ans et trois jours ¹.

1. Berthaud ici fait allusion aux victimes des désordres de juin 1832, et rattache leur mort, dit le journal, « à cet apostolat de martyr dont la France semble depuis si longtemps investie ».

Et c'est cela vraiment : les grandes funérailles
 Comme les grands labeurs sortent de tes entrailles.

Les Juifs ont excité la soif de l'échafaud
 Après le sang du Christ c'est le tien qu'il lui faut,
 Et, quand les rois, lassés de fouiller dans ta plaie,
 Te descendent un jour de la terrible claie,
 C'est le meurtre qui vient, froidement médité,
 Flairer ta gorge nue et t'ouvrir le côté !
 Et tes fils inondés d'une sueur amère,
 Meurent assassinés au ventre de leur mère !

Et quand ton front voilé de sa morne pâleur
 Incline dans le sang au poids de ta douleur
 La mort naît de la mort et le meurtre exécration
 Du meurtre consommé s'élançe inexorable !

.

Quoi donc, il suffira qu'un assassin se lève
 Que sa main fanatique errante sur un sein
 Cloue un cadavre illustre aux plumes d'un coussin,
 Qu'il nous tue à l'entour du roi, quand le roi passe,
 Et notre sang criera contre nous dans l'espace !..
 Et nous devons mourir, nous, vierges de remords,
 Parce que, parmi nous, des frères seront morts...
 Mais tu les laisses faire et saignes, pauvre France !
 Saigne sur ton rocher, saigne de tout ton corps,
 O Christ des nations ! ô sublime espérance !
 Saigne pour les vivants et saigne pour les morts !

Parmi ces vers, beaucoup sont frustes, mais tous possèdent en revanche une qualité plus précieuse encore que la grâce : c'est la nervosité. Parfois il y éclate une expression choquante, il s'y glisse une phrase ampoulée, rarement un

hémistiche banal. Certains témoignent d'une science innée de l'épithète, comme ici :

Et le hamac *créole* où l'esclave vous berce...

Peut-être n'y faut-il voir qu'une rencontre de mots heureux, mais ces mots-là, chez un poète de vingt-deux ans qui ne doit à personne son éducation littéraire, ne constituent pas moins d'admirables trouvailles.

Nous terminerons ces citations de l'œuvre de Berthaud par une pièce échappée à l'oubli qui dévore les autres, grâce à l'hospitalité qu'elle a reçue dans les *Français peints par eux-mêmes*, de l'éditeur Curmer. La pièce s'intitule *les Mendians* et porte en épigraphe cette sentence : « Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus que les ruines des hommes d'autrefois. » Des dessins de Charlet, Jean Gigoux, Meissonnier, y fixent les silhouettes de truands disparus que le poème évoque en passant :

Les superbes Cagoux aux paroles hautaines,
Un long bâton noueux pendant à leur côté...
... Les jaunes Sabouleux, les Malingreux gloutons...
Les Piêtres, les Hubins, les Rufez, les Callots,
Toute une mer de gueux, son écume et ses flots.

Hélas ! la tradition des mendiants hautains s'est perdue. Tout dégénère ; les pauvres gens ont à présent la même histoire, banale comme leur pauvreté sans orgueil et sans artifice. La

science, qui a tué le pittoresque, n'a nullement détruit la misère, car il n'y a pas moins d'infortunes qu'autrefois. Et le poète dit à la menteuse :

... Tais-toi, sirène à la voix douce,
 Riche *Scientia*, tu portes des malheurs !
 Ah ! quand sous toi la terre éprouve une secousse
 De l'arbre du travail il tombe, encore en fleurs,
 Pauvres fruits superflus, biens des bras qu'on repousse
 Et qui se font alors mendiants ou voleurs.

Paris en possédait un certain nombre ; mais un jour il forgea contre eux, pour en débarasser les passants riches, une bonne petite loi :

Une solide loi, cœur d'acier, main hardie
 Toujours prête à sauter sur la main qui mendie.

La loi fit sans pitié son œuvre humanitaire
 Elle ramassa tout dans son amer souci,
 Les jeunes et les vieux et les femmes aussi.
 O Jésus, fils de Dieu, rédempteur de la terre,
 Cette loi, blond Jésus, à vos autels chrétiens,
 Vous aurait arrachés, toi, ta mère et les tiens !

Car vous étiez aussi, voyageurs adorables,
 De pauvres mendiants, bafoués, méconnus,
 Vous, à tous les malheurs ouverts et secourables ;
 Vous couchiez en plein air comme des misérables ;
 Sous vos manteaux flottants on vous voyait pieds nus,
 Et vous étiez fort gueux, ô divins parvenus !...

La loi, hélas ! ne supprimant point leur misère ne supprima pas les mendiants, mais

ceux-ci s'en allèrent au loin, hors des atteintes de la police parisienne, tenter de vivre, ou du moins, mourir en liberté.

Le poème est d'un superbe mouvement. Il contient de fort belles pensées, exprimées dans une langue très pure. Quelques strophes extrêmement alertes, semblent sortir de cette main même qui écrivit un peu plus tard *Mardoche* et *Namouna*.

Parmi les œuvres en prose il y aurait aussi beaucoup à citer. Certains entrefilets politiques possèdent une vigueur remarquable, et la plupart une étonnante rapidité. Le tour de deux études parues en outre des *Mendiants* dans les *Français peints par eux-mêmes*, est à la fois habile et gracieux ¹.

Le poète a enfin donné deux actes au théâtre, l'un en collaboration avec Jacques Arago, représenté au Vaudeville et conçu dans la forme comico-sentimentale de l'époque; le second écrit pour la Gaieté avec le concours d'Eugène Nus et que nous ne retrouvons nulle part. Le premier s'appelait : *Un mois à Naples*, et le second : *Jean le cocher*. *Un mois à Naples* tint l'affiche une trentaine de représentations, ce qui était un joli succès pour le temps, encore que cette agréable bluette ne dépassât le niveau ordinaire de la petite comédie.

Il reste en outre de Berthaud, un roman, le

1. Notamment un chapitre intitulé *Les Dévoués* et qui commence par une amusante et bien jolie périphrase.

Chemin du Ciel, que la *Réforme* a publié peu de temps après la mort du poète et l'œuvre de cet enfant perdu, ballottée à l'aventure comme sa vie, courte comme elle, finit là.

V

« Qui croirait aujourd'hui, écrivait M. Audebrand dans ses *Petits mémoires*, que Berthaud fut un des poètes les plus populaires d'il y a cinquante ans ? » Assurément personne, et nous-mêmes ne savons de quoi il faut le plus s'étonner ou de cette notoriété en dépit de cette grande misère, ou de la persistance de celle-ci malgré tant de popularité.

Le petit vitrier de Charolles naquit malheureusement aux lettres en une heure de violence où toute vocation s'égara. L'humanitarisme imbécile perçait déjà sous l'apostrophe de Barthélemy et la chanson de Béranger, et la veine solitaire des *Iambes* commençait de mettre en honneur cette poésie déclamatoire et forcenée, à laquelle Berthaud, trop souvent, sacrifia sa douceur native et la délicatesse de ses meilleures inspirations.

La politique, hélas ! voilà notre misère...

Ce simple vers de Musset pourrait servir de

testament à la moitié des écrivains de l'époque. La mode était aux opinions extrêmes, et cela vint, au début, d'une belle fièvre de liberté. Le mouvement d'émancipation qui a correspondu, hors de France, à la Révolution de Juillet parmi nous est d'origine essentiellement romantique, et résulte de cette passion d'idéal que le romantisme a tout à coup, fait éclater sur l'Europe. Mais en même temps qu'il se trouvait d'habiles hommes pour canaliser l'enthousiasme poétique de la foule et le mettre au service des coteries littéraires, il s'en rencontra d'autres pour aiguiller hors de sa voie cette passion généreuse et en faire l'instrument des factions politiques. Des deux côtés ce furent les mêmes naïfs qui pâturent. Ceux-là tournèrent innocemment la meule du moulin, toute leur vie, sans s'apercevoir qu'ils broyaient le froment des autres.

Maintenant que le monde plus sage ou plus égoïste se donne le temps de mesurer ses enthousiasmes, de raisonner ses impulsions, de retenir jusqu'aux battements les plus spontanés de son cœur, on ne comprendrait guère la splendide folie d'un Berthaud. Ces poètes qui se jetaient ainsi corps et biens à la rescousse d'une idée seraient un étonnement pour notre époque utilitaire. Ceux qui admirent l'abnégation d'un tel geste, la fidélité d'une telle vie, se découvriront avec nous devant leur histoire. Nous voulons ignorer si la cause qu'ils ont défendue fut toujours la meilleure. Nous savons qu'ils restèrent loyaux,

sincères et désintéressés, cela nous suffit. Combien parmi les polémistes de ce temps ne justifieraient pas d'une seule de ces excuses, la dixième partie de leurs violences !...

CHAPITRE IV

HÉGÉSIPPE MOREAU

Un poète à la fois classique et romantique. — Son enfance et ses premiers vers. — Louise Lebeau. — Le concours de l'académie et l'épître à M. Didot. — De Provins à Paris. — Les « Glorieuses » et les « Douloureuses ». — Premières misères. — Retour à Provins. — *Diogène*. — Le *Myosotis*. — De l'hôpital au cimetière. — Une destinée d'enfant perdu.

I

Peut-être s'étonnera-t-on de rencontrer Hégésippe Moreau dans une étude du romantisme et des romantiques méconnus. Le *Myosotis* est une production attardée du dix-huitième siècle. Contemporain de la jeune école littéraire, il demeure fermé à son influence au point de paraître parfois, à l'adresse de l'usurpatrice, comme la protestation suprême de la poétique détrônée. Puis son auteur, s'il fut un malheureux, n'est point un méconnu, et la postérité maintenant le dédommage des injustices du destin.

Mais nous tentons ici de dégager l'histoire d'un coin de vie littéraire, plutôt que l'inventaire poétique d'une école. Classique par la forme de

son œuvre et l'éducation de son esprit, ce poète, par la fébrilité de son âme et cette sorte de fatalisme que le malheur y imprima, appartient à l'époque d'inquiétude et de passion, de révolte et de misère que nous essayons de faire revivre. Il s'y adapte parfaitement et jusqu'à en synthétiser les douloureux contrastes et les poignantes infortunes, de telle façon qu'il incarne aujourd'hui pour nous le type de l'enfant perdu que nous suivons. Pouvions-nous hésiter à nous arrêter auprès de lui ?

On connaît les détails de son enfance d'orphelin ¹. Pierre-Jacques Roulliot, dit, depuis, Hégésippe Moreau ², naquit le 8 avril 1810, à Paris. A quatre ans il perdit son père, et sa mère devint femme de chambre au service d'une veuve de Provins, Mme Guérard, mère d'Émile et Camille Guérard dont nous retrouverons souvent ici le nom et l'influence favorables au futur poète.

1. Nous renvoyons pour ces détails et pour tous ceux d'ailleurs que nous ne ferons qu'indiquer ici, aux importants travaux qui existent sur le sujet, et ce sont particulièrement : 1^o Les deux plaquettes d'Armand Lebaillly dont nous aurons à reparler ; 2^o une brochure de M. Th. Lhuillier, très précieuse et devenue fort rare, parue chez Charavay en 1881, sous ce titre : *Hégésippe Moreau et son Diogène* ; 3^o enfin et surtout l'intéressante biographie imprimée par M. René Vallery-Radot, en tête des œuvres complètes de Moreau, 1890. Lemerre, éditeur.

2. Les malheurs du pauvre Moreau commencèrent avec sa naissance. Il était enfant naturel. Son père, Claude-François, originaire de Poligny (Jura) et petit professeur au collège municipal de Provins, négligea par la suite de régulariser la situation de sa famille. Si nous nous en tenions à la lettre même de la loi, le poète n'avait aucun droit à ce nom de Moreau qu'il a fait célèbre.

Mme Guérard, — depuis, Mme Favier, par son second mariage avec un médecin-major de l'Empire, — possédait un grand cœur et un peu de fortune. Elle occupa la pauvre mère et s'intéressa au sort de l'enfant qui fut envoyé par ses soins au collège de la ville où il fit de rapides progrès, — si rapides même que, forcée de quitter Provins, la charitable bienfaitrice résolut de mettre l'écolier en pension au petit séminaire de Meaux, puis à celui d'Avon, où il demeura jusqu'à la fin de sa rhétorique.

Sainte-Beuve remarque à propos de Pierre Dupont, qui fut élevé par un vieux prêtre et instruit dans un séminaire, que la plupart des poètes plébéiens sont sortis d'une première éducation ecclésiastique. L'observation est vraie pour Moreau ; pour Veyrat, pour Lebailly et tant d'autres qui ont porté au service des causes populaires, cette passion de justice qui est à la base même de la morale chrétienne, qu'ils tenaient de leur formation primitive et qu'ils ont retournée contre ses propres origines.

L'un des fils de Mme Favier, Émile Guérard, venant à mourir, laissa 3 000 francs à sa mère pour qu'elle retirât l'orphelin du collège et lui fit apprendre un état à sa convenance ¹. Moreau

1. M. Camille Guérard rapporte le fait dans une lettre à M. Félix Bourquelot, lettre datée du 6 février 1851, et dont un bibliophile parisien, M. Beurdeley, a bien voulu nous donner communication. Il est dit aussi dans cette lettre que M. C. Guérard conseilla de laisser le futur poète quelque temps encore au

quitta le séminaire d'Avon, et, de retour à Provins, entra dans l'atelier de M. Lebeau, imprimeur. « Il était à ce moment », devait écrire la fille de ce dernier, « d'une sensibilité exquise, ayant des larmes pour toutes les émotions pieuses et pures. » Louise Lebeau, plus âgée de neuf ans que l'apprenti de son père, allait tenir désormais une grande place dans son existence. Ce fut en elle que le poète résuma toutes ses affections. Elle inspira ses plus jolis contes, ses plus tendres poèmes, passant douce, modeste dans la *Sœur du Tasse*, incarnant tour à tour la petite Fée des Pleurs de la *Souris blanche* et la délicieuse Macaria du *Gui de Chêne*.

Quand Moreau la connut, on l'appelait déjà Mme Jeunet, hélas ! Leur affection demeura fraternelle, mais aussi résista aux pires vicissitudes. L'amitié chaste de Louise enveloppa la vie du poète, et c'est par elle que celui-ci put conserver dans un coin reculé de son cœur comme une oasis de paix et de tendresse.

« Ma sœur », lui disait-il :

Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux.

Il a tenu parole. La souriante petite image, qu'on croirait descendue des pages dorées d'une Légende, est unie maintenant, pour jamais, à la mémoire de Moreau.

collège et de lui conserver son petit héritage jusqu'à la fin de ses études. M^{me} Favier, craignant de méconnaître, en agissant ainsi, les volontés de son fils défunt, n'écouta point cet avis.

L'apprenti imprimeur, qui occupait précédemment ses récréations de collégien à chançonner ses professeurs ou à rimer des odes naïves, s'acquiesça une renommée locale que la famille Lebeau s'efforça d'ailleurs de répandre. Il écrivit, lors du passage de la Dauphine à Provins, deux ou trois couplets pleins d'esprit qui eurent un fort joli succès. A quelque temps de là, le préfet de Seine-et-Marne annonçant que Charles X traverserait bientôt la ville. M. Lebeau imagina d'utiliser la muse — comme on disait alors, — de son élève pour cette solennelle circonstance et en sollicita quatre couplets louangeurs qu'il imprima en grandes lettres sur d'immenses transparents.

Moreau professait à cette date, avec la plupart des jeunes gens, le *credo* politique des chansons de Béranger qui couraient toute la France ; aussi fit-il à contre-cœur, et seulement pour ne point désobliger l'excellent homme qui les lui demandait, ces quatrains indigents. Trois d'entre eux, les premiers, jusqu'ici étaient seuls connus. Le quatrième vient d'être retrouvé dans un grenier de l'ancienne imprimerie Lebeau par le bibliothécaire de Provins, M. Louis Rogeron, qui veut bien nous le communiquer :

Grand roi, daigne accorder un sourire à mon zèle,
Toi, qui sur tous les arts as fait pleuvoir tes dons :
Le mien rend la gloire immortelle,
C'est le plus utile aux Bourbons.

Par l'esprit d'un bon roi dont la France s'honore
 Déjà Provins s'est anobli.
 Aujourd'hui, plus heureux encore,
 Il voit le même jour Henri IV et Sully.

Partout, au nom du roi, l'enthousiasme brille,
 Et les cœurs volent sur ses pas ;
 Il a beau changer de climats,
 Il est toujours dans sa famille.

*Français qui respectez l'honneur et le courage,
 L'amour du bien public, la justice et la foi,
 A toutes les vertus d'un mot rendez hommage,
 Criez : Vive le Roi !*

Cette pauvre besogne accomplie, Moreau s'en fut venger Béranger et la poésie, en composant une autre pièce plus connue et qui commence par cette strophe dépitée :

Vive le Roi!... Comme les faux prophètes
 L'ont enivré de ce souhait trompeur !
 Comme on a vu grimacer à ces fêtes
 La Vanité, l'Intérêt et la Peur !
 Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
 Devant le char tout s'est précipité,
 Et seul, debout, je murmure à voix basse :
 Vive la liberté !

Le second poème ne fut pas mis en transparents, mais, imprimé sur feuilles volantes, on se le passa de mains en mains par la ville. L'académicien Pierre Lebrun, habitant non loin de là, vit une de ces feuilles, lut les vers et voulut en connaître

l'auteur qu'on lui présenta. Nous avons dit que les écrivains classiques, rétrogrades en littérature, affichaient tous, ou presque tous, en politique des opinions avancées. L'allure nettement frondeuse des vers de Moreau ne pouvait aucunement déplaire à celui-là et leur fidélité à la tradition littéraire lui devait être sympathique. L'auteur de *Marie Stuart* promit son appui au jeune typographe et lui conseilla d'affronter le concours de l'Académie. Le sujet imposé pour 1829 était précisément l'Invention de l'imprimerie, thème que la profession du protégé de M. Lebrun lui rendait particulièrement familier. Il le traita fort joliment, en de beaux vers livrés trop tard, après l'expiration du délai de clôture.

En ce temps-là le poète rêvait de Paris, lui aussi, parlant, le pauvre enfant, d'y trouver un emploi qui lui permit de vivre en attendant que la gloire lui vînt et la fortune par surcroît. Pierre Lebrun lui conseilla de transformer son poème en épître et de l'adresser à M. Didot, l'imprimeur. Ce qu'il fit, en sollicitant une place de typographe qui lui fut aussitôt accordée.

Moreau quitta Provins, emportant le baiser tranquille de sa sœur, et s'installa, plein de confiance, dans la capitale, au début de 1830.

II

Et c'est ici la même histoire qui va recommencer. Le typographe manqua d'ouvrage. Le poète

manqua de protecteurs. L'un et l'autre, dès le premier jour, se heurtèrent à l'indifférence, à l'égoïsme, à la méchanceté. La Révolution de Juillet arriva, chassant la besogne des ateliers. Moreau quitta l'imprimerie de la rue Jacob pour une autre et ne fit, hélas ! que changer sa misère de maison. A ce moment même, sa bienfaitrice, Mme Favier, qui lui avait ouvert pour ses besoins éventuels un crédit de 300 francs par année, lui ferma sa porte et sa bourse. L'hiver vint. Sa santé souffrit cruellement des privations et du froid. « Pourquoi vous ai-je quittée ? Pourquoi m'avez-vous laissé venir ? » cria-t-il à sa sœur dans une lettre désespérée. « J'éprouve quelque embarras pour vous donner mon adresse ; qui peut savoir où je coucherai demain ? »

Il écrit un vaudeville, mais les théâtres n'en veulent pas. Les journaux repoussent également et sa prose et ses vers. « Les vers, à moins d'être signés Lamartine ou Hugo, n'ont aucun débit à Paris. Un journal qui les insérerait en ferait plutôt payer l'insertion », dit-il autre part. M. Lebrun, qui le recherchait dans les premiers jours, le délaisse, occupé ailleurs, peut-être rebuté aussi par le naturel taciturne et la fierté un peu sauvage de ce poète plébéien. Sa « sœur » et la belle-fille de Mme Favier, Mme Camille Guérard, « la fermière », lui restent seules fidèles. Leurs lettres ravivent parfois son courage. Les secours de leur amitié adoucissent parfois sa détresse. Il espère encore, abandonne momenta-

nément son métier, cherche de porte en porte un emploi qu'il rencontre enfin au printemps, dans une pension, rue de la Pépinière, où on le prend comme maître d'études.

Là, du moins, il trouve un refuge contre le froid et la faim. La situation du personnel de ces sortes d'établissements est précaire. Les maîtres de pension tiennent infiniment plus à leurs élèves qu'à leurs professeurs, et les élèves qui ne l'ignorent point abusent de leur immunité. Moreau, comme ses collègues, l'éprouvait déjà cruellement quand la sympathie spontanée de quelques pensionnaires le sauva. Entre ses heures d'études il écrivait des contes qu'il plaçait ensuite, peu à peu, dans les petits journaux. C'était l'âge d'or des publications féminines. Le *Petit Courrier des Dames*, le *Journal des Demoiselles*, la *Mode*, la *Psyché* surtout, jouissaient d'une grande vogue. Il y porta plusieurs nouvelles qu'on y reçut en les lui payant le moins possible, — quand encore on les lui payait.

Pour le reste, sa position ne s'améliora guère. « Ma chambre est froide l'hiver, écrivait-il à sa « sœur », mais la nuit, j'enveloppe mon cou avec un mouchoir qui a touché le vôtre et je n'ai plus froid. » Louise Lebeau, quelquefois, accompagnait ses lettres d'un envoi d'argent, que Moreau acceptait toujours, ce qu'il lui faut pardonner tant était profonde sa misère, et absolue son ignorance des choses matérielles. De temps en temps il grondait doucement comme ici : « Je

vous remercie de votre envoi, il m'apprend à peser davantage mes expressions. Si cela continue, je pourrai tous les ans calculer à quels intérêts j'ai placé mon amour, et peut-être même le verrez-vous se refroidir, car rien entre deux cœurs n'est froid comme l'argent. »

La dépendance où le tenait son nouvel emploi lui devint bientôt intolérable. Un jour, n'en pouvant plus, il s'enfuit comme le loup du bon La Fontaine, abandonnant la maigre pâtée de la pension. Alors il retomba dans l'affreux dénue-ment de naguère aggravé des souffrances que sa santé en ruines lui causait. Il errait dans les rues de la ville, composant une ode à la Faim et couchant, la nuit venue, sous les arbres du bois de Boulogne ou dans quelque bateau de charbon sur la Seine. Une fois, réveillé sur une borne par une patrouille, il se laissa conduire à la Préfecture de Police et y resta, sans se nommer, plusieurs jours, dans la crainte de perdre un asile qu'il ne devait à la charité de personne. Pour cacher sa détresse dont il avait une pudeur infinie, il renonçait à se présenter devant les directeurs de journaux qui l'eussent peut-être recueilli et sans aucun doute secouru.

Puis, un jour, désespérant de la vie, doutant de tout, exédé de lui-même, il se résolut à la mort. C'était en 1832. Pendant les 5 et 6 juin, il avait cherché vainement une balle sur les barricades. Le choléra, maintenant, dévastait Paris qui ressemblait à une immense nécropole où l'on enter-

rait sans relâche, dans le silence. L'Académie de médecine adressait de rigoureuses prescriptions d'hygiène aux habitants épouvantés, interdisant notamment l'usage des viandes salées dans l'alimentation. Moreau achetait à vil prix ces nourritures prohibées et les consommait avidement, avec l'espoir d'en mourir. Il se roula un jour dans le lit d'un cholérique ; mais la peste le dédaigna. Revint l'hiver. Le malheureux, toujours sans gîte et sans pain, à peine vêtu, tomba malade d'un « mauvais rhume » qui le conduisit à l'hôpital. On l'y garda deux mois. Là, dans l'immobilité des jours, une profonde tristesse de lui-même le saisit. Il rêva de revoir Provins, sa « sœur » et la Voulzie, sa Voulzie enchanteresse qui le berçait autrefois et le consolera aujourd'hui. C'est pendant ces heures douloureuses qu'il composa son élégie intitulée : *Un souvenir à l'Hôpital*.

Au mois de mars, il se sentit mieux. Ses forces retrouvées, il ne songea plus qu'à partir, et, au premier soleil, s'en fut, secouant la poussière de ses sandales en passant les portes de Paris. Il traversa Provins, courant se réfugier quelques lieues en amont de la ville, dans la ferme de Saint-Martin-Chênnetron où Mme Camille Guérard le reçut et, en peu de jours, par des soins de mère et d'amie, répara le désordre de sa santé.

Fermière, bonne fermière ! Le poète vous a payé royalement votre bon geste d'un matin. Vous ne songiez point, alors que votre main

s'ouvrait généreusement devant lui sur la route, vous ne songiez point qu'il vous solderait jamais son écot. Plusieurs générations ont acquitté sa dette, d'autres continueront après nous, — car ce passant, bonne fermière qui le croyiez un gueux, était riche. Il était riche de nos admirations et de nos reconnaissances futures, lui qui tombait de fatigue et de faiblesse à votre porte et qui vous fit sourire peut-être de pitié, quand il en repartit chantant :

Amour à la fermière, elle est
Si gentille et si douce...

III

Moreau faisait à Provins la rentrée de l'enfant prodigue. Ses amis lui ouvrirent leurs bras et il retrouva auprès d'eux le calme qu'il avait depuis longtemps perdu. Le théâtre municipal représenta un de ses vaudevilles repoussés par les Parisiens, et ce début découvrit au convalescent tout un riant horizon d'espairs littéraires.

Mais il restait en lui, accumulé au cours de ses années dernières, un fonds d'amertume et de révolte qu'une action politique pouvait seul lui permettre d'extravaser. L'époque était pleine de rumeurs. De toutes parts il naissait des feuilles satiriques rédigées en prose ou en vers et qui rivalisaient de violence contre le régime, — cha-

cune d'elles pensant emporter ainsi de haute lutte la succession vacante de la *Némésis*. Moreau, voulant « doter Provins d'une muse indigène », entreprit, avec l'aide de l'imprimeur Lebeau, la création d'un petit journal poétique qu'il intitula le *Diogène*. C'était assumer là un terrible labeur, auquel son tempérament capricieux ne semblait nullement préparé. La perpétuelle contrainte qu'une publication de cet ordre impose à l'esprit ; l'obligation qui l'accompagne d'une production constante, régulière et presque uniforme, dans un ensemble de sujets restreints, avec un développement d'avance déterminé, devaient décourager bien vite sa nature indisciplinable. D'autre part, il ne voyait point sans en être irrité son imprimeur fléchir sous les menaces du préfet, et ses amis eux-mêmes, insister auprès de lui pour qu'il abandonnât cette besogne. Enfin, ses visites fréquentes et ses démonstrations trop vives menaçaient de compromettre « sa sœur ». Un clerc d'avoué, parent du fils Lebeau, le lui déclara en public au cours d'une discussion qui devait finir en un duel ¹. L'affaire fit du scandale et obligea provisoirement la famille de Louise à fermer sa porte au poète. Découragé une fois de plus, ce dernier reprit, en automne, tenant son *Diogène* par la main, la triste route de Paris.

La capitale lui fut encore plus inclémente

1. M. Louis Rogeron a publié dans un feuillet de la *Feuille de Provins*, numéro du 26 juillet 1884, le récit détaillé de cet incident.

cette seconde fois que la première. *L'Homme Rouge* y était arrivé. Ses rédacteurs battaient les antichambres des journaux, sans grand succès, mais diminuant toutefois les chances de Moreau. Celui-ci tenta un moment d'assurer la vie de son *Diogène*, puis, comprenant qu'il y perdrait plutôt la sienne, le laissa mourir. Et les horribles jours d'antan recommencèrent. La faim, le froid, l'ennui, l'assaillirent comme au temps passé. Un matin on le poussa devant le préfet de police qui cherchait un poète pour répondre à la satire de Berthaud. Ah ! ce Berthaud, justement il le maudissait comme l'auteur responsable de ses misères. Depuis deux ans, il le trouvait en travers de toutes ses démarches ou dans toutes les réponses de ceux qu'il désirait intéresser à son sort. Hégésippe accepta la mission de M. Gisquet et publia contre Berthaud, sous la signature de Bertin, la pièce qui a pris place dans l'édition définitive de ses œuvres, sous ce titre : « Une Voix en France. » On la lui paya trois cents francs, qu'il ne jeta point en passant devant le champ du potier, mais qui pesèrent, du moins, plus lourd et plus longtemps sur son cœur que dans son gousset.

Cette aubaine, si triste qu'elle fût, lui procura pourtant quelque tranquillité. Délivré pour quatre ou cinq mois du souci de sa subsistance, il se remit à la besogne ardemment. « J'ai fait un article en prose pour une revue », écrivait-il peu après à la fermière de Saint-Martin ; « s'il est publié, on me paiera le second. Je vais présenter

le plan d'un vaudeville à Ancelot et celui d'un drame à Dumas. Ce sont trois numéros que je prends à la loterie littéraire ; si aucun d'eux ne sort, il est temps de renoncer au jeu et j'y suis décidé. Avant quinze jours je saurai à quoi m'en tenir. »

Qu'advint-il de ces trois projets ? Le poète ne parvint sans doute jamais à les exécuter ; — c'est là du moins ce que son silence ultérieur nous autorise à conclure. Alexandre Dumas ne semblait point avoir reçu sa visite lorsque, bien des années plus tard, il écrivait ¹ :

En 1824 ou 25 j'allai, au moment où je faisais *Christine*, visiter le cimetière d'Avon, dans lequel est enterré l'amant et la victime de Christine. J'étais agenouillé devant une pierre perdue sous l'herbe, cachée dans la mousse, sur laquelle est tracée cette courte inscription : *Ci-gît Monaldescki*, lorsque M. Jamin, me montrant un jeune homme vêtu de noir qui passait, me dit :

— Tenez, voici un enfant qui sera probablement un grand poète.

— Comment l'appellez-vous ? lui demandai-je.

— Hégésippe Moreau ²

Il était déjà loin.

1. *Les Morts vont vite*, t. I.

2. Cette anecdote a probablement pris naissance dans l'imagination si féconde du grand romancier, car, à la date de 1824 ou 1825, Moreau n'avait pas quinze ans et ne songeait nullement encore à s'affubler du prénom que Dumas lui fait donner ici. C'est en 1830 et en publiant à Paris sa première pièce de vers que le poète, pour la première fois, a joint « Hégésippe » à « Moreau ». En second lieu Moreau n'était à cette époque qu'un enfant comme les autres, — un peu plus malheureux seulement, — et qu'un écolier. Rien en lui ne pouvait justifier le pronostic de M. Jamin.

Je ne l'ai jamais revu.

Le conteur de cette anecdote y ajoutait cette réflexion :

Étrange chose que la destinée ! Si je lui eusse parlé [ce jour-là, il eût probablement retenu mon nom ; au jour suprême du malheur, il serait peut-être venu à moi, et s'il était venu à moi ses beaux vers à la main, eh bien ! je le dis hautement, peut-être serait-il mort chez moi, peut-être serait-il mort dans mon lit, mais du moins il ne serait pas mort à l'hôpital.

Ce sont là de louables paroles dont il faut savoir gré sans doute à leur auteur, parce qu'elles procèdent de bons sentiments, mais auxquelles la mort de Moreau enlevait tout de même un peu de leur mérite.

Le pauvre enfant, comme on l'a vu, songeait bien à se rendre chez le romancier, non pas « ses beaux vers à la main », mais, un plan de drame sous son bras. Pourquoi ne le fit-il point ? La crainte d'un insuccès ou d'une humiliation l'en dissuada probablement.

Un autre été s'écoula, puis un autre hiver. Il les traversa Dieu sait comme. « Vous me demandez, écrivait-il dans ce temps-là, quels sont mes moyens d'existence ? Ma plume, mon espérance, la mort ! » Heureusement les faibles se secourent entre eux. Deux poètes, presque aussi dénués que lui, lui offrirent d'unir leur misère : c'étaient Veyrat et Berthaud, les auteurs honnis de l'*Homme*

Rouge. Moreau n'avait pas la haine bien vivace et ne possédait d'ailleurs aucun motif de rancune contre ses confrères. Il accepta leurs propositions et, dès lors, partagea leur chambre et leur pain. Trois pauvretés ne font certes pas une fortune, mais les malheurs portés en commun paraissent moins lourds à chaque épaule. L'habit de Moreau l'abandonnait. L'habit de Veyrat, décent encore, alterna désormais entre eux. On s'arrangea pour n'en user qu'à bon escient et fixer d'avance ses sorties, chacun à des heures différentes. C'est ainsi que Moreau put revoir quelques personnes intéressées à lui et présenter à certaines rédactions de journaux des contes et des poèmes qui y furent acceptés. Berthaud, qui n'avait point percé l'anonymat de la pièce écrite contre lui, s'ingénia de son mieux pour servir et distraire Moreau. Il le conduisit au Vaudeville, dont il avait l'entrée, lui fit connaître Etienne Arago, alors directeur de cette salle. le recommanda au *Charivari*. Moreau venait d'écrire sa pièce *A Médor*.

Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Le petit poème, récité dans quelques salons du noble faubourg, y eut une fortune immédiate. On en voulut connaître l'auteur qu'on se passa, comme une amulette, d'une soirée à l'autre, toute une saison. Il en résulta pour lui un peu de bien — matériel et moral aussi. Fort malmené jusque-là par les hommes et les circonstances, il

vit dans ces faveurs illusoires un revirement de sa fortune et se reprit à espérer :

Je suis *heureux*, ma sœur, confie-t-il dans une de ses lettres, parce que ma plus grande souffrance était le mépris qui me suivait partout et qu'aujourd'hui les éloges seuls m'importent. Je me sens *heureux*, parce que plusieurs personnes de beaucoup d'esprit ont répété ce que votre cœur vous avait révélé avant elles : « Ce jeune homme est vraiment poète. » Je suis *heureux*, parce qu'hier on pouvait jeter mon nom comme un opprobre à la sainte femme qui m'a tant aimé et qu'aujourd'hui, dussé-je mourir de chagrin, elle peut se parer de mon amour et de mes vers.

Une fois de plus :

Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais
L'une arriva trop tard, l'autre ne vint jamais...

Ses ressources n'en demeuraient pas d'ailleurs moins incertaines. Les petits journaux payaient mal la publication longtemps attendue d'œuvres qui, au contraire, lui coûtaient une peine infinie. Quelqu'un lui offrit une nouvelle place de maître d'études dans une pension du faubourg Saint-Martin. Il l'accepta, pensant y abriter son hiver, mais en sortit après quelques jours. A la suite de cette tentative, il recommença l'ancienne vie de misère, mangeant quand il put, couchant n'importe où ; revit Berthaud, et, sur ses pas, apprit le chemin du Vaudeville où les beaux yeux de Mlle Fargueil l'attiraient invinciblement, — non qu'il aimât en elle autre chose que l'artiste et qu'il la désirât connaître hors de son rôle, mais parce que sa grâce de

comédienne le fascinait. La nuit, après la sortie du théâtre, il s'oubliait des heures entières à poursuivre, sans jamais la rejoindre, une ode ensorcelée à la gloire de l'actrice. Sa collaboration avec deux des frères Arago dans *Clément Marot à Genève*¹ lui permettait l'entrée gratuite du spectacle, et il en usait fréquemment. L'idole ne connut point cette flamme qui brûlait à ses pieds dans l'ombre.

En 1837, Moreau donna quelques leçons dans une maison bourgeoise et reçut, de ses amis de Provins, la promesse qu'ils feraient les frais d'une édition de ses œuvres. Puis des semaines passèrent, emportant cet espoir et laissant à sa place une déception nouvelle. La phthisie le consumait lentement. On l'agréa comme correcteur à l'imprimerie Béthune et Plon, où il acheva de s'épuiser dans un labeur ingrat et pénible. Les premiers mois de l'année suivante, un de ses anciens condisciples intéressé par ses œuvres offrit d'en payer l'impression, mais exigea qu'il en disparût certaines pages à caractère politique. Le cœur serré, Moreau mutila ses poèmes et en réunit les tronçons sous ce titre un peu effacé, mélancolique et qui trahit une préoccupation secrète de la mort : le *Myosotis*².

Les « Petits vers et petits contes à ma sœur »,

1. *Clément Marot à Genève*, représenté seulement en 1838. L'un des auteurs était directeur du Vaudeville.

2. L'auteur obtint la firme de l'éditeur Desessart, et son œuvre lui fut payée 100 francs, plus 80 exemplaires non brochés du volume.

comme leur auteur les appelait dans sa dédicace, reçurent un accueil sympathique. Berthaud, qui jouissait dans les clubs d'une influence au moins égale à sa misère, se constitua leur parrain, en parla dans le *Charivari*, les annonça au *National* où Félix Pyat, incontinent, leur consacra en neuf colonnes de feuilleton un dithyrambe enthousiaste. D'autres journaux firent chorus, mais Moreau, en écoutant leurs éloges, hochait la tête tristement. Oh ! comme tout cela venait tard ! La mort, maintenant, était en lui, qu'importaient ces fleurs !... L'ennui, un ennui terrible, le prit. « Tant que je suis à ma besogne, disait-il, cela va encore, mais lorsque, ma journée finie, je me trouve dans ma chambre, seul, livré à moi-même, la nuit surtout... Ah ! c'est intolérable. Aussi, depuis quelque temps, j'ai imaginé de prendre de l'opium pour me faire dormir jusqu'à l'heure où je dois revenir à l'imprimerie. Je suis arrivé à savoir juste la quantité qu'il me faut pour cela, et j'ai besoin de l'augmenter un peu tous les jours pour contrebalancer les effets de l'habitude. Le samedi soir, je triple la dose pour escamoter le dimanche et ne me réveiller que le lundi matin. » Ce régime eut bien vite raison des résistances que sa jeunesse opposait encore à son mal.

Au printemps, il voulut revoir la Voulzie. Le matin de son départ, on lui apporta pour être remis à M. G..., banquier à Proviens, un billet de banque de 1 000 francs. Il faisait une agréable journée, pleine de bourdonnements et de parfums.

A une lieue du but de son voyage, Moreau quitta la diligence et poursuivit sa route à pied dans la forêt, en rêvant. Comme le bois filtrait joliment la lumière entre ses feuilles neuves ! Il descendait sur le passant des caresses de soleil qui agitaient le tronc des charmilles, et les merles, du fond des taillis, lui jetaient leurs mêmes chansons d'autrefois. Tout son passé d'enfant revint à sa mémoire ; il lui sembla marcher à travers sa jeunesse ; des images coururent dans son rêve, des mots roulèrent dans sa pensée, et l'ode à Mlle Fargueil, poursuivie en vain tout l'hiver, courut à petits pas devant lui, entre les basses branches. Alors, dans le clair-obscur du sous-bois, le voyageur saisit à la hâte en sa poche un chiffon de papier, le premier venu, mit genou en terre et nota d'une main fiévreuse les pauvres vers si longtemps cherchés.

Le lendemain, quand il présenta le billet de 1 000 francs au banquier, Moreau reconnut avec terreur qu'il y avait griffonné par mégarde l'ode à l'actrice. Il s'excusa de son mieux, s'enquit des conséquences de sa méprise, et le banquier, qui était un brave homme, le rassura :

Soyez sans crainte, mon enfant, les beaux vers que vous avez écrits sur ce papier qui fait commettre aux hommes tant de vilaines actions n'en altèrent nullement la valeur. C'est même la première fois que la poésie vient se fixer à une place où, depuis le jour que Joseph a été vendu par ses frères, les marchands n'ont inscrit que de prosaïques endos. Pour vous prouver à quel point je suis persuadé de

ce que je dis, je retire ce billet de la circulation et je le place au fond de ma caisse, où il restera comme un talisman ¹.

Le poète aurait bien voulu conserver la copie de ses vers ; mais il ne l'osa confesser et s'en retourna les mains vides. La petite pièce fut ensevelie dans le coffre-fort du banquier et son inspiratrice n'en soupçonna même point l'existence.

Lui, revécut à Provins quelques souvenirs d'enfance, vit ses amis, et rentra, plus courbé, reprendre ses occupations de correcteur. Sa faiblesse augmenta bientôt. Il s'en alla quelques semaines encore à petit pas puis, brusquement, sous l'influence des brumes d'automne, le mal qui l'emportait précipita l'allure, et le 19 décembre 1838, Hégésippe Moreau expirait sous l'anonymat désolé d'un numéro d'hôpital.

Ceux qui, de son vivant, l'avaient repoussé firent grand bruit autour de sa mort. Les journaux convièrent la jeunesse et les clubs à ses funérailles auxquelles on essaya de donner un appareil politique. Quelques amis, dont Sainte-Marie Marcotte ² et Berthaud, suivirent, en pleurant, son cercueil jusqu'au cimetière Montparnasse. Berthaud dit un adieu ému devant la tombe

1. G. Claudin : *Le Monde illustré*, du 16 mai 1857, et *la Feuille de Provins*, du 26 mars 1887. M. Claudin a également fait allusion dans ses *Mémoires* (Calmann-Lévy, éditeurs) aux sentiments secrets de Moreau pour la comédienne du Vaudeville.

2. Condisciple de Moreau, et fils d'un receveur général de Troyes. Mort en 1855.

et la terre referma sa paix éternelle sur le poète qui venait, selon sa propre parole,

De clore au jour ses yeux battus d'un si long vent.

IV

On a dit après la mort de Moreau, qu'il fut l'ouvrier de son malheur. Les mêmes critiques qui, la veille, semblaient encore l'ignorer, lui reprochèrent âprement l'imprévoyance de son esprit, l'indécision de son caractère, la mobilité de son humeur, et le représentèrent comme un de ces talents avortés qui, de Chatterton à Escousse, ont compromis leur destinée « pour la vouloir hâter trop¹ ».

Il s'en trouva même pour dresser, sous le quasi-anonymat de deux initiales, un courageux réquisitoire contre la mémoire du poète, de ce malheureux, disait-on, qui passe avec une intelligence cultivée par tous les degrés de la misère et va, pour l'exemple, mourir sur un lit d'hôpital². Le journaliste, en propres termes, concluait : « Cette manière de quitter la vie est un haut enseignement pour la jeunesse qui pourrait être tentée de marcher sur ses traces. » Arrière ! les poètes pauvres ! La poésie doit naître millionnaire ou mourir.

Le malheureux enfant ne fut pas sa propre victime, mais bien plutôt celle d'une époque

1. M. Dessales-Régis, notamment dans un article publié par la *Revue des Deux-Mondes*, le 1^{er} février 1849.

2. Feuilleton de la *Gazette de France*.

d'égoïsme et d'encombrement : celle de la contagion morale et spirituelle que Sainte-Beuve a nommée « la petite vérole de son temps » ; celle aussi de sa nature qu'il pouvait corriger, sans doute, mais qu'il ne lui appartint pas de compléter. Accoutumé dès sa jeunesse à la dépendance insoucieuse des orphelins assistés, conduit jusqu'à l'âge d'homme, comme un aveugle dans la vie, au gré d'une fantaisie charitable, il devait contracter de cet abandon total en autrui, un absolu détachement des choses matérielles et une funeste inexpérience à se guider soi-même entre les obstacles du chemin.

Un des hommes qui l'a le mieux connu et le plus aimé, Sainte-Marie Marcotte, écrivait « que le fond de son caractère était l'insouciance, l'énergie ne lui venant que par fiévreux accès bientôt suivis de langueurs infinies et d'abattements insurmontables ». Il appartient à cette catégorie d'inspirés que Vigny montrait impuissants à rien faire qui ne fût l'art divin, inaptes à tous les métiers, surtout au métier d'homme de lettres. « Mes protectrices ont reconnu que je n'étais bon qu'à écrire ¹ », confessait-il lui-même ; ou encore : « Je ne me crois pas un grand poète, tant s'en faut, mais Dieu m'est témoin que je suis un vrai poète. Malheureusement je ne suis que cela ². » Il disait vrai.

Lorsqu'il se vit placé tout à coup pour la pre-

1. Lettre à M^{me} Guérard, 15 août 1836.

2. Lettre à M^{me} Jeunet, 18 août 1836.

mière fois en face des nécessités de l'existence, il se sentit désarmé ; sa main chercha une protection à tâtons dans la solitude, et tout de suite il s'affola de ses appels restés sans écho, dans le silence effrayant de Paris. Il ne déserta point la route, mais d'avance écrasé par le sentiment de sa faiblesse, perdit l'espoir du succès. « Je me rappelle, dit encore Sainte-Marie Marcotte, qu'à vingt-huit ans, il m'appelait son frère aîné, moi, plus jeune de beaucoup, et que, s'appuyant sur mon bras, il me pria de le guider comme on guide un aveugle.

Non, non, il n'est pas vrai qu'il préférât maudire les obstacles que de les vaincre ! Il tenta désespérément de lasser la fortune et ne s'assit au bord de son chemin que pour reposer sa fatigue ou panser ses blessures. Sans mépris pour les tâches inférieures, mais impropre à les accomplir, il poursuivit dix fois, vingt fois, l'emploi modeste qui lui eût permis de vivre en même temps sa vie et son rêve. Un jour, il s'offrit à M. Mennechet qui venait de perdre son secrétaire.

— De quels travaux puis-je vous charger ? lui demanda l'écrivain.

— De tous, répondit Moreau transporté, depuis un poème épique jusqu'au balayage de votre cabinet, inclusivement.

Mennechet le prit pour un fou et chercha un autre collaborateur.

Il essaya d'intéresser à son talent quelques seigneurs puissants de la littérature. Les uns le

traitèrent en écolier. D'autres ne lui répondirent pas ou se contentèrent, avec Chateaubriand, d'écrire qu'il « avait touché de la langue de feu ». Il n'en était jamais rien autre. Un romancier fort illustre dans ce temps-là, le fameux vicomte d'Arlincourt, auteur de ce *Siège de Paris* qui assure à son nom une célébrité de ridicule, lui prodigua dans une lettre incroyable de pédantisme les qualifications de poète pour le peuple disant : « Chantez le peuple, aimez le peuple, je n'essayerai pas de convertir à mes opinions sur le peuple un jeune homme né dans son sein, etc... » lui faisant espérer pour conclusion, que le *Vert-Vert*, journal des spectacles, consentirait peut-être à insérer quelque une de ses œuvres ¹.

1. Le dédain affecté des castes littéraires l'a suivi au-delà du tombeau. La Société des Gens de lettres qui ignora Moreau vivant, n'a point participé aux funérailles de Moreau mort. Le *Charivari* du 21 décembre 1838 ayant publié par erreur cette information :

« La Société des Gens de Lettres, qui n'a connu comme nous le séjour du jeune poète à l'hôpital qu'en recevant la nouvelle de sa mort, s'est empressée d'intervenir pour que les honneurs funèbres fussent dignement rendus à cette noble victime.

« Le premier soin de la Société a été de s'occuper des moyens de garder, pour les phrénologistes et les hommes de l'art, cette tête remarquable et aussi de conserver le plus longtemps possible la dépouille de celui-ci..., etc. »

Sainte-Marie Marcotte rectifia sèchement par ces mots :

« Ce n'est point par la Société des Gens de Lettres que Moreau a été enterré. Mort ou vivant, la Société des Gens de Lettres n'a rien fait pour Moreau. »

Tout récemment enfin, lorsque l'inauguration du buste de Moreau eut lieu au cimetière Montparnasse, plusieurs sociétés littéraires s'y firent représenter. La Société des Gens de Lettres n'y prit aucune part. Nous nous sommes laissé dire par un collectionneur érudit et bien renseigné sur tout ce qui concerne

Il. de Latouche entra un jour chez Béranger lui criant : « J'ai donc enfin trouvé plus grand poète que vous ! » Il s'agissait, assure-t-on, d'Hégésippe Moreau ; mais l'écrivain qui avait rendu Chénier à la France, qui venait de lui donner Balzac et George Sand, en resta pour le petit poète à cette exclamation clandestine. Une autre fois encore, un certain M. de Villebois, désabusé de la politique, lui adressa une épître de quatre cents vers, très flatteuse, puis n'y songea plus. Moreau hochait la tête, et écrivait à sa sœur : « Ces gens-là me laisseront mourir de faim et de chagrin, après quoi ils diront : *C'est dommage!* et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. »

On l'a parfois représenté comme un esprit cynique et pervers. Or ce cynique dans une heure d'affreux désespoir se résolut au suicide et s'en confessa en ces termes à l'un de ses amis :

Au moment où je sentis sur ma peau le froid du canon il me vint une peur affreuse. Ce n'est pas la mort qui m'épouvanta, c'est... vous ne le devineriez pas, c'est l'enfer. Oui, on en rit à distance, mais de près... Voyez pourtant l'orgueil humain ! Je ne voulus pas reculer. Il est vrai que ce n'est pas précisément avec le sang-froid d'un héros que je pressai du doigt la détente de mon pistolet. Il fit long feu, mais dans le temps, à peine mesurable, qu'il faut pour accomplir ce petit geste suprême, dans ce demi-quart de

Moreau, que la société prétextait des relations indiquées plus haut entre le poète et le préfet de police pour motiver son abstention. Ce serait, nous semble-t-il, appliquer une bien grande rigueur à une faute très atténuée par les circonstances et la misère de son auteur, et suffisamment expiée depuis lors.

seconde, le croiriez-vous, un monde de sentiments et de pensées m'envahit. J'embrassai dans une vision, dans un éclair, toute ma vie, mes rêves, mes amours, mes chagrins, mes fautes, la dernière surtout, la plus grave que je commettais à ce moment même, je sentis un grand remords et l'éternité m'apparut. Je ne recommençai pas, allez ! Je jetai l'arme loin de moi et me précipitai à genoux.

Ces gestes et cet aveu procèdent-ils d'un bien grand cynisme et d'une perversion bien profonde ?

A la vérité, il manquait autour de Moreau un esprit indulgent et une main généreuse capables de pardonner à ses mouvements d'humeur et de protéger sa faiblesse contre les heurts du destin. Les rares amis qui lui demeuraient fidèles ne pouvaient rien pour lui. La foule des autres affections, dont son histoire paraît jonchée, faillit à ses premiers appels, désolant à chaque fois son cœur, à chaque fois l'emplissant un peu plus de ce doute injurieux qui affligea autour de lui de très réels dévouements.

A M. Vallery-Radot, qui l'avait trouvé mourant de faim et lui remettait le contenu de sa petite bourse d'étudiant, il jetait tout à coup en manière d'adieu cette question : « Auriez-vous couru après moi si vous aviez prévu que je vous demanderais de l'argent » ?

Sa nature avide de tendresse était bien loin du scepticisme de façade, dont il la masquait par instants. Une tristesse habitait en lui, venue de tant d'infortune, de toutes ses affections trompées, de ses bonheurs mêmes, qu'une horrible fatalité

empoisonnait d'amertume; de son amour, cet impossible amour d'une femme épouse et mère, que la destinée semblait avoir ironiquement placée sur son chemin, pour qu'épuisant les sources de la misère humaine, il souffrît par surcroît dans ses félicités.

Dernièrement, écrivit-il un jour à Louise, une dame bien connue et bien spirituelle à qui j'avais confié mes peines, m'a conseillé de me marier. Elle me désignait même une personne qui, disait-elle, me convient sous tous les rapports, et vous ne devineriez jamais quelle est cette personne. C'est vous. Voici le fait. Elle avait voulu savoir à qui j'adressai « La Sœur du Tasse » et malgré mes réponses évasives, elle était parvenue à connaître que c'était Mme Jeunet, de Provins. La personne qui l'avait si bien informée avait oublié de lui dire que la Sœur du Tasse était mariée, et je souriais, la larme à l'œil, quand je l'entendais me répéter sérieusement : « Vrai, Monsieur Moreau, je crois que cette dame ferait votre bonheur. » N'est-ce pas, ma sœur, que c'est une personne bien bonne et bien spirituelle ?

Moreau fut une des unités les plus douloureuses de cette foule éperdue de passion poétique que le romantisme avait fait naître et qu'il laissa mourir. Le malheur de leur temps, l'abandon de leurs chefs, les obligea, disions-nous dans un chapitre précédent, de conquérir entre eux et contre eux leur misérable subsistance. Chacun eut pour ennemi tous les autres, car le succès de celui-là portait la famine chez ceux-ci. A des degrés divers, tous possédaient quelque talent, et tous, livrés aux mêmes détresses, s'écrasaient aux mêmes portes,

entre-heurtant sans cesse leurs démarches désespérées dans le désert implacable de Paris. Ah! ce Paris, pleurait Moreau :

... Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride ;
Où l'air manque au génie à son premier essor,
Où les auteurs naissants, cahotés par le sort,
Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
Sur le bord de la tombe où disparut Escousse,
N'ont plus en s'abordant qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : « Frères, il faut mourir. »

Non, ceux-là ne furent point des ambitieux pressés de gloire. La poésie, voilà quelle était leur grande chose. On raconte que Moreau dans le moment de sa pire misère vendit jusqu'à sa chemise pour entrer au théâtre un jour de représentation solennelle. Il vint avec les autres à la première de *Chatterton*, mais avait dû auparavant, bien qu'on se trouvât en plein hiver, engager son unique gilet au Mont-de-Piété, pour trois francs.

Ah! la jeunesse a bien compris le moraliste de la *Gazette*, et, d'un pareil trait, nul danger qu'elle renouvelle maintenant le stupide et fatal exemple!...

CHAPITRE V

CHARLES LASSAILLY

Un coin de bataille romantique. — Petites misères d'homme de lettres. — Triomphe devant ses contemporains. — *L'Ariel*. — Une collaboration dramatique. — Lassailly et Balzac. — *La Revue Critique*. — Les amours de Gringoire. — Lassailly romancier; critique et poète. — Devant les idoles aux pieds d'argile.

C'était à la première d'*Hernani*. Les hordes romantiques disséminées dans les galeries et le parterre, soutenaient contre un adversaire plus nombreux, mais moins résolu, la bataille maintenant historique. Quelques bousingots sans vergogne, — les « durs à cuire » de l'armée — insinuant dans les groupes suspects leurs barbes arrogantes et leurs gilets provocateurs, portaient l'effroi au cœur de l'ennemi. L'un d'eux se distinguait entre tous par son ardeur plus forcenée et sa silhouette d'apocalypse où convergeaient les regards ambiants pendant la durée des entr'actes. Long, maigre, le visage armé comme une proue par une manière d'éperon formidable, celui-là se multipliait tantôt à droite, tantôt à gauche, en

gestes terrifiants qui courbaient ses voisins, à quatre pas autour de lui, sous la menace de leurs moulinets.

Quand vint la fin du troisième acte, l'acteur Firmin qui remplissait le rôle d'Hernani, apprenant du vieux Ruy Gomez que Dona Sol venait de partir avec Don Carlos, jeta son cri de rage impuissante :

Vieillard stupide ! il l'aime !...

Alors, un académicien, M. Parseval Grandmaison, bonhomme à l'oreille un peu paresseuse et qui, pour ses péchés sans doute, se trouvait assis dans cette zone périlleuse que nous avons dite, crut entendre :

« Vieil as de pique ! » etc...

Scandalisé, il protesta :

— C'est trop fort !

— Qu'est-ce qui est trop fort, Monsieur ? releva le terrible voisin qui flairait déjà une dispute. Qu'est-ce qui est trop fort !

— Je dis qu'il trop fort d'appeler un vieillard respectable : « vieil as de pique » !

— Monsieur, — hurla derechef le Jeune-France, qui, n'ayant pas non plus entendu la phrase de Firmin, ne s'inquiétait nullement d'en vérifier la lettre, — il en avait le droit. Parfaitement ! Les cartes étaient inventées... Les cartes remontent à Charles VI. Si vous ne savez pas cela, Monsieur l'académicien, je vous l'apprends, moi. Bravo

pour le « vieil as de pique » ! Bravo, Firmin ! Bravo, Hugo !... Ah¹ !...

Ce partisan aveugle et sourd des nouvelles doctrines, ce bruyant contempteur de l'ancien *Credo* littéraire était Lassailly, et par cette scène funambulesque on peut juger du personnage impossible, exubérant, désordonné qu'il vécut. Son existence frottée à tous les grands contemporains, est celle d'une famille innombrable née vers la fin de l'Empire et épanouie soudain au soleil de 1830. Il fut de ces esprits inquiets, sans cesse en mouvement, que la furie de singularité particulière à son époque décima, — le plus élevé de tous, peut-être, le plus curieux assurément ; et il nous apparaît à cette heure comme une sorte de créature un peu fabuleuse, d'entité un peu fantastique à laquelle eussent collaboré les passions, les caprices, le désintéressement, l'incohérence et l'héroïsme d'une des plus grandes générations littéraires qui aient été dans les siècles. Son histoire a déjà tenté la plume des historiens². Les gazettes d'antan sont remplies d'anecdotes sur son compte, mais il restait à réunir dans une étude comme celle que nous entreprenons tous ces souvenirs épars et déjà si lointains.

Charles Lassailly était le fils d'un courtier de

1. L'anecdote ci-dessus est consignée tout au long dans les *Mémoires* d'Al. Dumas.

2. Dans une liste d'ouvrages en préparation publiée sur la couverture d'un vieux volume de Pincebourde nous avons trouvé cette promesse : « Lassailly et les Excentriques de 1830, par J. Claretie. » Le livre annoncé dans ces termes n'a point paru.

commerce d'Orléans. La *France Littéraire* de Quérard et la *Biographie Générale* de Firmin-Didot le font naître en 1812. Il vint au monde exactement le 3 septembre 1806¹. Sa famille, très pieuse, l'éleva dans l'intention d'en faire un serviteur de Dieu. « Je voulais être prêtre selon le vœu de mon père », écrira-t-il plus tard à l'un de ses amis². La vocation lui manqua. Il dut se rendre à Paris autour de sa vingtième année ; nous l'y retrouvons vers la fin de 1829. Là, l'originalité de sa silhouette, la bizarrerie de son costume, l'excentricité de son esprit le mirent en vedette rapidement. Il tombait en pleine épopée. L'atmosphère de fièvre et de bataille qui brûlait la ville l'embrasa dès les premiers jours, et corps et âme perdu dans la mêlée il devait en devenir bientôt un des plus ardents entraîneurs. Au demeurant inoffensif, il eût soumis la France à l'ultimatum bousingot : « l'hémistiche brisé ou la mort ».

Son talent capricieux avait des jours de rare bonheur, mais une sorte de mauvais génie, né de ses folles lectures, et nourri des plus étranges

1. Voici l'acte de sa naissance tel que la mairie d'Orléans nous l'a communiqué :

« Le 3 septembre 1806, Louis-Prosper Lassailly, agent de commerce demeurant à Orléans, rue Royale, n° 16, assisté de Denis-Jean-François Margoullier, marchand de fer âgé de 30 ans, et de Claude-Martial Lusson, agent de commerce âgé de 65 ans, a déclaré que Louise Angélique Margoullier, son épouse, est accouchée à 2 heures du matin d'un enfant mâle auquel il a donné le prénom de Charles. »

2. Hippolyte Lucas.

paradoxes, jetai de telles extravagances dans ses propos, que l'esprit le plus bienveillant en demeurerait parfois confondu. Les conteurs allemands si propres à dévaster les faibles cervelles, l'avaient jadis passionné. On lui reconnaissait une forte érudition — un peu touffue sans doute, — et un sens critique affiné. Ses articles, perdus dans toutes les feuilles du temps, renferment des choses exquisés, dont un grand nombre mériteraient les honneurs d'une réédition.

La destinée fut rude à l'homme autant qu'à l'écrivain. Sa vie connut tous les malheurs. La mort tragique de son père, noyé dans la Loire, sa constante pauvreté et sa timidité extrême, les défaillances de sa nature intellectuelle et les disgrâces de sa nature physique, déchirèrent constamment son cœur. Ah ! son misérable physique ! Combien de fois en a-t-il expié le ridicule ! La moquerie sur ce point seul le blessait, — non qu'il conçût des prétentions à quelque plastique olympienne ; mais parce qu'il sentait mieux par là, l'injustice odieuse de son sort. Nous l'avons dit, il était mince, ossu, interminable. Hippolyte Lucas son ami, achève ainsi son portrait : « Il avait des joues creuses et les yeux enfoncés sous d'épais sourcils, son nez un peu fort se contournait d'une manière grotesque qui aurait pu donner raison au vers de Juvénal : *displacuit nasus*¹. »

1. Hippolyte Lucas, *Portraits et souvenirs littéraires*.

Jean Gigoux qui regardait ces détails en artiste lui trouvait une belle tête, « bien que rien, » disait-il, « n'y fût d'ensemble ». Et le peintre ajoutait : « Les yeux, le nez, le front, tout était de travers. C'est lui qui a posé pour le poète Nunès de mon Gil Blas ¹. » Pauvre Nunès !

Le nez de Lassailly lui attirait naturellement des plaisanteries fort déplacées. Ah ! le malencontreux et l'impertinent appareil ! La forme en était si étrange, les dimensions si indiscretes, qu'il faisait involontairement, partout, la plus désastreuse impression. Pas moyen avec lui de passer nulle part inaperçu, et c'en devenait désespérant. Un jour Jules de Saint-Félix fréquentant chez la princesse Maljalsky lui présenta le disgracieux écrivain. Les salons à la mode s'ouvraient volontiers en ce temps-là, devant la Bohême littéraire. Lassailly, sans doute, y faisait pauvre figure, mais on l'accueillait volontiers, lui comme d'autres, par amusement. « Un soir », écrit la comtesse Dash, dans ses *Mémoires des autres*, « un soir que nous jouions les *Précieuses Ridicules*, il tenait le rôle d'Almanzor — Dieu sait comme ! Le nez était si extraordinaire qu'on le crût en carton et ajouté pour la circonstance. Madame Émile Deschamps ne voulut jamais l'accepter pour vrai, le voyant pour la première fois.

— « C'est un faux nez, répétait-elle.

« Il fallut lui montrer le porteur, après la

1. Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps*.

pièce, et, de près. Encore n'était-elle pas sûre de son fait ¹. »

L'aimable comtesse ne dit point si ces justifications ridicules, amusaient Lassailly, à l'égal des spectateurs.

Hélas ! une fois déchaîné, le sarcasme ne lâche plus guère ses victimes, surtout lorsqu'il a devant lui des timides ou des impuissants. Les faiseurs de mots s'en mêlèrent, et les journaux aussi. Édouard Ourliac qui ne manquait pourtant pas d'esprit, écrivait : « Lassailly est né à Orléans. Son père y épousa sa mère qui accoucha d'un nez. » Les traits de ce genre sont détestables parce qu'injustes, atteignant des victimes et non des coupables. Lassailly soupirait parfois, les larmes aux yeux : « Quand ils auront fini de refaire tous la même plaisanterie ! » puis baissait la tête et passait.

— Quand ils auront fini ? pauvre enfant, mais jamais, tant que ce monde vivra ! Car l'âme humaine est faite ainsi, stupide et lâche et couverte de turpitudes. Elle se couche au besoin devant l'iniquité vêtue d'or, mais vienne un malheureux, déshérité de ces oripeaux qui font la joie des imbéciles ou le triomphe des fats, et ni la douceur, ni les larmes, ni la misère, n'apaiseront la cruauté abominable de ses dérisions !...

1. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, tome V, p. 44.

II

Quand la Révolution de Juillet éclata, Lassailly triomphait dans le romantisme inférieur des petits journaux. Nous retrouvons sa trace en de vagues revues parisiennes du commencement de 1830¹. A ce moment il lui prit la fantaisie singulière de se débaptiser et il signa : « l'auteur de Trialph ». Qu'était-ce au juste que Trialph ? Poème, tableau ou statue ? on ne savait. Mais évidemment une grande chose. Quelques favorisés, confidents du mystère, prenaient des airs impénétrables de sphinx, lorsqu'on en parlait devant eux, puis, finissaient par dire, en recommandant le plus grand secret, que Lassailly faisait du « Trialph » le héros d'un roman futur qui laisserait loin derrière lui toutes les littératures périmées.

En attendant, l'énigmatique écrivain publiait chez Renduel une ode sur la mort du duc de Reischstad, étrange et décousue, mi-élégie et mi-pamphlet, où se pressaient en foule les idées les plus disparates².

Le poème demeura obstinément dans les casiers

1. La *Psyché* de janvier 1830, contient une pièce de vers, intitulée « le Regret », signée : Lassailly.

2. *Poésie sur la mort du fils de Bonaparte*, par M. Lassailly, in-8 de 15 p. Renduel et Fournier, 1832.

des éditeurs, ce que voyant, Lassailly se mit en devoir de forcer la gloire et par un matin de mai 1833, les *Roueries de Trialph*, « notre contemporain avant son suicide » apparurent aux vitrines des libraires Sylvestre et Beaudoin. Quelques esprits aventureux se risquèrent à entr'ouvrir le volume, puis le refermèrent, sans y avoir rien compris. On en causa comme d'une énigme nouvelle, pas longtemps certes, mais assez pour que le nom de l'auteur fût retenu.

Aussi bien, le Trialph, qui rêvait d'étonner « ses contemporains d'avant son suicide », n'en désirait pas davantage. Il existait alors, même chez quelques hommes raisonnables, un parti-pris d'extravagance qui nous déconcerte aujourd'hui, mais qui jouissait d'une grande faveur auprès des esprits d'extrême-gauche dans les milieux littéraires. Trancher sur le traditionnel, le connu, ou pour employer un vocable qui résumait tous les termes de l'exécration, « le style bourgeois », — semblait l'unique souci. Certaines unités de ce groupe d'excentriques, de « paroxystes », pour employer leur jargon, prenaient à tâche de pousser toutes choses à l'excès, et, afin d'éviter le banal, se plongeaient avec délices dans l'absurde. En avant de ces nouveaux Gribouilles, marchait un riche provincial qui signait ses œuvres : « L'Homme Noir, blanc de visage », désolé sans doute de se nommer Xavier Forneret comme tout le monde. Il habitait Beaune en Bourgogne, au sommet d'une vieille tour

gothique d'où il espérait terrifier les imaginations indigènes en jouant du violon chaque nuit jusqu'à l'aube. Mais rien n'étonne les habitants de cette étrange ville. Si seulement il eût joué du cor ! Le malheureux se désolait de voir que ses concitoyens ne le trouvaient pas, à tout prendre, beaucoup plus cocasse que la moyenne d'entre eux. Ce sont de bien curieux esprits que les gens de Beaune. Demandez plutôt à ceux de Dijon.

Fornetret faisait imprimer des romans, des pièces de théâtre ou de vers sur une seule page dont le verso restait inaltérablement vierge. Son *Homme Noir*, un drame en cinq actes, fut représenté à ses frais vers 1834 dans la capitale bourguignonne. La veille de la représentation la ville fut envahie de hérauts, d'archers en armes et en costume du plus archaïque moyen-âge, et qui se promènèrent tout le jour en agitant d'énormes bannières où flamboyait l'annonce du spectacle. Nul n'est prophète en son pays, ni les Beaunois en Dijonnais. Le lendemain *l'Homme Noir* s'effondra sous les sifflets de la Bourgogne.

Un des livres de Fornetret, intitulé *Pièces de Pièces*, contient une nouvelle imprimée comme nous le disions tout à l'heure, sur le seul recto des feuillets, en caractères gigantesques, — et dont le héros se suicide en avalant l'œil de verre de sa maîtresse. Cette histoire-là s'appelle : « Un œil entre deux yeux ». Une autre, un roman, présente des pages entièrement remplies d'un seul mot, ce mot plusieurs fois répété avec des

ponctuations tragiques. Voici la composition exacte de l'une d'elles.

LUI !

LUI !!

LUI !!!

De tels luxes typographiques dépassaient les moyens de notre ami Trialph, mais l'ingéniosité n'est-elle pas la fortune des pauvres ! Ayant imaginé cette merveille de rajeunir l'épigraphe qui se faisait vieille et monotone, Lassailly imprima sur la couverture de son livre, après le titre et la signature, une série de monosyllabes ainsi disposés :

Ah !

Eh ! hé !

Hi ! hi ! hi !

Oh !

Hu ! hu ! hu ! hu ! hu !

Profession de foi par l'auteur

Au bout d'un mois, on le pense bien, l'édition s'abîmait entière en ces arrière-musées de librairies qui sont comme les antichambres de la mort, et l'« auteur de Trialph », à la suite de cette aventure, ne put de longtemps obtenir qu'on le prit au sérieux. Il eut beau se confiner dans la littérature débonnaire, écrire des nouvelles de tout repos, mortifier son esprit à l'étude des plus augustes problèmes, se poser en sociolo-

gue, en moraliste, en historien, traîner de porte en porte une copie pénitente, — rien n'y fit, et il se demanda quel anathème pesait sur lui jusqu'à ce qu'un directeur plus brutal lui signifiât que sa signature compromettait les journaux. Le pauvre se le tint pour dit et cessa d'avouer ses œuvres, sauf à de rares exceptions que lui ménagèrent la sympathie de quelques revues sans lecteur ¹. Nous savons par Charles Monselet que la *Revue des Deux-Mondes* publia de lui « plus d'une page contenue et charmante », mais comme elle ne lui permit point de les signer nous sommes bien empêchés de les lui rendre.

Certes, Lassailly souffrait cruellement de cette proscription qui le frappait et dans ses œuvres mutilées et dans sa dignité d'écrivain. Mais que pouvait-il, faible et seul, contre l'oligarchie qui régissait les lettres ? Editeurs de journaux ou concessionnaires de théâtres, étaient souvent des directeurs d'entreprises littéraires ou d'exploitations dramatiques, aussi durs, aussi exigeants que le plus impitoyable chef de chantiers. Les poètes, les artistes et les comédiens de ce temps-là possédaient le feu sacré, affectant un profond mépris pour les questions d'intérêt. Bien entendu les hommes d'affaires qui ne partageaient pas ce détachement des choses matérielles en usaient

1. Parmi les feuillets arrachés par hasard à l'anonymat nous citerons un récit paru au *Livre de Beauté* de l'éditeur Louis Janet (Paris, 1834) et qui a pour héroïne Mme de Grignan.

avec eux littéralement comme dans un bois. On vit telle feuille richement achalandée, tel *magazine* prospère se fournir de nouvelles presque sans bourse délier auprès d'auteurs faméliques ; tel petit théâtre du centre rémunérer ses acteurs avec des salaires variant, selon les mérites de chacun d'eux, entre six et quinze francs par semaine, et telle grande scène comme l'Odéon donner aux siens moins encore puisqu'il y en eut qui y mouraient de tristesse et d'inanition. Il faut reconnaître aussi que tous les hommes d'affaires ne faisaient pas fortune ; on n'en connaissait pourtant pas qui pussent accuser leurs auxiliaires de leur ruine.

Ce temps, nous l'avons dit en un chapitre précédent, était l'âge d'or des gazettes féminines, « la huitième plaie de l'Égypte », affirmaient les écrivains consciencieux. Les bas-bleus inondaient Paris de publications incolores, fades, abêtissantes et malsaines. Il y avait le *Petit courrier des Dames*, la *Psyché*, le *Journal des Demoiselles*, le *Journal des Jeunes personnes*, la *Mode* et vingt autres. Chacune réunissait de dix à vingt mille lecteurs qu'elle massacrait d'histoires impossibles. Quiconque y pénétrait devait obéir aux conseils, aux inspirations, aux injonctions mêmes, de redoutables Égéries. Vingt ans après, un chroniqueur de talent s'accusait encore d'avoir écrit pour l'une de ces feuilles, les *Mémoires d'une Botte à Rouge* sous le masque d'une marquise littéraire¹. Quelles ridi-

1. Philibert Audebrand. Voir le *Mousquetaire* du 6 juillet 1854.

cules histoires n'y publiait-on point? Et c'était vraiment une pitié que de voir des hommes de talent se courber sous de telles portes basses et le public s'intoxiquer de pareilles sottises.

Lassailly ayant dû passer par les *Mémoires de Boîtes à Rouge*, rêvait d'un libre organe qu'une autorité scrupuleuse eût à la fois gardé contre le péril des camaraderies complaisantes et l'imbécillité des feuilles analogues, et par lequel lui-même il se fût arraché à son mortel anonymat. C'est ainsi qu'il créa *l'Ariel*.

Fort répandu partout, l'ex-auteur de *Trialph* possédait de nombreuses relations dans les ateliers de peintres et de graveurs ; il obtint sans peine une vignette pour le titre de son journal, — une vignette, c'est-à-dire l'incomparable talisman qui ouvrait alors toutes les portes, des salons comme des imprimeries. Son premier numéro parut le 2 mars 1836 et notifia aux abonnés éventuels le programme qu'il comptait poursuivre. La déclaration de Lassailly imprimée en tête de *l'Ariel* est disposée ingénieusement, sous forme d'un dialogue entre deux personnages de la haute société parisienne, « le comte » et « la baronne ». En voici un extrait :

La Baronne. — Nous sommes une infinité de femmes qui prendrons notre journal sous une protection active et zélée. Cela m'échauffe le cœur de penser que j'ai une pareille propagande à faire pour le culte exclusif de l'art, sous toutes les métamorphoses de son infinie poésie...
Comte, vous me rendrez justice tout à l'heure, contre moi-

même ; je ne suis pas une femme frivole, je ne suis pas une statue sans âme. Oui, j'aime la pensée et ses nobles inspirations. Oui, j'aime le bonheur de sentir par l'intelligence. Le journal que je voudrais lire serait donc un album de vers ou de prose. Tous les livres en un. Les sujets seraient variés. La critique serait décente. Point de complaisances pour les œuvres médiocres. Pourquoi nous voler notre temps, quand on nous envoie à de maussades représentations ! Surtout taisez-vous sur ce qui est indigne d'être critiqué. Le silence est la leçon de la critique aux mauvais écrivains. Et puis que les rédacteurs ne s'étouffent pas dans une atmosphère de musc et de flatteries. Personne n'est dupe de cela. Je vous dis là ce qui me passe par la tête, ne l'oubliez pas. Répétez-le à vos amis qui voudront créer un journal. Recommandez-leur de nous entretenir de tout ce qui peut nous intéresser, les sermons de l'abbé Lacordaire, les salons du Louvre, les raouts du monde élégant, les meubles de Lesage, les courses au clocher, les drames qui font pleurer, les actrices qui débutent, les poésies qui paraissent... Je m'arrête, la respiration me manque.

Le Comte. — Eh bien ! je connais quelques hommes de lettres qui vont établir un petit journal, etc...

Que l'on ne s'y méprenne point, *l'Ariel* entre les mains Lassailly fut autre chose qu'une amusette pour débutants. Le journaliste improvisé possédait sous des dehors excentriques un fond de précieuse culture et de solide bonne foi. Une conscience absolue surveillait ses moindres écrits, car il n'accomplissait rien légèrement, la frivolité lui semblant une profanation. En littérature, il tenait le vaudeville pour un terme de déchéance et eut certainement exposé les vaudevillistes de la République des lettres à la dérision des jeunes citoyens,

si Paris avait été Sparte. Observant que les maîtres antiques ne sacrifiaient jamais la solennité du langage au comique de certains sujets, il ne parlait de toutes choses qu'avec gravité.

La rédaction de *l'Ariel* réunissait quelques illustres personnages et des jeunes gens d'avenir. Nous y relevons les signatures d'Alfred de Vigny, Musset, Théophile Gautier, Albéric Second, Alexandre Soumet, Théophile Thoré, Brizeux, Ernest Fouinet, Saint-Valry, Jules de Rességuier, Emile et Antony Deschamps, Hippolyte Lucas, Chaudessaigues, Edouard Turquety, Alexandre Dumas, Roger de Beauvoir, Henri Blaze, Gavarni, Jules de Saint-Félix, Mélanie Valdor, la comtesse Dash, d'autres encore; mais le public ne « mordait » pas, si bien qu'après deux mois d'expérience, Lassailly toucha le fond de sa bourse et la fin de son crédit, et que *l'Ariel* mourut devant les coffres de l'imprimeur ¹.

La courte carrière du journal ne demeura pas stérile néanmoins. Réhabilité par elle dans l'esprit des directeurs de revues, le journaliste sans emploi se remit à papillonner entre les divers *magazines* plaçant un poème ici, là un conte; devint un collaborateur très assidu de *l'Artiste* ², écrivit des

1. La Bibliothèque Nationale possède une collection, que nous croyons complète, de *l'Ariel* et qui finit après le n° 20, daté du 7 mai 1836.

2. Lassailly devait poursuivre d'une fréquente correspondance le directeur de *l'Artiste*, M. Delaunay, car nous connaissons bien trois exemplaires des *Roueries de Trialph*, auxquels on a joint soit une lettre de Lassailly à Delaunay, soit une réponse de

nouvelles ou des études d'art et d'histoire pour la *Revue de Paris, le Temps et le Messager* ; imprima enfin dans le feuilleton du *Siècle* des revues littéraires qui comptent parmi les meilleures pages de la critique d'alors.

Il en était là, quand un soir, entre chien et loup, au début de 1839, le grand Balzac l'aborda. Leur rencontre se fit au domicile de Trialph, un grenier presque inaccessible, à peine clos d'une porte branlante et sévèrement meublé d'une tête de mort, d'une chaise et d'un lit. Balzac flanqué de deux laquais porteurs de flambeaux, entra chez Lassailly, s'assit à son chevet (car pour avoir moins froid et économiser le luminaire Lassailly se couchait à la chute du jour), lui exposa le but de sa visite, puis l'entraîna enfin, ébloui, subjugué, à peine vêtu vers les Jardies. On sait que l'écrivain de la *Comédie Humaine*, excédé par les besoins d'argent et cherchant le moyen d'en finir par un coup de fortune avec ses embarras financiers, résolut un moment d'aborder le théâtre. Mais les travaux de charpente et le choix des combinaisons dramatiques, — au sujet desquels il manquait d'ailleurs d'expérience, — l'épouvantaient vaguement et il se décida à chercher des collaborateurs avertis, non pas de ces professionnels qui lui eussent imposé leurs idées ou leurs façons de voir,

Delaunay à Lassailly. M. Spœlberch de Lovenjoul possède parmi sa collection si célèbre de documents romantiques, un autographe de Lassailly où il se plaint à Delaunay qu'on se permit, à l'*Artiste*, de faire des coupures dans le texte de ses articles.

mais de jeunes écrivains qu'il pût lui-même diriger. C'est ainsi que, successivement, il appela auprès de lui Sandeau, Laurent-Jan, Edouard Ourliac, Théophile Gautier, Lassailly.

Le grand homme avait une singulière méthode de travail. Avant que l'œuvre ne fût commencée, il en voyait déjà la fin, courait chez les directeurs, prenait des rendez-vous de lecture, engageait des acteurs, faisait le compte des représentations, évaluait même les bénéfices qu'il distribuait par millions, en esprit, à ses créanciers. L'exécution venait ensuite, mais procédait exactement de la même fièvre et du même désordre. Gautier a raconté les circonstances bizarres dans lesquelles fut écrit *Vautrin*¹. Balzac, un jour, rallia d'un mot pressant quatre de ses auxiliaires et ceux-ci le rejoignirent dans l'un de ces innombrables logis qui lui servaient surtout à dépister le « mufle d'or ». Lorsque Gautier, premier venu, entra, le maître enveloppé de son froc de travail et trépignant d'impatience lui cria :

— Enfin, voilà le Théo ! paresseux, tardigrade, unau, aï, dépêchez-vous donc ; vous devriez être ici depuis une heure. Je lis demain à Harel un grand drame en cinq actes.

— Et vous désirez avoir notre avis, répondit l'auteur des *Jeunes-France*, en s'installant dans un fauteuil, de l'air d'un homme qui se prépare

1. Articles publiés en 1858 par l'*Artiste* et réunis plus tard dans les *Portraits Contemporains*.

à une audition de plusieurs heures. Mais le maître le détrompa en disant : « Le drame n'est pas fait. »

— Diable, fit Gautier, ahuri. En ce cas, il faut remettre la lecture à six semaines.

— Non, nous allons bâcler le *dramorama* pour toucher la monnaie. A telle époque j'ai une échéance bien chargée.

— D'ici à demain c'est impossible : on n'aurait pas le temps de recopier.

— Voici comment j'ai arrangé la chose. Vous ferez un acte, Ourliac un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième et je lirai à midi comme il est convenu. Un acte de drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes : on peut faire cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit.

— ConteZ-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en quelques mots les personnages et je vais me mettre à l'œuvre, implora le pauvre Théo.

— Ah ! s'il faut vous conter le sujet, cria Balzac impatienté, nous n'aurons jamais fini...

On peut se représenter par là l'enfer où venait d'entrer Lassailly. Les deux écrivains arrêterent sur le chemin de Ville-d'Avray où étaient situées les Jardies, les termes de leur engagement réciproque. Le maître devait nourrir, loger, chauffer, blanchir et éclairer le collaborateur ; celui-ci fournir au premier à toute heure de la nuit ou du jour, et sur réquisition, les idées, plans, conseils

dont l'association aurait besoin. L'accord accepté de part et d'autre, on causa du drame en chantier. « Puis », écrit Charles Monselet qui a fait de cette aventure un joli conte plein d'esprit, « M. de Balzac développa avec son abondance coutumière les sujets à traiter, ses projets de revue, ses rêves d'administration pour la Société des gens de lettres, ses traités avec les journaux, ses procès, ses grands voyages, sa doctrine politique, ses inventions industrielles, ses idées sur l'ameublement, sur le costume, sur la démarche, sur l'hygiène, sur les sciences occultes, sur le sentiment religieux, sur les tribunaux et sur les banques de toutes les nations. Quand on arriva aux Jardies, Lassailly avait la tête grosse comme une mosquée. »

Immédiatement Balzac l'initia :

— Il ne faut pas vous attendre à vivre chez moi, lui dit-il, d'une existence ordinaire : aux Jardies on ne vit que la nuit, — le jour on dort, excepté moi qui ai des affaires et qui dors peu. Mais vous avez encore de vieilles habitudes ; pour ce soir, couchez-vous, je vous ferai réveiller quand il le faudra.

Et Lassailly s'en fut se coucher. Deux heures après un domestique le secoua respectueusement par l'épaule en lui signifiant : « Monsieur vous prie de vous lever. » Il se leva, courut dans le cabinet du maître où l'attendait une énorme main de papier blanc, qu'une vie acharnée d'écrivain lui parut, au premier coup d'œil, impuissante

à remplir tout entière, s'assit enfin et traça les premiers linéaments de cette fameuse *Ecole des Ménages* qui ne devait jamais être représentée. Quand sonnèrent sept heures du matin, Balzac lui enjoignit de regagner sa chambre, et lui-même, dispos comme au sortir d'un bon somme, s'en alla gaiement vers Paris.

Le lendemain, on recommença. Le maître se mettait à l'ouvrage entre une et deux heures du matin, puis, emporté par l'inspiration, transfiguré, surhumain dans l'éclat blémissant des lampes, noircissait fiévreusement des pages et des pages jusqu'au jour.

Lassailly supporta ce régime de fer pendant quelques nuits, mais ensuite la fatigue le terrassa et, la première semaine finissant, il sollicita un congé que Balzac remit à huitaine. Au cours des séances de travail les yeux du collaborateur se fermaient invinciblement sous le regard étonné du colosse qui n'imaginait point une nature aussi misérable. Ce dernier renvoyait alors le pauvre diable vers son lit, puis, la demi-heure suivante, le refaisait chercher. Lassailly, clopin-clopinant, allait et venait par la maison, traversant vingt fois les mêmes salles sombres et désertes, la tête vide penchant sur l'épaule, les yeux noyés d'ombre, éperdu de sommeil, tout son grand corps demandant grâce. Le café qui formait la base de la nourriture nocturne aux Jardies rongait ses entrailles délabrées par les privations antérieures. Enfin la seconde semaine s'écoula,

mais la besogne n'étant pas achevée, Balzac verrouilla la porte et les plumes recommencèrent de grincer pour la rémission des crimes du Trialph.

La nuit suivante, écrit Monselet, par un beau clair de lune, un homme pâle et décharné comme un spectre, les vêtements en désordre, sans chapeau, escaladait le mur du jardin avec tous les signes du plus vif effroi et de la plus grande précaution. C'était Lassailly qui s'enfuyait des Jardies... »

Peu de temps après Léon Gozlan l'ayant rencontré à travers Paris lui demanda :

— Eh ! bien, les Jardies ?...

— Oh ! les Jardies, je les ai abandonnées, dit-il en levant les bras, je les ai quittées pour toujours.

— Mais vous y étiez fort bien pourtant ?

— Admirablement bien, quel séjour ! quel paysage ! Quelle existence ! Rôti tous les jours, légumes deux fois par jour, dessert à profusion, et quel café !

— D'où vient alors que vous avez déserté les Jardies ?

— D'où vient, demandez-vous. Mais qui donc aurait pu y rester ! Se lever six fois, quelquefois huit fois par nuit. Huit fois ! Et ce n'est pas tout. Inventer, le pistolet sous la gorge, le sujet d'un drame qui fasse courir tout Paris. Les forces humaines ne vont pas jusque-là ; les miennes déjà éprouvées par tant de vicissitudes étaient à bout. De ma vie je ne remettrai les pieds aux Jardies ¹.

A-t-il collaboré à l'*Ecole des Ménages* ? Gozlan le conteste et Gérard de Nerval, dans un feuilleton de la *Presse* paru en 1850, l'affirme. La question

1. Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles*.

risquerait de demeurer fort obscure si Balzac lui-même n'avait pris le souci de nous fixer. Dans une de ses lettres à Mme Hanska, publiées par M. Spœlberck de Lovenjoul en 1899, le grand romancier reconnaît que son étrange collaborateur servit « à faire le premier germe sur lequel il a travaillé¹ ».

Nous savons d'ailleurs que Lassailly lui a laissé autre chose que ce schéma de comédie. Celui que les journalistes de son temps appelaient, à sa juste colère, « le plus fécond de nos romanciers », affectait un profond mépris pour les vers, et, incapable de rimer lui-même le moindre distique, faisait pour les besoins de son œuvre appel à la muse des amis. *Les Illusions Perdues* et *Modeste Mignon* renferment des vers empruntés, et notamment dans la première de ces œuvres, une série de sonnets dont l'un est de Lassailly. On se souvient que le poète, Lucien de Rubempré, nouvellement venu d'Angoulême avec les manuscrits d'un roman, *l'Archer de Charles IX*, et d'un recueil de sonnets, les *Marguerites*, battant la capitale pour y trouver l'emploi de son génie et le placement de ses ouvrages, rencontra, en sortant de chez l'éditeur Doguereau, le journaliste Etienne Lousteau, auquel il lut après dîner quelques échantillons de ses poèmes. Le premier sonnet de Rubempré est d'un auteur inconnu²; le second, sur la marge-

1. H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, I, p. 506.

2. Gautier qui consigne ces détails dans les *Portraits Contemporains* (p. 105) ne parle que de trois sonnets.

rite, est de Mme de Girardin ; le troisième, sur le Camélia, de Lassailly ; le quatrième, sur la Tulipe, de Théophile Gautier.

Voici le sonnet de Lassailly :

LE CAMÉLIA

Chaque fleur dit un mot du livre de nature,
La rose est à l'amour et fête la beauté,
La violette exhale une âme aimante et pure
Et le lys respendit de sa simplicité.

Mais le camélia, monstre de la culture,
Rose sans ambroisie et lys sans majesté,
Semble s'épanouir aux saisons de froidure
Pour les ennuis coquets de la virginité.

Cependant aux rebords des loges de théâtre
J'aime à voir, évasant leurs pétales d'albâtre,
Couronne de pudeur, de blancs camélias

Parmi les cheveux noirs des belles jeunes femmes
Qui savent inspirer un amour pur aux âmes,
Comme les marbres grecs du sculpteur Phidias.

Ces vers médiocres sont pourtant tout ce qui restera de Lassailly, grâce à leur anonyme présence dans une œuvre immortelle qui les préservera de mourir.

Revenons à leur ouvrier. Après sa fuite de chez Balzac il fut, l'espace de quelques jours, secrétaire de Villemain puis erra de nouveau sur le pavé parisien. A la fin de 1839 un peu d'argent lui tomba je ne sais d'où, trois ou quatre billets de cent francs, qu'il jeta dans une entreprise du

genre de *l'Ariel*. Cette fois-ci, résolu à ne compter sur personne, il se mit en mesure d'alimenter seul et chaque mois, huit grandes pages promises à ses souscripteurs. Le nouveau journal devait être un organe de critique vraiment universelle, étudiant à la fois les idées, la littérature, le théâtre, les arts, la politique et les mœurs. Il y avait certes encore un peu de Balzac là-dedans ; mais on y retrouvait surtout la double préoccupation des Grecs et des Allemands, — les maîtres de son enfance et les bourreaux de son âge mur. L'influence de Richter, qui lui jouait d'assez mauvais tours, n'apparaissait, heureusement, que par intermittence ; mais celle d'Aristophane trônait à demeure sur son esprit. Par une attention déferente envers celui-ci, Lassailly voulut appeler son journal *Revue Aristophanique*, puis, au dernier moment, ce titre fut abandonné pour celui de *Revue Critique*. Il y en eut quatre numéros ; le premier porte la date de janvier 1840, le second celle de février, les deux autres sont datés du mois de mars, par suite probablement d'une erreur d'impression dans le tirage du quatrième. Après ce nouvel essai d'un état qui ne semblait décidément point lui convenir, les mains et la bourse bien nettes, Lassailly pour la seconde fois, licencia ses lecteurs.

La *Revue Critique*, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, couronne aimablement son œuvre. Au lendemain de sa disparition le poète revint à *l'Entr'Acte*, à *l'Artiste*, à *la Revue de Paris*, puis

un jour, tout à coup, nul n'en entendit plus parler. Quelques amis, entre eux, proposèrent de le réclamer par la voix des journaux, mais il tenait si peu de place dans leur vie et leur affection qu'au bout d'une autre semaine tous l'avaient oublié.

III

Infortuné Gringoire ! Il trébuchait depuis si longtemps dans les durs chemins de la Bohême, sa pauvre tête battant les murs, qu'à la fin l'esprit s'en alla par les fêlures de sa cervelle. Un jour, des voisins le virent passer avec une expression de visage singulière et l'entendirent, — lui d'ordinaire discret — se répandre en propos tellement inattendus, qu'ils avertirent sa sœur, logée non loin de là. Mais, complètement dénuée de ressources elle-même, la malheureuse fût probablement morte de faim à son chevet, sans la charité silencieuse de deux grands hommes au grand cœur. Alfred de Vigny dont le souvenir est pieusement mêlé à toutes les infortunes littéraires de son temps vint, en apprenant la nouvelle, apporter un peu d'argent qui, hélas ! suffit à peine pour payer les petites dettes de Lassailly. Le cœur serré, l'homme éloquent qui, tant de fois, avait plaidé en vain la même cause, essaya encore d'éveiller la sollicitude du pouvoir : un ministre parcimonieux envoya des secours ridicules. Alors, Vigny s'en fut trouver Lamartine, lui dit la pitié de ce naufrage, et

le poète des *Méditations* quêta lui-même en pleine chambre des Députés, pour le frère inférieur qui venait d'égarer sa raison à courir après les chimères.

Le geste de Lamartine produisit 455 francs ¹ qui servirent à placer le malade dans la fameuse maison de santé du docteur Blanche, si connue des gens de lettres, et où Gérard de Nerval lui aussi devait passer un jour. Mais comment Lassailly vint-il échouer en ce havre? Quelles routes fatales et douloureuses l'y avaient donc conduit? C'est toute une lamentable histoire à vous conter.

Cette pauvre créature étrangement lotie, portait un roman dans son cœur; son cœur chaste et tranquille de bénédictin, qui devait se consumer à la première flambée d'amour. Un matin, — il avait trente ans, — l'étincelle sacrée y tomba, et Lassailly, comme le héros de M. Rostand, très laid, choisit la plus belle, très gueux, la plus opulente. Ce fut en 1836 dans le voisinage du bois de Boulogne qu'il rencontra son rêve emporté par deux chevaux rapides, comme une déesse sur un nuage, parmi les poussières de l'avenue. Immobile, un cri spontané d'admiration aux lèvres, il regarda s'enfuir l'apparition qui lui jeta, — du moins il le crut, — un sourire au passage. Il n'en fallait pas tant pour incendier Gringoire. De huit jours il ne parla plus, ni ne vit personne; vivant seul avec sa vision

1. Vigny, *Journal d'un poète*.

et l'adorant tout bas dans le silence de sa pensée. Il cessa de manger et de dormir, maigrit encore, pâlit, puis n'en pouvant plus, un matin se posta au sommet des Champs-Élysées, épiant les équipages à leur retour du Bois. La nuit tombée, il s'en alla pour revenir le lendemain, moitié confiant et moitié désolé, tremblant de ne plus revoir la magnifique princesse d'amour. Un après-midi sa constance reçut enfin son salaire. La belle Dame aux chevaux rapides apparut et, le reconnaissant, pencha son visage vers celui d'une personne assise auprès d'elle et qui semblait être sa mère, lui désignant tout bas Lassailly. Pauvre amoureux ! sa triste mine suggéra une moue méprisante aux lèvres de la plus âgée des promeneuses, mais lui, sans en rien voir, l'esprit tout chaviré et se dissimulant de son mieux, courait déjà éperdument sur la chaussée, bousculant les passants qui le prenaient pour un fou, risquant vingt fois d'être écrasé et ne perdant pas des yeux l'attelage qui à cinquante pas emportait à la fois son âme et sa raison. Ruisselant de sueur, à bout d'haleine, il arriva devant un hôtel où la princesse disparut non sans manifester par un léger haut-le-corps sa surprise et peut-être son mécontentement de le voir là. — Il pressentit qu'il venait de se perdre dans le jugement de celle qu'il aimait ; mais il l'aimait sans espoir et son mouvement ridicule lui permettait le seul bonheur qu'il put rêver en ce monde, celui de la contempler parfois dans une muette adoration.

Pendant les jours qui suivirent, il employa son temps à chercher le nom de l'inconnue, à se renseigner sur ses habitudes, si bien qu'au bout d'une semaine, il sut l'heure de ses sorties et presque l'emploi de ses journées. Elle appartenait à la plus authentique noblesse du faubourg, était comtesse de Magnencourt et fille du comte de Tracy, gendre de Lafayette¹.

De ce moment Lassailly vécut une existence incroyable, attendant des journées entières que la comtesse sortît, la contemplant de loin quand sa voiture passait, puis s'en retournant heureux de l'avoir entrevue. Si d'aventure, elle s'éloignait à pied, il s'effaçait discrètement, se gardant alors comme d'un crime de faire quatre pas derrière elle. Très communicatif avec ses familiers, il contait volontiers les monotones péripéties de cette étrange histoire, mais se défendit jusqu'à la fin de prononcer le nom de l'inconnue par pudeur et par crainte de la compromettre.

Les soirs où elle devait se rendre à l'Opéra, il épiait sa venue, dissimulé dans l'ombre, auprès d'un pilier, et, s'il avait placé un peu de copie dans le jour, jetait d'un geste furtif une offrande de fleurs sous ses pas. Il lui arriva ainsi de dépenser toute une fortune — trois écus qui représentaient son pain d'une semaine — à l'achat d'un bouquet de violettes, d'un petit bouquet bientôt profané par le pied des passants.

1. Comtesse Dasch, *Mémoires des autres*.

C'était l'époque de *l'Ariel*. Lassailly put-il concilier ses devoirs de journaliste avec ses obligations d'amoureux ? Nous ne savons ; mais peut-être négligea-t-il quelquefois les premiers, dans le désordre de ses esprits et les tourmentes de son cœur. Il insérait dans son journal des allusions brûlantes à la passion qui le dévorait :

Hélas ! presque à toute heure
Je suis rongé d'ennuis,
Souvent je crie et pleure,
Hélas ! durant des nuits.

Hélas ! les jeunes femmes
Ne m'ont jamais aimé.
Hélas ! le feu des âmes,
L'amour m'a consumé...

Ces vers et bien d'autres étaient imprimés dans *l'Ariel* le plus souvent sans titre et quelquefois sans signature. La comtesse, par les soins de l'auteur, trouvait ainsi dans sa gazette toute une correspondance amoureuse. Nul doute qu'elle y prît de l'intérêt, mais le commun des lecteurs, ceux du moins, — il y en avait bien quelques-uns, — qui ne possédaient pas la clef de ces énigmes, devaient se faire, à la longue, une singulière idée de leur journal.

Quand vint l'été Mme de Magnencourt quitta Paris. Le comte possédait dans le voisinage une villa qu'ils habitaient la belle saison, et chaque jour, tout le temps de cette villégiature, l'amoureux accomplit à pied un voyage de deux ou

trois lieues pour en approcher quelques heures. Il rôdait tristement autour de la maison, employant des ruses de peau-rouge afin que les domestiques, la mère ou le mari ne le vissent pas. *L'Ariel* n'existait plus, mais il imagina un moyen de correspondre avec la châtelaine. Un vieil orme précisément se mourait au fond du jardin, en face des fenêtres de la comtesse. Enjambant la haie, Lassailly plaça un premier billet dans le tronc creux de cet arbre, ainsi promu à la dignité de poste aux lettres, puis, usa de mille stratagèmes pour indiquer sa cachette à celle-là seule dont il voulait qu'elle fût connue. Un matin, son billet de la veille ayant disparu, il revint chez lui plein de soleil. Les jours suivants ses lettres se trouvèrent toutes enlevées. Alors, se montrant audacieux, il implora un souvenir, une chose quelconque, un rien qui lui montrât qu'on ne s'offensait point de son amour. Le lendemain la cachette contenait une belle pensée fraîche cueillie, sur le velours de laquelle tremblait encore une goutte de rosée que l'amoureux préféra prendre pour une larme ; et il regagna Paris en dansant, baisant la fleur à pleines lèvres, impatient de conter sa joie à ses amis.

Hélas ! nos joies sont courtes et celle du pauvre Lassailly ne devait avoir nul lendemain. Quand, le matin suivant, il porta au tronc solitaire sa lettre accoutumée, toute pleine de son ivresse et de sa reconnaissance, la maison était close, et la tourterelle envolée. Déconfit, le pauvre amoureux

fut reprendre son ancien poste, et ses factions, devant l'hôtel, à Paris ; mais, comme il y arrivait, courant, une lourde voiture, chargée de malles, et qui faillit l'écraser, s'en éloignait au grand trot. La mère maussade et le mari indifférent accompagnaient Mme de Magnencourt dans un long et lointain voyage.

L'âme déchirée, Lassailly marcha quelque temps les yeux et l'esprit perdus dans un rêve, revenant cent fois le jour autour de la maison désertée, traînant un corps lamentable et vide de pensées où sans doute, il s'était rompu une chose mystérieuse et profonde. Trois années passèrent, trois années qu'il parcourut écrivant d'ici, de là, pour vivre et pour oublier. Des incohérences traversèrent plus fréquemment son esprit, et parfois son cœur trahi par sa plume, dut désavouer l'article de la veille. Sa santé, dont il ne prit plus aucun soin, se ruina jusqu'au jour où quelques voisins alarmés, appelèrent sa sœur auprès de lui.

Dans la maison du docteur Blanche, la raison lui revint peu à peu, en même temps qu'une ardeur mystique ressuscitait son âme aux pieuses pratiques de son enfance. Ses journées s'écoulèrent dans la lecture des livres saints, ses nuits dans leur méditation.

Au commencement de ce retour il écrivit à Jules Janin une longue lettre où il se plaignait qu'on le gardât de force enfermé, à cause du prix de sa pension qui excitait, prétendait-il, la convoitise du docteur. Il venait d'adresser des vers

à la reine et à Mme Adélaïde, leur révélant à toutes deux sa situation, mais en vain. Lamartine, Lamartine lui-même, auparavant si pitoyable, n'avait pas répondu à ses dernières instances. Cependant la maison de santé ne renfermait que des fous « qui chantaient toute la nuit et l'empêchaient de dormir ».

Je passe mes nuits, ajoutait-il, à dire mon chapelet pour les deux princesses protestantes. J'ai fait des vers contre Clarisse Harlowe, toujours au point de vue du catholicisme. J'emploie toutes mes journées à lire une grande Bible... Je n'ai rien à me reprocher contre le roi et cependant je crois qu'il veut m'annihiler ¹.

Une autre lettre écrite à Hippolyte Lucas renferme ces lignes plus calmes :

Je vais à la bibliothèque Sainte-Genève trois heures de la journée sans avoir le droit d'aller autre part et je n'ai jamais fait de ma vie un mensonge en parole ou en action.

Depuis six mois je fais mes prières matin et soir, je dis l'angelus trois fois dans la journée, et je lis dans la Bible tous les jours jusqu'à onze heures, le rituel des nombreux saints de toute la chrétienté. Une telle lecture fidèlement continuée depuis six mois prouve-t-elle que la grâce de Dieu a descendu sur moi ?

Je voulais être prêtre selon le vœu de mon père et l'éducation religieuse qu'il m'a donnée, mais tout en vivant

1. Nous détachons ce fragment de lettre inédite d'un catalogue de librairie. L'original est joint à l'un des exemplaires existant des *Roueries de Trialph*.

en chrétien, je crois devoir rentrer dans le monde afin de mieux servir le Seigneur ².

Toutefois ses forces, précaires avant le naufrage de sa raison, se trouvaient grandement affaiblies et au milieu de l'été de 1843 leur épuisement s'accéléra. Un ami, le dernier qu'il eut, le seul qui connût bien son secret douloureux, fut trouver un matin le comte de Magnencourt et lui ayant appris le naïf épisode que nous venons de conter, le supplia de permettre que sa femme adoucît les dernières heures du mourant. Le gentilhomme se leva, consulta la comtesse, et tint à la conduire lui-même jusqu'à la porte de Lassailly, où il s'effaça discrètement. Le pauvre malade, préparé doucement à cette visite, avait ordonné que l'on mit des fleurs sur tous les meubles de sa chambre, qu'on en tapissât tous les murs, de manière que tous les objets présents aux regards de l'aimée lui chantassent une strophe de son immense amour. Quand la comtesse entra, il la regarda venir à lui les mains jointes et les yeux à demi-fermés comme pour retenir une vision prête à s'évanouir. Elle s'approcha de son chevet, s'assit et lui parla tendrement ainsi qu'à un enfant qui souffre, puis, avant de partir, lui donna sa main à baiser.

Il s'éteignit la nuit suivante, l'ivresse de son extase dans les yeux ¹.

1. H. Lucas (*Portraits et souvenirs littéraires*) date cette lettre du mois de janvier 1840, ce qui est visiblement une erreur, attendu qu'à cette époque Lassailly publiait la *Revue critique*.

2. Les archives de la Seine renferment un acte portant que « le

IV

L'œuvre de Lassailly est la chose la plus inégale qu'on puisse imaginer. Rien de la vulgarité régulière du petit journalisme. Ou plus haut, ou plus bas, — et cela simplifie singulièrement notre examen. Quelques-unes de ses très bonnes pages semblent remplies d'éclairs, mais cependant n'irradient pas, comme si un manteau de cendre y tombait. Charles Monselet l'a définie exactement, disant d'un de ses poèmes qu'il est « écrit avec du feu sombre ». Beaucoup de lueurs dont le total ne fait pas un foyer. Des rayons qui ne se cherchent point, qui ne fusionnent presque jamais, dont chacun meurt solitaire faute d'atteindre les autres et de former avec eux un faisceau de lumières au-dessus de l'œuvre.

Les *Roueries de Trialph* semblent, à première vue, ne mériter nulle attention, mais nous demandons néanmoins à nous y arrêter parce que ce roman résume le plus grand nombre des romans contemporains, qu'il en constitue le prototype et que la personnalité de Lassailly s'y est manifestée dans ses plus étranges attitudes.

Certes, il défie toute analyse. Nous devons

nommé Lassailly Charles, homme de lettres, célibataire, né à Orléans (Loiret) est décédé à Paris, rue Neuve-Sainte-Genève, le 14 juillet 1843, à l'âge de 36 ans, dix mois.

renoncer à en extraire l'essence par les procédés ordinaires ; aussi tenterons-nous seulement de le décrire.

L'auteur paraît vouloir — à l'aide d'une autobiographie déguisée, et romantisée — peindre le « gâchis » de son époque. Il le déclare du moins au commencement de sa préface. Car les *Roueries* ont une préface. « Ce sont mes mémoires, dit-il, que je signe. J'ai nom Trialph. Point de généalogie. Je sais seulement que Trialph vient de Tricilph. Cette expression dans la langue danoise signifie gâchis. » Et il se précipite, ses pinceaux à la main, brossant de droite et de gauche, dédaignant tous les artifices de composition, exagérant le désordre du tableau pour en forcer l'expression, mêlant les couleurs, et les faisant finalement ruisseler au petit bonheur sur la toile.

« Où allons-nous ? » interroge-t-il.

Et lui-même répond :

— Je vais à la mort... En attendant je m'amuse à faire un livre dont mon suicide sera le dénouement.

— Sur votre parole, mon cher désespoir, vous aurez le courage de jouer cette facétie de drame-là.

— Oui.

— Diable ! L'ouvrage se vendra (?)... Avez-vous des dettes ?

— J'en ai.

La préface est une réduction fidèle du roman. Pareille incohérence et même désordre en rac-

courci. Tous les hommes y passent et toutes les idées. Rabelais, Napoléon, la poésie, la politique et la philosophie ; ici, une paraphrase savante de l'Écclésiaste ; là, une digression sur le clair de lune ; des remontrances au pouvoir partout ; des reproches à l'ordre social et à l'esprit humain qui lui semble manquer de sagesse et de docilité : « En France, quel citoyen échelonnera humblement sa capacité à me cirer mes bottes de poète crotté ? » Car Lassailly-Trialph peut s'afficher républicain, il ne permettrait pas que l'on touchât aux hiérarchies nécessaires. Pour le reste, il ne se targue point de desseins profonds. Un plan déterminé, une idée préconçue, une méthode ? fi donc ! « Ce que j'écrirai ici je l'ignore. Je veux simplement esquisser quelques vérités sur le citoyen cœur-humain. »

Nous avons Trialph peint par lui-même :

« Je n'aime pas les femmes coquettes, mais je ne puis rien aimer, dit-il. Seulement je les adore. Il ne faut sous aucun prétexte aimer une femme, mais on peut les idolâtrer toutes, et même cette inpertinence-là est de rigueur pour savoir vivre... »

Et plus loin :

« J'imposai silence aux criaileries de ma conscience. Je ne hais pas de temps en temps quelques remords. »

Le cynique a des fantaisies indécentes à la manière de son temps :

Ayant acheté une tête de mort non lavée à la chaux mais jaune encore d'une espèce de rouille humaine, je trouvais d'abord que ce spectacle valait la peine d'être contemplé pendant des heures entières en rimassant, en me toiletant, en folâtrant. Cependant comme je me lassais enfin de cette monotonie de sensations philosophiques, une idée me vint d'embellir la chose, et je ne trouvai rien de mieux que de placer dans chaque creux de l'orbite vide des yeux une montre d'un curé de campagne autrefois mon bienfaiteur, pour le côté droit, et un charmant petit thermomètre pour le côté gauche. Ce meuble étant ainsi enjolivé je savais très convenablement l'heure et les révolutions de la température ; mais mon imagination, capricieuse Titania, fée à la baguette magique, alla plus loin. A la place d'une oreille, en guise de cornes, je mis des cigarettes que j'adore de passion, et en regard (touchant contraste !) des fleurs toujours fraîches, que je guettais à voir éclore. Enfin la charpente osseuse du nez me servit commodément à suspendre mes bagues d'or, et le camée d'un bracelet que j'avais volé à une fougueuse italienne qui s'est mise depuis à chanter, *la misérable créature* ! pieds nus sur les boulevards...

Suivons-le dans un bal mondain où il manœuvre pour se faire aimer de Nanine, « une enfant toute prête à éclore » qu'il encourage, puis désespère avec la dernière cruauté. Trialph déclare son amour : « Mademoiselle, je vous aime autant que la chère République ! » Ce qui ravit la tendre enfant, cependant que lui, Trialph, pirouette déjà vers une comtesse un peu mûre et qui « ne s'était encore laissé manquer qu'une seule fois par un beau chanteur de l'Opéra-Comique ». Il embrase la comtesse, et là-bas, dans son coin, Nanine brûle de jalousie, à l'écart.

Triumph a un ami, Ernest Vaslin, en compagnie duquel il lui arriva « de sabler le champagne dans une fête brillante en l'honneur d'un peuple qui mourait pour la liberté ». Dans ces sortes de fêtes « où les convives buvaient d'une manière édifiante de patriotisme », Ernest et lui « se comportaient de façon à mériter galamment l'estime de leurs concitoyens et la reconnaissance de ces Polonais qui se battaient jour et nuit, épuisés de fatigue, de faim et de soif, sous une grêle de balles, au milieu des cadavres de leurs frères ». Ernest emprunte de l'or à Triumph et lui vole Nanine.

Alors l'amant infidèle, furieux de se voir éconduit, saute à cheval, et tient ce discours :

Cours, mon cheval, cours... éloigne-toi... sois fougueux ! que rien ne t'arrête !... va loin !... va toujours !... Ma vengeance aussi est impatiente du frein !... n'es-tu pas ma vengeance ?... Je t'aime, ô mon cheval !... Les élans de ton galop rapide répondent aux battements pressés de mon cœur, et nous bondissons ensemble, toi, ma vengeance et moi ! Cours, mon cheval, cours plus vite encore... — Le vent hérisse ta longue crinière comme le souffle inconnu qui passe sur ma haine échevelée... Ta bouche est dure au mors et mon âme s'est déchaînée à la fureur !... Que rien ne t'arrête !... va loin ! va toujours !... tu es un bon cheval !... Tu foules le gazon, tu écrases les fleurs, tu franchis l'espace !... Ma vengeance aussi trépignera d'aise sur d'impuissants souvenirs ! Tes naseaux fument comme un volcan demi-éteint ; et ma colère ne dort déjà plus sous la cendre ; elle bouillonne, ma colère !... Cours, mon cheval, cours, vole,... soulève des tourbillons de poussière,... devance le

vent,... jetons-nous dans les airs!... Je t'aimerais plus, ô mon cheval, si tu suivais les oiseaux, si tu avais les ailes du vautour... Je vous aime, ô mon cheval, ô ma vengeance!...

Le monologue achevé, Trialph se rend chez la comtesse, y accumule en moins d'une heure les plus incroyables folies, s'y répand en violences contre le clair de lune, les lettres, la politique ; entretient Mme de Liadères — ai-je dit qu'elle se nommait ainsi ? — de l'Italie, du bois de Boulogne, du mime des funambules, des nymphes de l'Opéra et des malheurs de la Pologne.

Il ponctue ses déclarations d'un « éclat de rire convulsif » expliquant à la comtesse qui en demande la raison : « Je ris, de ne pas me voir pendu ou brûlé vif. Un matin que je rencontrerai la signora Société dans les rues de Paris, je veux en passant lui jeter au nez cette prédiction qu'elle mourra l'année prochaine, s'il éclot par hasard en France trente faquins de bouffons comme moi ? » Puis soudain la scène se transforme, atteignant aux limites extrêmes du burlesque, et nous ne croyons pas que les plus folles imaginations romantiques aient conçu quelque chose d'aussi extravagant. Voici que Mme de Liadères confesse de l'amour à son étrange visiteur. Aussitôt celui-ci devient insolent, furieux, grossier ; il accable la comtesse de paroles méprisantes et de brutalités, l'écrase d'injures, enfin lui dit : « A propos, Madame, vous êtes adultère », ou encore : « Madame la comtesse, je trouverais plaisant de baiser, avec votre

autorisation, la main loyale que vous avez donnée autrefois à Monsieur le comte en répondant au pied de l'autel : « Oui, je jure de rester fidèle pour la « vic à M. de Liadères. » Et sur ce, le Trialph écume, trépigne, laboure sa poitrine de coups d'ongles, en même temps que « l'épouse adultère », ainsi qu'une lionne en fureur, bondit comme pour le déchirer de ses doigts, le dévorer de toutes ses dents. » Il ajoute : « Immobile et muet je la glaçai d'un sourire infernal. *Je devais être horriblement beau, à me sentir ainsi cette puissance de Méphistophélès qui s'est fait démon à force de génie.* » Ne trouvez-vous point cela tout à fait délicieux ? Mais abrégeons ; survient le comte de Liadères, un blanc vieillard, ce vieillard de tous les romans de l'époque, fatal et solennel comme l'image du destin. L'époux a tout compris. Il se battra contre Trialph inexorablement, sans témoins, que dis-je ? sans autre témoin que l'épouse infidèle. Et un matin les adversaires croisent l'épée devant la comtesse évanouie. Qu'advient-il du pauvre mari outragé ? Trialph réduit son fer en miettes, mais dédaigne de prendre sa vie, et s'en va. Attendez ! rien n'est fini ; tout recommence, car voici Nanine au milieu de cette foule qui barre le chemin. On escompte pour la matinée une exécution capitale et le public avide d'émotions se presse, longtemps avant l'heure, dans le voisinage du lieu de supplice. L'amant évincé s'arrête, approche, enfin apercevant Ernest, « l'éventre de ses regards jaloux » tout en rejoignant la jeune

filles avec laquelle il renoue les entretiens d'autrefois. Malheur et damnation ! au moment où il se retrouve amoureux de Nanine, Ernest lui apprend leur mariage. Un désir de meurtre s'empare irrésistiblement de son cerveau ; sa main saisit un cachet de morphine qui passait par là et qui, répandu dans un verre d'eau, constitue un breuvage mortel à l'intention de l'ami abhorré. Mais tout à coup Trialph se ravise et avale la préparation destinée à Ernest. C'en est fait. Encore vingt-quatre heures et Trialph aura cessé de vivre. Il s'agit d'employer ce délai suprême, à se venger d'Ernest, le fiancé de Nanine, qui est aussi l'amant de la comtesse, — cet ami a toutes les fortunes. Or voici que par l'intermédiaire d'un journal, Trialph — dont l'empoisonnement mal calculé n'a point réussi, — entre en relations pendant le bal masqué de l'Opéra, avec le comte de Liadères qui lui propose, sans le reconnaître, d'assassiner maintenant l'épouse adultère. Il accepte, et commence par expédier son ami Vaslin qu'il tue sous le balcon de la comtesse, au pied de l'échelle de soie auxiliaire de leur commune trahison. Après quoi il gravit l'échelle, pénètre chez Mme de Liadères et, traînant celle-ci vers la fenêtre, lui dit : « Ce qui est là en bas, ce qui est à terre, ce qui ne remue pas, c'est le cadavre d'Ernest Vaslin ! » L'époux inexorable est entré. La comtesse ne perd pas son temps à implorer une grâce assez problématique ; résolument elle se tire au cœur un coup de pistolet, — ce qu'ayant froidement constaté

son mari met le feu aux tentures de l'alcôve et se précipite dans le bûcher de sa propre vengeance. Ernest, la comtesse et le comte morts, vous pensez que la colère de Trialph gavée de représailles, s'apaise. Allons donc ! Il reste Nanine, la fiancée parjure, et l'amie traîtresse. L'ancien amoureux vole près d'elle, l'arrache à ses rêves nocturnes, lui apprend le trépas d'Ernest, puis, lui chatouille la plante des pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Et, tous ces meurtres accomplis, le Trialph se jette dans la mer...

Ainsi finissent à la fois ce roman, — si c'est un roman — et son étrange héros. Le livre que les contemporains n'ont pas lu est aujourd'hui fort recherché par les bibliophiles et atteint des prix élevés sur les catalogues. Est-ce à dire qu'il vaille beaucoup mieux qu'une foule de livres oubliés ? Nous ne le croyons pas, bien que Monselet lui trouve « la beauté du diable ». Nous n'y chercherons point le vrai mérite de l'écrivain qui donna certainement, depuis, beaucoup de meilleures pages moins connues ; mais nous ne le pensons pas non plus très inférieur au *Roman pour les Cuisinières* d'Emile Cabanon, ou au *Manuscrit Vert* de Gustave Drouineau, ni même au *Champavert* du Lycanthrope, que les vignettes de Rogier, de Johannot ou de Jean Gigoux, ont seuls protégés. Et plus qu'aucun de ceux-là peut-être il appelle l'étude des lettrés, car il fixe admirablement une physionomie littéraire fort commune vers 1830, et très étroitement associée à toutes les gloires du romantisme.

V

La couverture de son poème au fils Bonaparte annonçait deux autres romans de Lassailly : *Robespierre*, roman politique, et *Jésus-Christ*, roman philosophique ; mais il en fut de ces derniers comme de l'essai promis par Jules Vabre sur *l'Incommodité des Con:modes* : ils n'ont point paru.

M. Philibert Audrebrand évalue à plus de dix volumes l'œuvre de l'auteur des *Roueries*. Le chiffre semble exagéré, mais de cette production éparsée et forcément hétéroclite, on ferait un livre savoureux. Il y a notamment dans *l'Ariel*, des pages de la meilleure venue, et la *Revue Critique* en contient de fort supérieures à la moyenne du journalisme élémentaire de ce temps-là. Certains articles y témoignent d'un rare bonheur d'expression. C'est l'un d'entre eux qui donna à propos de « moralité de l'art » cette magnifique définition du poète : « Les poètes sont des joueurs de flûte qui assistent aux fêtes de la fécondité. »

Voici d'ailleurs une « lisette » — comme on disait alors de ces sortes d'articulets, — publiée par *l'Ariel* et qui donne une idée du vrai talent de Lassailly. Elle s'intitule *La Vapeur* :

N'attendez plus de grands hommes. La race des Titans est éteinte. Vous aurez de grandes choses, mais il ne naîtra plus que des nains. La science pareille à Hercule a secoué sur le monde sa peau de lion et il en est tombé une famille de myrmidons. N'attendez plus de grands hommes.

Vous avez la vapeur appliquée à l'industrie, à l'agriculture, aux arts. Que faut-il de plus ? En vingt minutes elle vous mène aujourd'hui à Versailles. Demain elle vous conduira à Constantinople en dix jours. Après-demain elle aplanira les mers. On jouera aux quatre coins, dans l'univers, en moins d'une semaine. La vapeur taillera des rochers pour en faire des palais, des hôpitaux, des bazars, des corps de garde, des maisons de fous, des villes. Elle tuera un bœuf d'un coup de piston, et le dépecera en bifteacks en cinq minutes. Elle fera dissoudre les glaces du pôle et en servira les fragments au café Torton. Vous avez la vapeur.

Les douze cent mille habitants de Paris, hommes, femmes, enfants, vieillards, infirmes, mangeront des glaces à la framboise. Fort bien, mais on ne saura plus ce que c'est qu'un poète. Un homme qui fait des vers, un homme qui chante la nature et qui idéalise la vie ? On le traitera comme un malade par les douches, par les topiques, par la prison ou par les supplices mêmes, comme on a fait à l'origine des sociétés. Point d'idéal. Les douze cent mille habitants de Paris, mangeront des glaces à la framboise.

Et le costume ? Il faudra que tous les hommes quels qu'ils soient, se promènent vêtus du même habit noir, de la même coupe, avec la même forme de chapeau, le même pantalon, les mêmes favoris coupés en côtelettes, les mêmes gants jaunes, la même figure ennuyée et ennuyeuse. Quant aux femmes, elles auront toutes une robe de la même nuance, le chignon tourné de la même façon, la même chaussure, le même chapeau. Quel coup d'œil imposant ! Quinze millions de Françaises coulées dans le même moule !

A un homme qui aura un fils de dix ans on dira : « Que voulez-vous faire de votre enfant ? Un notaire ou un Victor Hugo ? » Et le bourgeois furibond de répondre : « Vous moquez-vous du monde ? Un notaire ! un notaire ! un notaire ! »

On voudra bien considérer que cette boutade remonte à 1836.

Lorsqu'il fonda sa seconde feuille, Lassailly ambitionnait de réveiller la critique que n'avait pas encore secouée Sainte-Beuve. Il refusa d'abstraire complètement l'écrivain de son œuvre, l'arbre de son fruit, mais ne descendit point aux guerres de personnes où finit toujours par sombrer l'impartialité du censeur. Quelques études placées dans le *Messenger* et dans le feuilleton du *Siècle* avait permis d'apprécier la hauteur de ses vues et la justesse de ses appréciations. Sa conscience était absolue ; aucune considération ne parvint jamais à troubler la sérénité de ses jugements et ses amis ont éprouvé que l'affection pas plus que la rancune, ne faisait dévier la plume sous sa main.

Sans doute espéra-t-il se garder du reproche d'impuissance que les sots de son époque adressaient déjà aux critiques lorsqu'il condamna sa pensée à revêtir l'une après l'autre toutes les formes usitées. Aussi les trente-deux pages de format in-quarto que réunit la collection complète de sa revue, renferment-elles ce que l'on peut imaginer dans ce sens et même davantage. Des poèmes y voisinent avec des portraits politiques, une comédie avec un pamphlet, un pastiche de Jean-Paul avec une discussion de la réforme littéraire. La comédie valait mieux que le succès de fou rire qu'elle obtint. Elle s'inspirait d'Aristophane et portait en titre : *les Taupes ou la Critique du Soleil*. C'était une parodie amusante du mouvement bourgeois que le parti d'Odi-

lon Barrot préconisait sous le nom de « réforme capacitaire ». La plupart des matières contenues dans la *Revue Critique* mériteraient qu'on s'attardât à les étudier spécialement. Il y en a de vraiment curieuses ; mais il faut se borner et nous nous en tiendrons aux pièces de vers dont nous citerons quelques passages pour indiquer sommairement la poétique de leur auteur. L'une d'elles intitulée *l'Oreiller de pierre* fut remarquée des contemporains, et Théophile Gautier l'a signalée dans un de ses feuilletons ¹. Elle évoque l'infortune de Gilbert et finit en rappelant celle d'Hégésippe Moreau, non pour s'en faire un sujet de lamentations superflues, mais pour en dégager au contraire une leçon, — ce qui ne manque pas de piquant sous la plume du pauvre Trialph. Une autre pièce parue dans le numéro suivant et simplement intitulée « Poésie » contient quelques jolis morceaux. L'auteur s' imagine qu'une voix mystérieuse l'a désigné pour une tâche sainte et justicière, lui criant :

O poète choisi parmi les plus obscurs,
 Sois mon souffle. Ton cœur et tes discours sont purs ;
 Jamais tu n'as menti quand parlait ta pensée,
 Tu n'es pas un flatteur de la foule insensée
 Qui jette à ses tribuns, courtisans maladroits,
 Ces popularités dont ils portent la croix...

1. Voici les termes dans lesquels l'auteur d'*Emaux et Camées* parle de l'auteur de *Trialph*. « Nous venons de lire le dernier numéro de la *Revue Aristophanique*, journal mensuel rédigé par Charles Lassailly tout seul. Nous y avons remarqué entre plusieurs grands détails de haute critique et de littérature sérieuse un fragment très intéressant de Napoléon Descars et une belle

La voix lui a montré l'utilité de sa mission,
 énumérant les torts à redresser, les misères à
 détruire, les injustices à combattre.

Paris, où l'avenir prépare sa couvée,
 Est une ville infâme, en ce temps-ci pavée
 De luxure, d'orgueil et de damnations.
 Y courent ça et là les prostitutions.
 Paris n'a pas de foi. Que voulez-vous qu'on fasse,
 De ces blasphémateurs qui mettent face à face
 Leur matière et leur âme, à la fois deux néants ?

.
 Leurs actes les meilleurs sont des pierres jetées
 Pour niveler le lit d'un abîme sans fond
 Mais leur œil ne sait pas ce que leurs deux mains font.

Et pourtant, vanité des choses de ce monde,
 chacun de nous n'est qu'un instrument aux
 mains de son Créateur :

Ainsi Napoléon, prophète avec l'épée,
 Personnage accessoire au seuil d'une épopée,
 A l'œuvre du progrès poussa ses bataillons,
 Comme un semeur ses bœufs qui creusent des sillons.
 Il succomba plus tard, afin qu'il vous souvienne
 Que le soldat d'hier, despote parvenu,
 Devant le Tout-Puissant, naquit chétif et nu ;

pièce de vers intitulée *l'Oreiller de pierre* où la sagesse de la pensée s'unit heureusement à la beauté de la forme... Tout à fait à l'aise dans un journal qui lui appartient. M. Lassailly pourra développer son esthétique comme il l'entend et dire son dernier mot. Dans les prochains numéros paraîtra les *Taupes ou la Critique du Soleil*, comédie moderne dans le goût antique. On dit cette pièce très singulière, très étrange et d'une très grande audace de conception et d'exécution » (Feuilleton de *la Presse*, 17 février 1840).

Et que si Dieu livra l'Europe presque entière
 A ce dernier Titan, héros de la matière,
 Sans doute il le fallait pour accomplir les fins
 De votre humanité qui touche à ses destins.
 Mais il est déjà temps que la terre lassée
 Se réveille au pouvoir de la sombre pensée ;
 Et, dans l'enfantement d'un nouvel avenir,
 Celui qui sera grand ne saura que bénir...
 Toi poète, au début de ta législation,
 Dans les déserts du vide, errant à l'aventure,
 Ne sois pas l'inutile écho des vieux échos
 Auxquels les nations s'en vont tournant le dos.
 Notre société se rajeunit au moule ;
 Et chaque flot qui bout vomira ce qu'il roule...
 C'est le jour ! c'est le jour, artistes inspirés !
 L'air qu'on respire est bon, respirez ! respirez !
 Montez haut, prenez place au milieu des orages.
 La liberté s'avance après tant de mirages.
 Voyez-vous les abus ne peuvent plus vieillir,
 Tous fruits qui sont en fleurs seront mûrs à cueillir.

Tout le génie exhale, en vapeurs fécondées,
 Ses inspirations, merveilleuses ondées ;
 Seuls, l'art et la vertu jamais ne mentiront,
 Et leurs baisers de paix rafraîchissent le front.
 Mais si, pour écraser l'hydre contemporaine,
 A la fatalité du malheur je t'entraîne,
 Et si pour t'éprouver devant les nations,
 Il te fallait descendre en la fosse aux lions,
 Où ceux qui sont méchants te feront des morsures...
 Je suis la vérité : témoigne de ma loi...

Et le poète de répondre :

— Puisque vous êtes sainte.
 Que m'importe un peu plus ou de miel ou d'absinthe ?

Et puisque j'ai déjà souffert tant de douleurs
Je me ressouviendrai comme on verse des pleurs.

Pour lui, connaissant la fin dernière de toutes
choses, ayant vu

... comment par les chaos du monde
Reflue à l'unité la source qui féconde ;
Comment nos vanités ne font et ne défont
Que des cercles tracés sur l'eau d'un puits sans fond,

il marchera volontiers tête nue dans la tempête
et criant

Ce qu'il sait de plus juste au-dessus de la loi.

Il découvrira les abus et dévoilera les turpitudes, et il le fait connaître en ces termes :

Inglorieux penseurs, avarés cervelets ;
Journalistes rampants sur d'infâmes pamphlets ;
O médiocrités pleines d'un creux mérite ;
O tous les charlatans à la face hypocrite ;
O gueusards d'aujourd'hui riches le lendemain,
Qui vendez au besoin les ombres du chemin ;
O courtisans fripons, sans remords et sans honte,
Encalifourchonnés sur le pouvoir qui monte,
Vos forfaits seront tous à la fin expiés,
Car j'ensanglanterai la plante de vos pieds !

Chose étrange, ce poème si romantique par la pensée est rigoureusement classique dans la forme. On y a remarqué les taches d'ombre que nous avons déjà signalées, plus accusées peut-

être encore, plus apparentes. La phrase en est souvent indécise ; le choix des mots, parfois heureux et d'autres fois déconcertant, y promène constamment le lecteur des hauts sommets aux abîmes.

Poète dans le fond de son âme et dans l'intimité de sa vie, Lassailly ne le fut pas, ou du moins pas assez, dans l'exécution littéraire. Il se croyait élu par la fée capricieuse qui l'avait frôlé un jour en passant, du temps qu'elle se grisait aux soirées triomphales. Combien d'autres, trompés comme lui, se sont comme lui fourvoyés hors du véritable chemin, s'éloignant de la fortune qui les appelait ailleurs, et leur tendait en vain ses deux bras dans la solitude !

VI

Vigny dans son *Journal d'un poète*, a donné un souvenir au malheureux écrivain. « Encore un désolant exemple, écrit l'auteur d'*Eloa*, des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. Le goût très fin des lettres développé outre mesure dans ce jeune homme ; la fréquentation des plus hautes intelligences lui ont donné le désir violent d'atteindre à la plus grande supériorité intellectuelle. La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie et ce n'était, dit sa sœur, que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution

pour lui... La maladie était la lampe qui illuminait sa tête. »

Parfois, pendant les heures de fièvre où s'exaltait sa pensée, il lui arriva de la trahir. Un jour dans la *Revue Critique* il traça un portrait de Lélia, qui, pour être ressemblant sous toutes ses faces, n'en fut pas moins cruel et blâmable, cela surtout que l'auteur y poursuivait une morale dans ses enfants. L'article commençait ainsi :

J'ai assisté de mon temps à un spectacle étrange. Il y avait une femme qui se faisait glorifier par toute la terre, à cause de son éloquence pleine de cendre et à cause de ses paroles vaines comme un écho.

Elle avait pris nom Lélia. C'était une femme d'un caractère double, un être hermaphrodite. Sa tête tournait au vent. Elle avait des sens à fleur d'épiderme. Des flammes phosphorescentes luisaient dans sa prunelle. Un creux bâillait tout son vide à la place du cœur qu'elle ne possédait pas.

Des hommes qui étaient femmes eux-mêmes, et qui adoraient les femmes qu'elle, l'idolâtraient.

Hélas ! à travers la succession des âges, l'être humain s'effémine de plus en plus.

Dès l'œuf du monde il s'est manifesté un envahissement progressif du caprice contre l'absolu.

La fantaisie irrégulière défait, chaque jour, l'essentielle volonté. L'homme attaque la nature, il veut la modifier. Celle-ci pourtant semblait d'abord n'exister que pour servir l'homme même, tandis qu'elle chantait en toutes ses langues la gloire infini du Créateur.

A la suite de ce préambule, Lassailly dénonçait l'envahissement de la société par les démagues, faux démocrates qui sous prétexte d'éga-

décapitent la pensée humaine. Après quoi il reprenait brutalement :

Ceci est l'histoire du monde qui explique la monstrueuse apparition de Lélia sur de telles entrefaites.

Elle est comme une reine et l'on voit son trône entouré de reptiles. Elle porte à son front blafard une couronne d'étain. Elle est environnée d'ombres et de tourbillons. Le désordre est son engendreur. Sa parole donne la mort au lieu de donner la vie. Elle a joué avec l'erreur, elle a pactisé avec le mensonge ; elle a commis toutes les iniquités du blasphème ; elle s'est élancée sur le cheval ailé du scandale ; elle est tombée dans une vase impure qu'elle avait prise pour claire fontaine. Ne lui tendez pas la main pour la retirer de cet abîme.

Ne songez pas qu'elle ait un mérite quelconque. Elle n'aime que les crépuscules ; ses apparences de talent sont factices. Son *Jacques* est l'accouplement hétérogène du *Wolmar* de Rousseau et de l'*Obermann* de Sénancour. Durant deux volumes elle a prêché la thèse immorale d'un frère qui ne peut être heureux qu'avec sa sœur et puis elle n'ose réaliser au dénouement la conséquence de toutes ses incroyables abstractions. Alors elle s'engouffre dans le chaos d'un lieu commun, et les hommes aveugles s'écrient qu'elle est le soleil flamboyant...

O moderne Sapho, si vous avez une ardeur inextinguible qui dessèche vos veines et vous pousse à la démence, précipitez-vous du haut d'un promontoire dans les gouffres d'une mer froide et silencieuse. Vous feriez mieux que de vivre ainsi.

Et si Dieu veut vous punir vous aurez des enfants.

Dieu le voudra, Dieu n'est pas le maître de faillir à ses lois éternelles. La logique est dans ses mains, l'absolu est dans sa pensée. Et de vos enfants, ô Lélia, si l'un est une fille et l'autre un fils, voici ce qui leur arrivera pour leur malheur et leur perdition.

Vous les vêtirez, le garçon en fille et la fille en gar-

çon. Ainsi sera dénaturé leur type originel par un abus de votre fantaisie à violer les choses les plus vraies. Et votre fille, même étant chaste et vierge, sera coquette. Au premier sourire dont elle sourira devant les jeunes hommes, ceux-ci diront en hochant la tête : « Elle est impure comme sa mère ! »

Et le fils ne pourra marcher ses pas dans le chemin de la vie sans rencontrer partout vos innombrables amants, ô Lélia ! Peut-être les soufflètera-t-il pour se venger de leurs dédain. Alors, il tirera l'épée ; il sera blessé. A son lit de mort il maudira la femme qui l'aura enfanté. Sa sœur se lamentera inconsolable. La mère craindra de s'avancer près du mourant à cause qu'elle est Lélia.

... Je n'ai dit ces choses que par amour du droit, du devoir et de la vérité. Il faut plaindre ceux qui succombent dans une épreuve, mais soyons implacables contre le mal qui dresse au soleil un col triomphant.

Le mal souvent c'est la femme...

Ceci parut les premiers jours d'avril 1840 et le 10 du même mois, Lassailly désespéré de son action, demandait pardon à Lélia, par une lettre animée du plus violent repentir. George Sand qui dans l'occurrence fit preuve d'un grand esprit et d'une mansuétude admirable, répondit le lendemain qu'elle pardonnait l'article, sans l'avoir lu ni le vouloir lire, et donna par dessus le marché au journaliste pénitent quelques conseils élevés sur l'exercice de sa fonction délicate ¹.

D'autres écrivains moins durement traités par sa plume lui ont fait expier depuis lors les sincé-

1. Nous devons communication de la substance de ces deux lettres, à M. Spoelberch de Lovenjoul qui en possède les originaux.

rités de sa critique. Alexandre Dumas dont la générosité fut si large, et si fameuse l'insouciance, ne lui pardonna point plus tard une très ancienne petite blessure faite à son amour-propre. C'était au lendemain de la représentation de *Don Juan de Marana*. Lassailly publiait l'*Ariel*, et il y inséra deux articles de compte rendu dont toute la méchanceté tient en ces quelques lignes :

L'auteur d'*Henri III* n'a jamais été, comme il l'a prétendu quelque part, enfanté dans le grand nid de Shakespeare, l'aigle des hauts lieux. M. Dumas est de cette génération de dramatises à moitié originaux quand ils ont du style, dont l'Allemand Schiller est le père ; mais le système de Schiller n'est pas, à proprement parler, un système. C'est plutôt une espèce d'imitation adroitement compromise entre les effets puissants de l'excentricité shakespearienne et les concentrations psychologiques de l'unité française.

M. Dumas n'a peut-être pas compris, mieux que personne d'ailleurs en ce temps-ci, que ce qui différencie le drame de Shakespeare de celui de Racine, ce n'est pas autre chose que la succession dans le développement des faits au lieu de la succession dans le développement des idées.

Or, Alexandre Dumas, qui avait le cœur si près de la main, avait aussi son amour-propre extrêmement proche du cœur : il ne résista point au désir de se rembourser sur la mémoire du pauvre écrivain.

Il est pourtant quelque part dans les lettres de Lassailly une phrase bien touchante à l'endroit de ceux qu'il a pu blesser :

Dites à tous mes anciens ennemis, écrivait-il de la pen-

sion du docteur Blanche, que je leur demande sincèrement pardon de l'âcreté de ma critique par laquelle je croyais devoir satisfaire aux volontés de ma conscience.

Est-ce qu'une telle parole ne devait point apaiser tous les ressentiments ?

En résumé, Lassailly fut mieux et fut davantage qu'une personnalité originale du romantisme ; c'en fut l'incarnation complexe et prodigieuse, résumée de tous les éléments inférieurs qui formaient sa base héroïque. Lassailly, c'est le premier public d'*Hernani*, c'est toute la « Jeune-France » : l'halluciné Onuphrius du roman, le Jovard à la fois féroce et débonnaire ; le gothique Elias Wildmanstadius, retardataire d'un autre siècle dans le sien ; le fanfaron Rodolphe, matamore d'immoralité, toute cette population, moitié lyrique et moitié démente du livre de Gautier ¹.

1. Théophile Gautier paraît avoir pris Lassailly pour modèle dans plusieurs pages de son roman. La ressemblance partielle de quelques-uns de ses personnages fictifs avec l'original vivant est frappante. Les mœurs, les idées, et les paroles mêmes des *Jeunes France* semblent parfois photographiées sur celles de Trialph, ou empruntées à Lassailly. Lisez par exemple, dans les *Roueries*, la façon dont Trialph faisait sa cour à la comtesse de Liadères : «... Je glissai une malice sur le soulier d'une danseuse qui n'osait pas bofter. Comme toute femme, elle (la comtesse) ne put se défendre de sourire. Alors, sans laisser refroidir l'action de ce petit drame qui touchait au dernier acte, je lui montrai au bras de la jolie reine du bal quelques taches violettes, marquerie de petite vérole, qu'elle n'avait pas vues elle-même. Elle ne résista plus... etc. (*Roueries*, p. 5). Et comparez avec la tactique des héros de Théophile Gautier : « Vous croyez peut-être que Rodolphe avait la bonhomie de parler de son amour à Mme de X... Il lui parlait du nez d'une de ses amies intimes qui devenait de plus en plus rouge de jour en jour, et s'empourprait d'une façon toute bachique ; de la robe ridicule qu'avait

Littérairement ce fut un passionné et un sincère. Il croyait à la poésie, à la noblesse de l'Art, à l'immortalité du Beau, qu'il tenait sincèrement pour le principe de toute vertu. Mourant de faim dans son idéal azuré, la pensée ne lui vint pas qu'il en fût autrement et si parfois quelque ressource inespérée tombait jusqu'à lui, sa main n'essayait pas de la suspendre au-dessus du gouffre où il s'enfonçait lui-même, tranquillement, les yeux fixés sur les idoles.

Hélas! un jour vint où l'argile des statues précaires s'effrita. La lézarde lui apparut; sa foi n'en fut point ébranlée. De ce jour-là, il éleva son regard un peu plus haut, mais ne songea nullement à remonter le long chemin descendu, et il fallut que la mort le prît pour que sa ferveur s'apaisât.

Madame une telle à la dernière soirée, et de mille autres choses également intéressantes, à quoi Mme de X... prenait un singulier plaisir. » (*Les Jeunes France*, éd. Charpentier, p. 139).

Or le livre de Lassailly est antérieur à celui de Gautier de trois mois. La *Bibliographie de la France* annonce les *Roueries de Trialph* le 18 mai 1833 et, seulement dans son numéro du 17 août suivant, les *Jeunes-France*.

CHAPITRE VI

QUELQUES PARTISANS

Laurent Ausone de Chancel. — Hector de Saint-Maur.
— George Farcy. — Imbert-Galloix.

I

Il y eut, en marge de cette armée, dont nous rappelons ici quelques unités plus notoires, des soldats francs, sans discipline et sans attaches avec les réguliers, — non moins héroïques qu'eux, mais plus indépendants et demeurés aussi obscurs. Laurent Ausone de Chancel fut de ceux-là.

Né en 1805¹ Ausone n'avait pas vingt ans quand les premiers cénacles s'ouvrirent. Qu'il

1. Voici le résumé de son baptistaire publié par M. Biais, bibliothécaire d'Angoulême : « Laurent Ausone Chancel, né le 20 prairial an XIII, fils de Pierre Ausone Chancel avocat, membre du corps législatif et du collège électoral de l'arrondissement d'Angoulême, et de dame Marie Renard Cambois-Cheneusac, mariés... » On sait que les particules étaient alors prosrites des actes de l'état civil, c'est ce qui explique leur absence des noms placés dans celui-ci, et qui tous deux y avaient droit. La mère de Laurent Ausone descendait d'une ancienne famille d'Angoumois, les de Cheneusac, et le général Jean Nestor Ausone de Chancel fut un des oncles paternels du poète.

subit dès la première heure l'entraînement qui emporta la jeunesse d'alors, nous n'en pouvons guère douter. Sa vie et son œuvre entières en font foi. Mais se mêla-t-il longtemps à cette foule qui montait la garde, pieusement, à la porte du sanctuaire, à cette foule qu'on tint à distance respectueuse des icônes et à laquelle, de loin en loin, on se contenta de jeter quelque illusoire satisfaction ? Réva-t-il, un instant, de franchir la porte sacrée ? Il faut nous en tenir, sur ce point, à des hypothèses. Les renseignements, d'ailleurs banals, que nous avons recueillis sur l'existence d'Ausone, nous laissent ignorer ses débuts, mais nous savons qu'il rapporta de ses premières armes — lui, modeste et si bienveillant — un fond de scepticisme tel, qu'une déception de toute son âme, l'effondrement de tous ses rêves, le pourraient seuls justifier.

Quoi qu'il en soit, il y avait en lui, bien qu'à des degrés inférieurs, les facultés d'exception qui font le poète et l'artiste. Ces richesses-là, mieux employées, eussent donné aux lettres françaises un second Nodier rajeuni ; mais lui les emporta au fond des solitudes algériennes, pour les ensevelir sous l'uniforme d'un sous-préfet.

Les Chancel étaient sans fortune, de petite noblesse angoumoise dont les armes « d'azur au chêne arraché d'or » s'accompagnaient de cette devise ingénieuse et hautaine : « Chancel ne chancelle mie. » Le père de Laurent Ausone devait désirer pour son fils qu'il choisît promptement

une carrière où il pût honorablement poursuivre plus tard la tradition ancestrale. Avocat lui-même, sans doute destinait-il le futur poète au barreau. Mais le jeune homme rêvait de Paris. Sa folle humeur l'y attirait ; la poésie l'y retint et c'en fut tôt fini des projets paternels.

A Paris le poète libre de ses mouvements, maître de sa vie, se livra sans nul examen à tous les courants qui passaient, se jeta dans le Fourierisme et dans le Saint-Simonisme, puis s'évada de l'un et de l'autre avant d'en avoir rien compris. Singulier mélange d'indolence et de vivacité, de réflexion et d'insouciance, il prêchait volontiers, et non d'ailleurs sans éloquence, aux camarades plus jeunes et mieux organisés, la nécessité d'une méthode rigoureuse de travail, qu'il se reconnaissait en même temps incapable de mettre en pratique. Tirillée en tous sens par ses penchants contradictoires, son existence oscillait sans cesse entre une faiblesse et un remords.

Un jour, cédant aux injonctions pressantes de sa famille et à son humeur incertaine, il s'était marié : vous pensez si la discipline conjugale eut vite exaspéré sa constance. Peu après, il quitta sa femme, retourna vers sa chère Bohême, puis revint au bout de quelques mois pénétré de repentir, implorant un pardon qu'on ne lui marchandait point, pour repartir encore et revenir, plus désolé, plus contrit chaque fois, et dans un désespoir sincère du sentiment de ses turpitudes.

Alors, dit Maxime du Camp, « il tombait en des accès de dévotion, dont il sortait bientôt avec éclat, à la suite d'une partie de plaisir ».

Il gaspillait de même son talent et sa vie. Doué d'une facilité prodigieuse, il n'accordait aucun intérêt à ses œuvres, n'en prenant nul soin, les jetant d'ici, de là, sans jamais s'en inquiéter plus. Il est l'auteur, le vrai, l'unique, de ce fameux quatrain d'album que cinquante rimeurs sans vergogne se sont appropriés depuis, — quelquefois avec des variantes, — et dont une critique généreuse a fait hériter cinquante autres :

On entre, on crie
Et c'est la vie ;
On bâille, on sort
Et c'est la mort.

C'est dans le salon de sa belle-sœur qu'il avait griffonné un soir en courant, ces petits vers où se résume toute une page d'*Hamlet*. Souvent, lorsqu'un imposteur refaisait cet « impromptu » devant lui, sans en modifier une virgule, ses amis indignés voulaient qu'il protestât. Lui haussait les épaules, disant : « On ne vole que les pauvres ! » et passait.

Son premier recueil de poèmes, *Anges et Diables*, parut en 1835. Il se recommandait par une préface dans le goût et la manière de l'époque :

Ce sont là, y indiquait-il, des notes saisies au vol à mesure qu'elles s'échappaient de mon âme... Si quelques yeux de

femmes sont animés en les parcourant, si l'âge qui a besoin de se souvenir y a retrouvé une de ces émotions si vite effeuillées, c'est tout ce que je veux, j'ai atteint mon but.

Bien des jeunes gens ne savent qu'ils ont un cœur que parce qu'on le leur a dit, ces pages n'ont point été faites pour eux, ils ne les comprendraient pas ; qu'ils en allument leur cigare ! Bien des femmes ne savent pas qu'une femme sans âme n'est qu'une fleur sans parfum, ces pages n'ont point été faites pour elles, elles ne les comprendraient pas ; qu'elles s'en fassent des papillotes !

Au demeurant le livre est curieux. L'influence de Charles Nodier, à qui la dédicace est adressée, y apparaît en maints endroits. Certaines pièces d'une mélancolie douce et rêveuse, révèlent une âme de tendresse et une imagination profondément poétiques. L'une d'elles, intitulée : *Le vieux Saule*, semble évoquer déjà le Musset de 1840 :

L'avez-vous vu dans la prairie,
Avec son long regard mourant,
Comme une vierge en rêverie
Laisant fuir sa pensée avec l'eau du torrent,
L'avez-vous vu dans la prairie ?

L'avez-vous vu pendant l'orage
Les cheveux dressés, haletant
Comme une vierge combattant
Les baisers d'un soldat pris de vin et de rage,
L'avez-vous vu pendant l'orage ?

Si vous pleurez seul et tout bas,
Si vous avez amour à l'âme,
Si vous rêvez de quelque femme,
Si votre ami d'enfance est mort entre vos bras,
Si vous rêvez seul et tout bas,

Vous devez l'aimer, le vieux saule,
 Avec ses longs bras vers les cieux
 Et son négligé gracieux,
 Et ses beaux cheveux noirs flottant sur son épaule,
 Vous devez l'aimer, le vieux saule.

Ces sortes d'élégies pastorales sont d'ailleurs ses meilleurs poèmes. Dans un autre volume il exprimera son idéal familial avec la même douceur :

Je n'aurai donc jamais sur la colline verte
 Où mes aïeux jadis avaient tours et châteaux,
 Une blanche maison aux quatre vents ouverte,
 Au pied d'un bois assise et se mirant dans l'eau !
 ...Au seuil de la famille attendre mes vieux jours,
 Ne faire qu'un à tous, être sûr que toujours
 La bouche qui me parle est une voix amie,
 Et, comme la colombe en son nid endormie,
 Sous l'aile de mon âme avoir tous mes amours !...

La seconde partie d'*Anges et Diables*, procède à peu près entièrement du bric à brac romantique inauguré par ce grand mystificateur de Nodier, comme le prouveraient ces seuls titres que nous en détachons : *Le Bal du Diable*, *La Salle au Sorcier*, *Le Chant du Brigand*, *L'Insomnie du Géant*, etc. L'une des pièces de cette partie du volume, intitulée, celle-là, simplement : *Isoline*, mérite d'être signalée. Elle raconte la mésaventure du chevalier parti pour la guerre avec les serments de sa Dame, et qui trouve celle-ci parjure au retour. Vous connaissez cette vieille histoire. Comme

l'absent tardait, Isoline agrée l'hommage d'un autre seigneur, le bel Arthur aux yeux noirs. Ils s'épousent. Le jour des noces un pèlerin de Palestine demande l'hospitalité au château de l'amante infidèle et le lendemain Isoline reconnaît avec désespoir le cadavre de son fiancé sous le déguisement du pèlerin mort de douleur pendant la nuit. Les vers qui terminent ce poème d'une assez médiocre invention, en donnant au récit une conclusion inattendue le sauvent de la banalité. Qu'on en juge :

Elle en fut triste tout un jour,
 Isoline, mais triste à larmes ;
 Ces rêves de premier amour
 Laissent au cœur si profonds charmes !

*
 **

Regret de femme est vieil après deux soirs
 Et puis Arthur avait si beaux yeux noirs...

Chose étrange, ce flâneur, ce « musard », se rendait bien compte qu'il n'arriverait à rien, faute de constance et de volonté. Mais tout en nourrissant dans son esprit les meilleures intentions du monde, il ne parvenait pas à vaincre sa frivolité. En lui les mauvais penchants l'emportaient toujours sur les autres. Il disait à Maxime du Camp, son cadet d'une vingtaine d'années, en manière de leçon et d'exemple : « Sais-tu ce qu'il m'a manqué pour

être quelqu'un ? Il m'a manqué l'assiduité au travail, sans quoi nul labeur ne porte fruit. » Et il disait la vérité, car il possédait en dehors de cette qualité-là toutes celles qui font les bons écrivains. Une fois, félicitant son ami de l'indépendance qu'il retirerait de sa fortune, il ajouta tristement : « Si j'avais eu seulement 6000 livres de rentes, j'aurais peut-être été un grand poète... » Puis jetant un regard au dedans de lui : « Non, je les aurais mangées. »

En 1840, il publia son second volume, *Mark*, un poème écrit dans l'esprit et le style du *Mar-doche* de Musset :

Mark, — il s'appelait Mark — depuis vingt-cinq années
Que Dieu l'avait jeté sur l'Océan humain,
Laisait à tous les vents flotter ses destinées
Sans plus s'inquiéter du port que du chemin ;
Laisait ses mauvais jours et ses belles journées
S'en aller comme l'eau qui coule dans la main.

Malgré de nombreuses cocasseries, ce poème n'était certes pas sans valeur. Ses qualités réelles de pensée et de sentiment, de véritables trouvailles d'expression, n'empêchèrent point qu'il passât presque inaperçu. L'attention toute accaparée par deux ou trois pontifes littéraires dont certains battaient du tambour à leur propre porte, n'avait que faire d'aussi petites choses.

Ausone vivait de menus travaux qu'il recuei-

lait à l'aventure. Ceci aida sans doute au désordre de son œuvre, en aggravant souvent le désordre de sa vie. Il se livrait seulement aux besognes mercenaires lorsque la poésie avait vidé sa bourse, mais revenait à la poésie sitôt la bourse un peu restaurée. Il exerça — Dieu pourrait dire comme, — le métier de statisticien aux gages de quelques économistes, puis à ceux du ministère de la guerre. Le général Daumas qui, à cette occasion, eut de fréquents rapports avec lui, se prit d'une belle amitié pour ce grand enfant plein d'esprit, et, se l'attachant tout à fait, l'emmena un jour en Algérie où il en fit un directeur de haras, puis un sous-préfet de Mostaganem.

Les fonctions administratives ne réussirent cependant pas à étouffer le poète complètement. Parfois, il envoyait encore de sa solitude africaine quelque pièce de vers éclatants vers le boulevard parisien. Très lié avec Emile de Girardin qui le tenait en grande estime, il lui adressait ses poèmes que ce dernier insérait toujours dans la *Presse*; — à propos de quoi Monselet remarque avec raison qu'il fallait que Girardin aimât bien Ausone de Chancel pour « laisser ainsi les vers s'introduire dans son feuilleton ».

Le poète sous-préfet est mort dans sa sous-préfecture le 6 novembre 1878 ¹.

1. De son séjour en Algérie il reste un volume longtemps consulté, qu'il écrivit avec le général Daumas et intitulé le *Grand Désert (Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres. Royaume de Haoussa)*. Paris, Lévy, 1861.

Nous ne jurerions point que l'œuvre d'Ausone de Chancel fût, à elle tout entière, la monnaie de *Booz endormi*. C'est assez dire que nous applaudissons nous-même au triomphe des chefs romantiques. Nous aurions simplement voulu ce triomphe un peu moins étroit et moins exclusif, et que, parmi les voix qui acclamaient ceux-ci, il s'en fût parfois égaré vers l'effort méconnu des autres, vers ces petits soldats qu'écrasait la gloire de leurs capitaines.

D'ailleurs Ausone a d'autres titres à la reconnaissance des lettres que son mérite d'écrivain. Nous rappelions précédemment, certaines circonstances dans lesquelles il rendit à Maxime du Camp un service mémorable en ouvrant ses yeux aveuglés par une lettre de Victor Hugo. Bien que la leçon l'endolorît, l'enfant la jugea salutaire et fit bien. Plus tard il s'en applaudit en ces termes dans ses *Souvenirs* : « Le coup fut dur mais opportun. Il était bon, fût-ce au prix d'une souffrance, de nous rappeler à la raison d'où la lettre de Victor Hugo nous avait fait sortir. Il était utile de nous montrer au début de la vie l'existence de l'écrivain telle qu'elle doit être, sérieuse, austère et constante au labeur. J'ai peu revu Ausone de Chancel qui quelques jours après cette conversation se rendit à Alger ; mais j'ai conservé pour lui une reconnaissance profonde, car le premier il m'a montré le but. Si je n'y ai pas touché ce n'est pas sa faute. »

Et ce n'est pas la moindre ironie de sa destinée

qu'une existence active, glorieuse et prospère comme celle de Maxime du Camp, pût être un peu son œuvre à lui, flâneur, obscur et misérable...

II

Hector de Saint-Maur, ou Saint-Maur, comme il signait simplement, ne fut au juste qu'un « amateur distingué ». Eloigné par ses goûts paisibles, peut-être bien aussi par des obligations inconnues, des bruyants épisodes que nous avons contés, il jeta toute sa verve et son ardeur un peu sceptique de dilettante, dans deux ou trois chansons qui devraient protéger sa mémoire de l'oubli.

Oh ! nous ne réclamons point pour lui une gloire qu'il n'a jamais cherchée. Sa vie, modeste comme son œuvre, — une toute petite œuvrette demeurée longtemps anonyme, — traversa les exaltations de son époque en exprimant la naïveté d'une âme simple et sentimentale, comme parfois de petites fleurs des champs exhalent leur innocent parfum dans l'âcre odeur d'une bataille. Le pittoresque manque sans doute à cette âme-là, mais non pas la sincérité. C'est l'âme mélancolique des romances — exagérée depuis jusqu'à l'abêtissement — l'âme des chansons d'exil qu'inaugurait alors Béranger, et qui versait sur les misères de la Pologne, sans grande utilité pour celle-ci, tant de larmes compatissantes ; — âme débordée par une émotion toute passive qui faisait, en ces temps bénis, la fortune des aventuriers et le bonheur

des faux mendiants. Cette âme-là, peut-être banale dans ses manifestations ordinaires, ne manque pas d'intérêt, de pittoresque même, chez quelques natures d'exception où elle rencontre un fonds artiste ; et d'ailleurs l'émotivité excessive où elle se complait est une des premières conditions d'une nature vraiment poétique.

Tout le monde se souvient pour l'avoir entendue chanter à nos grands-pères, de la complainte de *l'Irondelle*. Cette chanson, pourtant bien vieillie, fait encore, dans certaines campagnes, en dépit de ses quatre-vingts ans et d'une carrière comparable à celle des meilleurs couplets de Béranger, les délices des veillées d'hiver.

Son histoire vaut d'être contée. Elle naquit en prison et parut pour la première fois, en 1834, sans signature, dans la *Gazette de Sainte-Pélagie* rédigée par Fournier de Verneuil. L'hospitalière maison ne manquait pas d'hôtes en ce temps-là. Comme la prison pour dettes n'était pas abolie encore, l'ancien couvent de Sainte-Pélagie abritait à la fois les débiteurs insolvables et les condamnés politiques. Cette prison avait une physionomie singulière, et c'était bien vraiment la maison du bon Dieu. Dans la monotonie pacifiante de ses murs, tous les partis d'opposition fraternisaient. Légitimistes ou républicains y possédaient des représentants en permanence, et la sollicitude de M. Vivien le préfet de police, y plaçait du papier, de l'encre et des plumes à la disposition de tous ses pensionnaires. Il y avait des feuilles d'avant-

garde qui y tenaient leur rédaction, et vous pensez que la *Gazette de Sainte-Pélagie* se trouvait bien rarement en peine de rédacteurs.

Saint-Maur, qu'un intolérant créancier gardait là, y écrivit donc sa plainte et la *Gazette* de Fournier la publia. Elle eut un succès formidable, — un succès qui de nos jours vaudrait une fortune, — fut reprise et mise en musique par Scudo, le critique de la *Revue des Deux Mondes*, et vola en quelques semaines, de piano en piano, d'un bout à l'autre de l'Europe. De 1834 à 1840 elle passa sur toutes les lèvres de Paris, puis finalement courut s'installer en province, comme il arrive des modes dont Paris s'est lassé.

Aujourd'hui on ne l'entend plus guère que dans les solennités paysannes et sans doute nous pardonnera-t-on de la citer ici tout entière :

Hirondelle gentille,
 Voltigeant à la grille
 Du cachot noir,
 Vole, vole sans crainte,
 Autour de cette enceinte
 J'aime à te voir,
 Légère, aérienne,
 Dans ta robe d'ébène,
 Lorsque le vent
 Soulève sous tes plumes,
 Comme un flocon d'écumes,
 Ton corset blanc.

D'où viens-tu ? qui t'envoie
 Porter si douce joie

Au condamné ?
 O riante compagne,
 Viens-tu de la montagne
 Où je suis né ?

Viens-tu de la patrie
 Eloignée et chérie
 Du prisonnier ?
 Fée aux luisantes ailes
 Conte-moi des nouvelles
 Du vieux foyer,

Dis-moi s'il est encore
 Un endroit où l'aurore,
 Fille des airs,
 Se mire aux larmes blanches
 Qui dorment sur les branches
 Des sapins verts.

Oh ! dis-moi si la mousse
 Est toujours aussi douce
 Et si parfois,
 Au milieu du silence
 Le son du cor s'élançe
 Du fond d'un bois.

Si quelque ombre de femme
 Pensive comme une âme,
 Ne s'en vient plus
 Prier dans la chapelle
 Lorsque la cloche appelle
 A l'Angelus ;

Dis-moi si l'homme espère
 Encor sur cette terre
 Quelques beaux jours,
 Si la blanche aubépine
 En haut de la colline,
 Fleurit toujours ;

Si celle que j'adore
 M'attend et pleure encore ;
 Mais ne dis pas
 Le nom chéri de celle
 Que j'adore, hirondelle,
 Ou parle bas,

Car c'est chose sacrée
 Pieuse et révérée
 Autant que Dieu,
 Que le nom qu'on échange
 Sur les lèvres d'un ange
 Avec du feu.

Il pleut, la nuit est sombre ;
 Le vent souffle dans l'ombre
 De la prison ;
 Hélas ! pauvre petite,
 As-tu froid ? Entre vite
 Au noir donjon.

Tu t'envoles !... j'y songe
 C'est que tout est mensonge
 Espoir heurté ;
 Il n'est dans cette vie
 Qu'un bien digne d'envie
 La liberté !

Parue sans signature dans la feuille occulte de Fournier, la chanson de *l'Hirondelle* fut successivement attribuée par la manie populaire, toujours jalouse de mettre un nom sur les figures qui passent, à divers poètes connus de cette époque. On la prêta d'abord à Béranger, puis au cocasse Regnier-Destourbet, auteur de *Louisa ou les Douleurs d'une fille de joie* ; à Hippolyte Raynal, plus tard directeur de *l'Argus*, enfin

à Alphonse Esquiros, poète d'autres *hirondelles*, mais étranger à celle-ci. Saint-Maur, satisfait au fond que son œuvre occupât l'oisiveté du public, laissait dire, quand vingt ans après, M. Philibert Audebrand passant en revue, dans le *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, les petits journaux disparus depuis 1830, à propos de la *Gazette de Sainte-Pélagie*, et sur la foi de correspondants mal informés, donna la paternité de la complainte au comte de Peyrounet, l'ancien ministre de Charles X qui, disait-il, l'eût composée avec l'aide du comte de Guernon-Ranville, pendant leur détention à la forteresse de Ham. Cette fois *l'Hirondelle* s'écartait par trop, et Saint-Maur la rappela au nid. Le 14 juillet 1854 il écrivit à Dumas une lettre qui fut imprimée dans le *Mousquetaire* du 18, et dont nous extrayons ce passage.

Monsieur

Je n'ai lu qu'hier votre numéro du 11 courant où je trouve une pièce de vers dont la reproduction ou plutôt l'exhumation me touche personnellement et que je suis forcé de revendiquer comme mienne dans l'intérêt... de la postérité.

En confiant pour l'insertion, en 1834, cette bagatelle à mon bon et vieil ami Fournier de Verneuil qui rédigeait alors sous les verrous la *Gazette de Sainte-Pélagie* et protégeait ma muse captive, j'étais loin de penser que ma pauvre petite hirondelle viendrait frapper aujourd'hui aux carreaux du *Mousquetaire*, apportant dans son bec son extrait de bap-tème et lui demandant justice.

.
Si mon bagage poétique est mince, ma gloire n'en est

que plus légère à porter mais je ne veux faire l'aumône aux riches. Je me contente dans le cercle intime des amis et des connaissances d'entendre dire : « Vous l'auteur de *l'Hirondelle* » comme on dit l'auteur d'*Antony* ou de *Marion Delorme*. Depuis plus de vingt ans comme Bilboquet je vis toujours sur la même note ; faites qu'on me rende ma clarinette...

SAINT-MAUR

17, passage Saulnier.

Mais une protestation aussi tardive et aussi simple pouvait faire soupçonner Saint-Maur d'imposture. Celui-ci s'en rendit bien compte et il imagina, pour convaincre les malveillants, d'écrire une seconde plainte sur le mode et dans l'esprit de la première. Quelques jours après, vers la fin du même mois de juillet 1854, il remit à la direction du *Mousquetaire* qui l'imprima, la seconde pièce que voici :

L'HIRONDELLE RETROUVÉE

Après vingt ans, petite,
En mon modeste gîte,
Quand tu reviens,
De ton battement d'aile
A ma vitre fidèle,
Je me souviens.

Un doux vent de la nue
T'avait prise, inconnue,
Et te poussa :
Ta fortune fut prompte,
Dans le chapeau d'un comte
On te berça.

Petite roturière
 Ne soyez pas si fière,
 Votre blason
 Est de souche moins belle ;
 Rentrez, Mademoiselle,
 A la maison.

De la grille isolée,
 Quand tu t'es envolée
 En ce temps-là
 J'aurais dû, chère ingrante,
 Mettre un fil à ta patte,
 Mais te voilà.

C'est bien toi, — tu me charmes
 Ainsi qu'aux jours de larmes,
 Aux jours heureux
 Où, captif et loin d'Elle,
 J'étais, pauvre hirondelle,
 Si malheureux.

C'est toi, petite reine,
 Avec ton front d'ébène,
 Ta douce voix ;
 On te dirait vieillie,
 Je te trouve jolie
 Comme autrefois.

Moi, pauvre tête grise,
 Dans le vent et la bise
 J'ai voyagé ;
 Ton petit cœur, peut-être,
 Ne peut me reconnaître,
 J'ai tant changé !

J'ai vu fuir ma jeunesse
 Et croître ma tristesse,

Seul, loin de toi,
 Et la blanche aubépine
 N'a pas, sur la colline,
 Fleuri pour moi...

Conte-moi tes voyages ;
 — Sous l'éclair des orages
 Ou le ciel bleu ;
 Sais-tu quelles contrées,
 De ce monde ignorées,
 Moins loin de Dieu,

Où la folle jeunesse
 Reverdisse et renaisse
 Comme les fleurs ;
 Où le jour soit sans brume,
 Le bonheur sans écume,
 Les yeux sans pleurs ?

Oh ! sur les cimes calmes
 Où grandissent les palmes,
 As-tu trouvé
 La Foi, fleur sainte et chaste,
 Et l'Amour noble et vaste
 Que j'ai rêvé ?

L'hirondelle pensive
 M'écoutait, attentive ;
 Quand je voulus
 Toucher sa robe ailée,
 La pauvrette empaillée
 Ne bougeait plus...

Le soupçon n'était plus permis et Saint-Maur reprit possession de sa paternité. Toute son œuvre est donc dans ces chansons. Employé de quelque ministère il coula ses jours tranquillement entre

l'amour des lettres et l'accomplissement monotone de son devoir de fonctionnaire. A la suite de ce léger incident il adressa quelques piécettes charmantes au *Mousquetaire* : aucune ne retrouva la fortune de sa romance de jeunesse. Il fit aussi une traduction en vers français du livre de Job, dont j'ai entendu dire grand bien, mais qu'il me fut impossible de retrouver.

Ne vous semble-t-il pas intéressant à contempler, ce bluet tremblant et paisible parmi tant de coquelicots belliqueux ?

III

Jean - Georges Farcy, mort tragiquement en pleine jeunesse, fut à peine un poète et se mêla fort peu aux militants de la jeune école. Son romantisme doctrinaire le rapprochait bien davantage d'Armand Carrel que de Lamartine, mais nous croyons devoir quand même lui marquer une place ici, car sous ce médiocre poète il y avait un penseur et un bon écrivain.

Il était né le 20 novembre 1800, d'une humble famille, dit Sainte-Beuve, dans la notice publiée en tête d'un petit livre posthume composé par les amis de Farcy, avec les meilleures pages de son œuvre ¹. Il commença ses études dans une vague

1. J. G. Farcy, *Reliquæ*. Paris, 29 juillet 1831. Librairie classique de L. Hachette, rue Pierre Sarrazin, 12. Un petit volume

pension du faubourg Saint-Jacques, les poursuivit au collège Louis-le-Grand pour les achever enfin, après 1819, à l'Ecole Normale où il resta trois ans, jusqu'à l'ordonnance du ministre Corbière supprimant cette institution. Sous l'influence de Cousin, son maître en même temps que son ami, les études philosophiques l'attiraient. Un moment il rêva d'y enfermer sa vie, mais celle-ci ne lui appartenait déjà plus. L'artiste qui veillait en lui avait d'impérieuses exigences que les travaux du penseur ne pouvaient point assouvir. Ses sens impatientés parlaient haut; il leur fallait d'autres jouissances que les jouissances de l'esprit, et, celles-là, les plus belles métaphysiques du monde ne pouvaient point les leur donner. Il opta pour une détermination mixte et choisit une de ces conditions limitrophes de l'étude et du monde, où l'existence mi-close peut se renfermer et s'épandre : il se fit précepteur et entra dans une famille russe.

Généreusement payé, mais tenu dans cette demi-dépendance qui est le pire des esclavages parce qu'il en est le plus hypocrite, il demeura là trois années. Son tempérament très altier s'accommodait à grand'peine des mille obligations équivoques du préceptorat, et il s'en évada aussitôt qu'il eut réuni un capital suffisant pour se donner un an de liberté et de rêve. Cette heure

in-24. La plupart des renseignements biographiques que nous reproduisons ci-dessus proviennent de cette source à peu près unique.

venue il alla vers l'Italie et vécut, dans la solitude des belles plages et le calme des vieux souvenirs, quelques mois d'ivresse indicible. Lamartine, qu'il rencontra en chemin, le reçut avec amitié, bien que Farcy, craignant de ressembler à l'un de ces passants qu'une vanité banale déposait chaque jour à la porte du grand poète, lui eût révélé sa présence voisine en une lettre fort cavalière. Car notre voyageur était parfois hautain, au point de paraître orgueilleux, refusant de rien devoir jamais à l'indulgence d'aucun juge ni de recevoir ces sottises fadeurs qui satisfont les âmes vulgaires. Il écrivait à un de ses amis : « Je ne voudrais pas que mes vers fussent de ceux dont on dit : *Mais cela n'est pas mal*, en vérité; et qu'on laisse là pour passer à autre chose. »

Au bout d'un an, sa bourse devenant légère il fallut songer au retour. Farcy traversa Paris rapidement à la fin de 1827, partant au Brésil, sur la foi d'un aventurier qui lui avait promis une fortune là-bas, pour son arrivée. Le poète en avait justement le plus grand besoin et il s'embarqua hardiment sans même avertir ses amis. De ce lamentable voyage qui le retint trois mois hors de France, dans l'abandon et la misère les plus sordides, le pauvre garçon parla peu. Sainte Beuve, dans la notice déjà citée, nous donne de sa réserve à ce propos, cette explication : « Il avait pour constante maxime : « Ne nous plaignons jamais
« de notre destinée; qui se fait plaindre se fait mé-
« priser. » Nous savons qu'il eut à Rio-de-Janeiro,

une méchante aventure, toute à son honneur cependant, et qui se termina par un duel. Abandonné sans ressources et sans nulle relation dans cette ville inconnue, il lui fallut accepter de compatriotes obligeants qui vinrent au devant de sa pudeur, les moyens de se rapatrier.

La fortune qu'il cherchait s'étant dérobée, il avisa après son retour à gagner simplement sa vie, et alla enseigner, dans un petit collège de Fontenay-aux-Roses, la philosophie de son maître Cousin. Entre temps il donnait au *Globe* des articles très estimés, de critique et de littérature. Une page qu'il y a publiée sur Benjamin Constant mériterait aujourd'hui encore qu'on l'en exhumât. La politique, hélas ! et la philosophie en ce temps-là, s'apparentaient trop étroitement pour que Farcy ne tombât point de l'une à l'autre. On connaît la part qui revient à certains journaux comme le *Globe*, — à celui-ci peut-être surtout dont la rédaction se composait des esprits les plus nets et les plus actifs du journalisme de l'époque, — dans la Révolution de 1830. Farcy que ses relations avec Littré, Cousin et quelques autres membres notoires de l'opposition, avaient jeté dans la politique libérale, vint à Paris prendre part aux événements qui se préparaient. Le mercredi 28 juillet il voulut rejoindre les insurgés, répondant à la femme d'un de ses amis qui essayait de le retenir : « Eh ! qui se dévouera, Madame, si nous qui n'avons ni femme, ni enfants nous ne bougeons pas ? » Il courut aux bureaux du *Globe*

où se tenaient quelques-uns des chefs du mouvement. Le lendemain il se rendit vers l'un des foyers de la révolte, traversant le faubourg et la rue Saint-Honoré où la rencontre de cadavres qu'on emportait le surexcita extrêmement. Echappant à Victor Cousin qui le voulait garder auprès de lui, il s'en fut du côté du Louvre et croisa, chemin faisant, M. Gérusez qui l'exhorta en vain à revenir. Il marchait à sa destinée et y marchait en brave, prononçant ces paroles superbes que devraient méditer beaucoup d'excitateurs populaires : « Nous profiterons plus que personne de ces événements-ci ; c'est à nous d'y prendre part et d'y aider. »

Il se joignit à une troupe d'hommes armés qui passait, se portant vers le Carrousel où l'on se battait à ce moment-là. Des soldats du haut d'un balcon situé à l'intersection des rues de Rohan et Saint-Honoré, dirigeaient un feu nourri sur la foule et lorsque Farcy, poussé avec sa petite troupe vers ce point, déboucha par l'angle des rues de Montpensier et de Rohan, il tomba des premiers, atteint de haut en bas, d'une balle en pleine poitrine. Littré qui avait eu le temps de le reconnaître le fit porter non loin de là, dans une boutique de marchand de vins où le chirurgien Loyson, appelé en hâte, déclara l'inutilité de toute intervention. A peine put-on suspendre la mort au-dessus de lui deux heures, pendant lesquelles il garda sa pleine connaissance.

Nous l'avons dit, ce fut à peine un poète. De

toutes les pièces de vers que ses amis ont rassemblées dans un mouvement de piété trop rare pour que nous ne le signalions point, il n'en est pas une seule que nous puissions citer entièrement. La forme cependant en demeure correcte, le style pur, le choix des mots toujours précis, trop précis hélas ! car ils emprisonnent la pensée dans leur sens trop étroit et détruisent l'expansion du sentiment, de l'âme ou de l'idée, qui constitue le lyrisme.

Mais il y avait du moins un artiste sous l'écrivain qui signa certains articles du *Globe*, et un penseur dans celui qui jeta ces maximes rapides :

Être savant, c'est savoir qu'on ne sait rien : d'où viennent le doute et l'incrédulité. Être ignorant, c'est ne rien savoir et ne pas savoir qu'on ne sait rien : d'où naissent la conviction et la foi.

L'homme doit composer sa vie comme une œuvre d'art ; la femme dans l'arrangement de la sienne peut aller jusqu'à l'artifice.

Si tu veux que ton secret reste caché, ne le dis à personne, car pourquoi un autre serait-il plus discret que toi-même dans tes propres affaires ? Ta confiance est déjà pour lui un mauvais exemple et une excuse.

Ses amis cherchant dans son œuvre une parole dont ils pussent extraire la formule même de sa vie ont placé au fronton du livre qu'ils lui érigèrent, cette pensée d'une philosophie sans doute un peu platonicienne, mais si haute :

Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun

de nos actes est un des traits dont se forme notre image. C'est à la nature à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. Pour nous tâchons seulement qu'elle soit belle et digne d'arrêter les regards.

Pauvre Farcy, sa statue à lui reste inachevée, et c'est à jamais dommage, car il en eût fait une belle œuvre.

IV

Jacques-Imbert-Galloix n'eut pas le temps de s'enrôler parmi les troupes régulières. Né à Genève en 1807, il marchait vers ses vingt-deux ans quand à la fin d'octobre 1828 la mort l'emporta.

Depuis son enfance affligé d'une maladie nerveuse qui donnait à toute sa personne une attitude insolite, déformant ses traits, exagérant ses gestes et lui prêtant, dit son biographe, « ce ridicule extérieur dont s'emparent si avidement les petites âmes », il gardait le maintien soupçonneux et timide des êtres que la malveillance d'autrui rend sauvages et honteux d'eux-mêmes. Les jeunes gens de son âge et de sa condition ne recherchaient pas sa compagnie, et lui, craignant leurs sarcasmes, les fuyait. Son infortune en avait fait un solitaire, la solitude un méditatif. Parfois il lui venait des idées singulières dont son entourage s'étonnait. Les siens ne le compre-



naient guère, tout en l'aimant certes beaucoup, à leur façon d'honnêtes gens qui rêvaient pour lui d'un avenir bourgeois, bien confortable et bien tranquille, rempli d'un paisible travail et fermé dans un idéal sans espace et sans ambition. Le grand-père, professeur d'écriture dans la capitale de Calvin, pensait lui transmettre sa charge, aussi voyait-il avec désespoir l'enfant négliger ses avis et gaspiller les jours entre des rêveries qu'il jugeait paresseuses et des études qui lui semblaient infécondes.

La vocation d'Imbert-Galloix se décidait précisément au cours des rêveries où se baignait sa jeune âme. Il écrivit, en secret d'abord, de petits poèmes dont il ne s'ouvrit à personne jusqu'à ce que l'un d'eux tombât je ne sais plus comment sous la malignité de ses compatriotes. Auparavant ceux-ci le prenaient pour un fou ; ils le considérèrent dès lors comme un sot, et ce fut ce qu'il y gagna.

Les disgrâces dont souffrait sa nature physique et morale exaspéraient en lui une sensibilité facilement irritable, le portant à s'exagérer ses propres malheurs, à se forger de vrais désespoirs avec des déceptions anodines, ou tout au moins fort communes. A la suite d'un autre insuccès d'ordre professionnel, il quitta Genève allant demander à Paris cette hospitalité, cette justice ou cette mansuétude que sa patrie, par deux fois, lui avait refusées. Hélas ! ce fut la mort qu'il trouva.

Il avait vingt ans lorsqu'il vint, avec combien d'autres, dans la capitale où piaffait la jeune armée impatiente. La gloire, ici du moins, irradiait tout autour de lui, et des mains fraternelles se tendaient de toutes parts, ouvertes vers ses mains. Il prit confiance et batailla, mais son bras n'avait déjà plus la force de soulever les armes. La misère se fit bientôt son hôtesse et le tourmenta de ses mille supplices. Il gardait bon courage et pied à pied disputait ses illusions. La lutte était trop inégale : il la menait à peine depuis une année, qu'une phthisie galopante la termina tout à coup.

M. Gide, qui a publié en tête d'une édition posthume des vers de Galloix ¹ une notice sur la courte vie du poète, écrit à son propos ces paroles fort justes et que nous pourrions appliquer à la plupart de ceux qui sont morts de la même façon dans cette époque meurtrière comme toutes les époques héroïques.

C'est à l'hostilité des circonstances, combinée avec son extrême sensibilité, qu'il faut attribuer et cette mélancolie qui faisait le fond de son âme et ses douleurs et son talent et enfin sa mort si précoce. C'est là toute la vie de Galloix. Toute sa biographie est dans le récit de ses sensations. Plus ces sensations furent fortes, plus il fut avide de sentir, plus il souffrit du vide d'une vie sans événement et sans bruit. C'est la destinée de ces organisations ardentes à qui les circonstances ont manqué. Ces hommes ont eu soif d'émo-

1. *Poésies de J.-I. Galloix*, Paris, Ab. Cherbuliez, rue de Seine-St-Germain, 57. Un petit volume in-18.

tions, ils en ont demandé au monde, à l'activité humaine sous toutes ses formes, et le monde leur a tout refusé et leur activité n'a eu d'autre aliment que leur cœur, foyer toujours renaissant de désirs immenses et jamais satisfaits.

Cueillie aux portes de la jeunesse, son œuvre encore mêlée de gaucherie et de grâce, permet pourtant d'apercevoir les belles moissons qu'elle eût portées si la vie ne lui eût été infidèle. Le sentiment y est profond sous le désordre du verbe, sentiment de tristesse infinie et fatale, et qui fait de cette âme candide de vingt ans, comme une pauvre maison désolée.

Le poète s'écrie dans une de ses pièces intitulée *Solitude* :

... Je suis plus seul encor que le château rustique,
Plus que le seuil désert où nul n'est attendu,
Plus que le châtelain sombre et mélancolique :
Il perdit le bonheur et je n'ai rien perdu.

Savez-vous une plainte plus lugubre, un cri d'angoisse plus émouvant ?

Voici les derniers vers écrits deux jours avant que la mort le fauchât :

Vrai, juste, saint, puissant ; seule âme, âme des âmes,
Dieu du pauvre, à tes pieds je m'abaisse en pleurant.
Suis-je seul, ô mon Dieu, lorsqu'en tes vastes trames
Ton œil dans l'infini n'a rien d'indifférent ?

J'avais longtemps douté, ta lumière est venue,
Mes yeux longtemps sans pleurs se sont tournés vers toi,
Mon sang s'est réchauffé d'une flamme inconnue,
J'ai prié. Ta clémence a descendu vers moi.

Que mon âme coupable ait mérité la vie,
Qu'anneau d'un grand mystère et ne le sachant pas,
A son départ du corps, attristée et ravie,
Elle avance d'un monde ou recule d'un pas.

Puissante et sur la foi de son essence intime,
Sur la foi de ces voix qui lui parlent souvent,
Elle ira dans sa route, oppressée ou sublime,
Mais tranquille toujours sous l'œil du Dieu vivant.

Jusqu'au jour où, d'amour et de vie abreuvée,
Hors, du temps, de l'espace et dans la vérité,
Elle déposera sa dépouille éprouvée
Pour naviguer au port de l'immortalité.

Ces vers, très estimables, sont datés du 27 octobre 1828, et le lendemain, 28 au soir, leur jeune auteur cessait de vivre.

Chapitre VII

LES DERNIERS ROMANTIQUES

Armand Lebailly. — Napoléon Peyrat. — Adolphe Vard.
— Conclusion.

I

Les traînards battent longtemps les routes après que le gros des colonnes est passé. Disparus, licenciés ou morts, les vétérans de 1830 n'étaient déjà qu'un souvenir et quelques-uns de leurs frères attardés continuaient de promener encore les haillons héroïques, dont la gloire n'éveillait plus rien en passant.

Ils sont beaucoup, ces tard-venus. Peut-être, en l'inconscience de leur foi, rêvaient-ils de prolonger, à force de vaillance, jusqu'à nous, le tumulte de la Grande-Armée littéraire. Leur voix trop faible ne trouva nul écho hors du champ de bataille et se perdit dans l'indifférence, avant de s'éteindre tout à fait, lasse et désolée, dans la solitude. Egarés dans un temps maussade qui n'était pas leur temps, ils n'y ont imprimé que

des traces légères ; essayons au moins d'en relever quelques-unes, avant qu'elles se soient effacées.

Lebailly naquit au printemps de 1838 ¹ en une bourgade bas-normande assise au milieu des vergers qui bordent la Sienne, entre Coutances et Villedieu, sur la route de Vire. Son père, moitié cultivateur, moitié tailleur d'habits, habitait une pauvre maison tout en haut du bourg de Gavray, où tant bien que mal, cousant du drap, piochant la terre, il abritait et nourrissait sa famille.

Quand il avait passé le jour sur ses charrues,
 Mon père, il n'allait pas humer l'air dans les rues,
 Ni fumer sur la Sienne où sifflent les pêcheurs...

écrivra de lui son fils devenu grand. C'est qu'il ne fallait point, avec six enfants au logis, qu'il s'amusât, le pauvre homme !

Les jeunes années d'Armand furent ce que sont dans nos campagnes toutes les existences d'écoliers. Les rêveries solitaires et les pro-

1. Voici la copie de son acte de naissance relevé à la mairie de Gavray : « L'an 1838, le 22 avril à 6 heures du soir, par devant nous Adolphe Lefébure, maire de la commune de Gavray (Manche), est comparu le sieur Amand Désiré Lebailly, âgé de 25 ans, né et domicilié à Gavray, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né de ce jour à 2 heures du soir de lui, déclarant, en sa maison rue Haute, et de Olympe Stéphanie Deboucheffontaine son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Amand-Emmanuel, — les dites déclarations et présentations faites en présence de Jean-François Lebailly, âgé de 56 ans, propriétaire, et de Louis Ledentu, âgé de 22 ans, écrivain, domicilié à Gavray. » On remarquera que le prénom réel de Lebailly était *Amand* et non *Armand*.

menades sous les saulaies tranquilles du bord de l'eau, ouvrirent très tôt son âme aux fortes impressions de la nature. Plus réfléchi que ses camarades, souvent à l'écart de leurs jeux, il paraissait songer à des choses lointaines et confuses, et l'on raconte que pour tous les siens, dès cet âge, il était « le petit prodige¹ ». Un jour, Rachel passant à Gavray le rencontra dans la campagne et, assure-t-on, lui prédit de hautes destinées. L'horoscope de la tragédienne ne fut peut-être pas sans influence sur la vie du petit paysan.

La frêle santé d'Armand Lebailly le rendait d'autre part, inapte aux durs labeurs de sa famille, et sa précoce intelligence ayant intéressé deux prêtres de la paroisse, ceux-ci, avec l'assentiment du tailleur, enseignèrent à l'enfant quelques notions de grammaire et d'histoire qu'il s'assimila rapidement, puis l'envoyèrent au petit séminaire de Muneville où il ne resta qu'une année. De Muneville, il fut à Mortain, et là, entre la prière et l'étude, aux heures de récréations ou de songeries, il écrivit ses premiers vers. La quatrième année de ses études il ne retourna pas à Mortain. La pension du collège devenait trop lourde, malgré de successifs allègements, pour la bourse du petit tailleur et on expédia l'enfant à Saint-Lô où il prit gratuitement les

1. L. Boué de Villiers, *Pages de la vie littéraire contemporaine*. Paris, Renaud, 1864.

leçons de nouveaux professeurs, logé quelque part dans la ville en une de ces affreuses camériers qui donnaient aux écoliers pauvres, à raison de deux écus, la couchette de bois dur et, une fois le jour, un peu de bouillon sur leur pain.

« Cette année-là, » écrivent les Frémine, ses biographes ¹, « fut dure à Lebailly... Confiné dans une chambre étroite, sans air, dans un des plus tristes quartiers de la vieille ville, il vivait misérablement et sans amis. Tous les quinze ou vingt jours, souvent une fois par mois seulement, il recevait de chez ses parents du pain noir tout sec, et quelques bouteilles d'un cidre tiré frais au tonneau à Gavray, mais qui ne se conservait guère et ne tardait pas à devenir une boisson couleur d'encre, nauséabonde, insupportable. On conçoit facilement combien vite un pareil régime dut débilitier une santé fragile. A la fin de l'année Lebailly crachait le sang. Toujours seul, laborieux, il allait au collège et en revenait par les rues noires et tortueuses, ses livres et ses cahiers sous le bras, faible et blême, songeant. »

Il vécut ainsi tout un an. — si cela s'appelle vivre — et entra au séminaire diocésain, où il fut seulement quelques semaines. Les privations et le travail avaient affaibli sa santé ; d'étranges malaises le prenaient, des inquiétudes lui montaient par instant au cœur ; ses pauvres oreilles pleines de

1. *Armand Le Bailly*, par Aristide et Charles Frémine. San-doz et Fischbacher, 1877.

bruits n'entendaient plus, ou si peu qu'il devint une charge pour ses professeurs et une gêne pour ses condisciples. Il lui fallut rentrer à Gavray.

Cette brusque résolution de ses études jetait à bas un beau rêve échafaudé dans sa famille. La mère surtout, qui chérissait l'espoir de faire un prêtre de son fils, était désolée. Pensez donc ! Les cinq ans d'études, si coûteuses de santé pour lui et d'argent pour son père, allaient être perdus et n'apporter au bout du compte qu'un peu plus de misère à celui-ci et de répugnance à celui-là pour les obscurs travaux des siens. On en prit son parti, pourtant, et, lorsque le poète, que la vie littéraire tentait, parla de se rendre à Paris, chacun essaya de le retenir. Il partit. Son voyage dura une année qu'il vécut en partie à Caen au service d'un petit journal dont il alimenta, presque à lui seul, les colonnes. La besogne qu'il fournit pendant cette année — trop rapide et trop abondante — exerça une fâcheuse action sur son tempérament littéraire, car il garda toute sa vie jusque dans ses meilleurs poèmes quelque chose de la négligence et des facilités de ce début.

Il avait vingt ans, lorsqu'en juin 1858, il arriva sanglé dans une longue redingote issue des œuvres paternelles, sur le pavé parisien. De suite, il y fut aux prises avec les difficultés habituelles, les mêmes que nous avons contées jusqu'ici ; dépensa ses quelques écus laborieusement amassés ; promena ses sollicitations de journaux en journaux : épuisa son crédit, sa bourse et sa con-

fiance, puis finalement ce qui lui restait de santé.

Il gardait dans son mince bagage, deux ou trois douzaines de volumes, tendres amis qu'il dut bientôt exiler chez un bouquiniste; puis, le dernier parti, il s'enfuit à son tour chercher derrière la Villette, dans la plainte déserte de Saint-Denis, un lit en plein vent, sous un pont — le lit desséché d'un ruisseau.

« Ce pont, disent les Frémine, fut pendant près d'un mois, son unique domicile. Au matin il sortait de sa cachette; toute la journée il courait Paris, les journaux, les antichambres des littérateurs en renom. A la nuit tombante il regagnait son gîte, chaque soir, en grande crainte d'être aperçu. Parfois il pleuvait; les ondées d'été noyaient le creux des fossés dans des flaques d'eau qui s'étendaient jusque sous la voûte du pont. Et le pauvre poète était obligé de se lever de sa couche mouillée pour se tenir debout contre les piliers de pierre, au milieu des frissons et des frayeurs de la nuit. »

Ah! l'effroyable vie qu'il mena désormais et pendant six années que le fit attendre la mort! Il se traîna douloureusement d'un lit d'hôpital à un autre, écrivant dans ses rares jours de répit les courtes pages de son œuvre. Chaque été, comme une nostalgie de son village le reprenait et dès qu'il se sentait un peu de forces et quelques écus dans la main, il fuyait bien vite vers Gavray, par la diligence. Au retour, l'hôpital se refermait sur lui pour des mois, jusqu'à ce que

l'ennui l'en arrachât de nouveau. Pendant une période d'accalmie il crut que la fin de ses maux était venue. Une revue, comme Paris en voit tant pousser et mourir, *La Revue des Races latines*, l'attachait à sa rédaction. Il y resta peu du reste et n'y fit pas fortune. Aucune besogne pourtant ne le rebutait, il les acceptait toutes pour vivre, car il croyait quand même à la vie, malgré les cruautés qu'elle avait eues pour lui. Il écrivit pour un journal de Caen des notes sur les comices et les questions agricoles. Louis Ratisbonne raconte qu'un soir de famine, il fit pour *l'Almanach des Gourmands* de Charles Monselet un article sur la manière de préparer le *plum-pudding*. De convalescences en rechutes il traversa plusieurs années, publiant quatre ou cinq volumes écrits dans la fièvre, et faisant, grâce à une charité de son éditeur, ce voyage d'Italie qui est le rêve des artistes pauvres. — Tout son dernier hiver, celui de 1863-1864, se passa dans les hôpitaux. Quelques amis l'y visitaient de loin en loin, et un jour au printemps, Legouvé lui amena Lamartine. Ce fut une belle journée de gloire pour le malade, si nous en croyons Legouvé :

En entrant, j'aperçois au bout de la salle le pauvre misérable assis près du poêle, les deux bras étendus sur une table, la tête entre les deux bras et le visage enseveli sous ses longs cheveux en désordre. Au bruit de mon pas il relève un peu le front et nous jette de côté un regard farouche ; mais à peine a-t-il reconnu mon compagnon que la stupéfaction, la joie, l'orgueil, l'attendrissement, éclatent

sur sa figure. Tout tremblant, il se lève, vient à nous et n'a que la force de prendre la main que lui tendait le grand poète et de la baiser. La conversation fut de la part de Lamartine un mélange charmant de bonté de père, de bonté de poète. Il parla à Lebailly de ses vers, il lui en répéta même quelques-uns ; une sœur de charité n'aurait pas si bien fait. Après un quart d'heure, il se leva et voyant que le malade voulait nous accompagner jusqu'à la porte : « Prenez mon bras, lui dit-il, et appuyez-vous sur moi. » Nous traversâmes ainsi cette longue salle entre deux rangées de malades, les uns debout au pied de leur lit, les autres assis, les autres levés sur leur séant, tous se découvrant à notre passage. Ce grand nom avait mis tout l'hôpital en rumeur. Lebailly jetait à droite et à gauche des regards étincelants qui semblaient dire : « C'est mon ami, je lui donne le bras. » Il pleurait, il riait, il ne souffrait plus. Une fois dans sa voiture, Lamartine après un moment de silence, me dit : « Ce pauvre jeune homme est bien malade, mais il n'est pas à la veille de mourir. De longs soins lui seront encore utiles : joignez cela à ce que vous lui donnerez. » Il me tendit un billet de 500 francs. Trois jours après, quelle fut ma stupéfaction en apprenant que lui-même était poursuivi pour une somme de 4 000 francs qu'il ne pouvait pas payer. Il avait oublié qu'il devait, en voyant qu'un autre souffrait. Les sages diront : c'est une folie ! Eh ! sans doute, c'est une folie ; mais une folie qu'on peut divulguer sans crainte, elle n'est pas contagieuse 1...

Le lendemain de ce jour Legouvé vint revoir Lebailly et, pour faire accepter l'obole de Lamartine et la sienne, usa d'un pieux subterfuge. « Je vous apporte une bonne nouvelle, mon cher enfant, lui dit-il. L'Académie a partagé son prix

1. *Soixante ans de souvenirs*, tome IV, p. 236 et suivantes.

annuel de poésie entre un jeune littérateur et vous. Mais d'ici le mois de juillet, où les noms des lauréats seront seulement proclamés, les vallons de la Sienne vont reverdir... Voulez-vous que je vous avance vos 750 francs? »

L'excellent homme pensait pouvoir se livrer à ce mensonge charitable ne doutant nullement que la mort du poète ne survînt avant le mois de juillet. Le malade courut à Gavray, puis en repartit bientôt impatient d'assister à son propre triomphe. Il regagna la capitale à petites journées et y tomba exténué, juste à temps pour apprendre par les journaux la supercherie dont il avait été l'objet. Pris de désespoir il voulut qu'on le conduisît sur le champ dans un hôpital, et quelques semaines plus tard, le 4 septembre 1864, mourut dans la même salle de Necker où déjà, bien avant la sienne, s'était envolée l'âme du bon « Gaspard de la Nuit ».

L'œuvre de Lebailly, bien que disséminée en cinq ou six brochures, remplirait à peine un volume. Deux recueils de poèmes : *Italia Mia*, *Chants du Capitole*, ont reçu dans la presse littéraire de l'époque un bienveillant accueil. On y rencontre, et cela était presque fatal chez un poète de cet âge, jeté sans expérience dans les courants philosophiques qui emportaient alors la jeunesse, l'humanitarisme ampoulé d'où M. Homais nous est venu; mais les accents sincères, profonds et simples n'y manquent pas non plus. Malheureusement les négligences par trop fréquentes de la forme en corrompent les meilleures parties.

Nous préférons à ses poèmes les études qu'il a consacrées à Hégésippe Moreau. Une sympathie mystérieuse le poussait vers ce frère aîné dont il recommençait la triste vie en ce monde. Ces études remplissent deux volumes de la minuscule collection Bachelin-Deflorenne dite *Collection du Bibliophile français*, et constituent à notre avis les plus belles pages qu'on ait écrites sur le poète de Provins. Une biographie de Mme de Lamartine parue dans la même collection révèle aussi un vrai talent d'analyste et de conteur ; mais on y sent en maints endroits que l'auteur ne possède point encore son expression définitive.

Né trop tard et parti trop tôt, rien de lui ne subsistera, si ce n'est le double sillage de Moreau et de Lamartine, l'un traversant son œuvre et l'autre passant dans sa vie, et tous deux laissant traîner de leur lumière, sur l'obscurité de sa mémoire.

II

« Après la Révolution de Juillet un jeune poète qui se dérobaît à demi sous le nom de Napol le Pyrénéen parut quelques instants à Paris. Solitaire et triste il ne laissa aucune trace dans la littérature ni dans le monde et rentra bientôt dans son désert. » En ces termes, fort humblement, l'auteur d'un recueil de poèmes paru en 1863, se présentait lui-même au public.

A vrai dire, le poète masqué de 1832 n'était pas demeuré si complètement inaperçu. Sauvage par nature autant que par nécessité, il avait passé « solitaire », comme il dit, mais non sans éveiller beaucoup de curiosités sur son chemin. Peut-être est-ce là le malheur, qu'il n'ait point rencontré en route une main tendue pour le retenir. La poésie l'attirait, il l'eût servie noblement ; mais nul ne venant vers lui, lui ne courut personne et il s'en retourna tristement.

Il semblerait que la critique doive quelquefois porter la peine de ses nonchalances. Pendant que Napol fut devant elle, elle ne s'inquiéta pas de connaître ce Pyrénéen qui apportait l'âpre chanson de sa Garonne à Paris. Celui-ci sortait de publier quelques poèmes bouillonnants et tumultueux, dans une langue expressive et rude qui surprit ; mais il paraissait tant de choses en ce temps-là qu'on ne se souciait guère de choisir entre elles, et le poète repartit avant même qu'on se fut bien avisé de sa présence. Ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque des bibliographes curieux exhumerent des vers égarés en de petits journaux disparus, que l'on remarqua ceux de Napol. Et alors, le mystère du pseudonyme aidant, le silence qui recouvrait cet anonymat permettant de supposer la mort de l'auteur, la chronique fit un sort à l'œuvre pour qu'on lui pardonnât de l'avoir naguère méconnue. On s'ingénia longuement à mettre un nom sur les vers du Pyrénéen ; mais trop tard, semblait-il ; Quérard, l'un de nos plus

fameux nomenclateurs littéraires, dut avouer à sa confusion, dans ses *Supercheries*, l'inutilité de ses recherches. Charles Asselineau lui-même, le bibliographe clairvoyant, désespéra de jamais soulever le masque tenace, et reproduisit en 1862 dans une anthologie des poètes modernes une des pièces exhumées dont il donna l'auteur pour mort ou pour fabuleux. L'année suivante, après un silence de trente ans, le Pyrénéen répliqua en publiant *l'Arise*¹ dont nous évoquions tout à l'heure la préface.

Napoléon Peyrat, — c'est le nom réel de Napol, — né en 1809 aux Bordes-sur-Arribes, dans l'Ariège, n'est pas un retardataire à proprement parler ; sa jeunesse fut contemporaine de la jeune école poétique, mais son œuvre longtemps cachée, et révélée seulement après que le romantisme eut perdu l'oreille de la foule, l'arrache, en quelque sorte, au temps qui devrait être le sien. A part deux ou trois courts poèmes jetés dans quelques feuilles perdues, aussitôt oubliés d'ailleurs, il ne publia rien avant 1843, et, jusque-là tenu à l'écart des milieux littéraires, ne put se mêler à l'action romantique qu'à une heure où le romantisme lui-même n'exerçait plus aucune action.

De vieille famille protestante et de sang albigeois, il roulait les colères farouches, les ardeurs

1. *L'Arise*, romancero religieux, héroïque et pastoral, par Napoléon Peyrat. Paris, Meyruals, 1863.

impétueuses d'une hérédité de révoltes, dans ses veines et dans sa pensée. Tenant, par des racines profondes, au sol et à l'histoire sanglante de son pays, il semblait qu'un long arriéré de représailles remontât constamment en lui, comme si après un sommeil de six siècles, l'âme des sectateurs cathares l'eût tout à coup animé.

Ayant achevé ses études de théologie protestante à la faculté de Montauban, il entra dans l'Église réformée et fut nommé pasteur de Saint-Germain-en-Laye où il demeura toute sa vie en une demi-disgrâce. Sa franchise brutale pour les siens, autant qu'impitoyable pour ses adversaires, la fougue de son esprit non moins extravagante que celle de son cœur, firent maintes fois soupçonner l'orthodoxie de ses propos, par ses supérieurs religieux, — qui, jusqu'au bout, le tinrent, dogmatiquement parlant, dans une estime tempérée.

Il entretenait à Paris des relations avec Béranger, avec Lamennais surtout, qu'il avait connu autrefois, étant lui-même précepteur dans une famille où Lamennais se rendait en visite. Le commerce intellectuel des deux écrivains dont il réunit et publia plus tard la correspondance ne devait pas fortifier en lui l'amour et le respect de son sacerdoce. Néanmoins il resta jusqu'à la fin de sa vie dans ses fonctions et dans sa foi, — son âme, sa vieille âme d'Albigeois, triste seulement de voir incliner son épouse au catholicisme. Mme Napoléon Peyrat, — quelque peu femme de

lettres, à laquelle nous devons notamment *Entre Rome et New-York* (1861) et une biographie de son mari dont nous n'avons rien retrouvé, — se convertit après la mort de ce dernier, ou plutôt régularisa une conversion depuis longtemps accomplie.

Le poète de l'*Arise*, dans la première moitié de sa vie, participa plus activement que personne à cette splendide renaissance de la poésie provinciale dans nos contrées du Midi, laquelle devait aboutir au félibrisme moderne. Il fut le chef incontesté d'une vaillante école poétique qui prit pour évangile ses épopées ardentes, et répandit en Languedoc une armée de jeunes troubadours. Auguste Fourès et Xavier de Ricard se constituèrent ses lieutenants et tous trois remplirent les vallées de leurs furieux *sirventes* ou de leurs hymnes héroïques. Peyrat, nous l'avons dit, adorait sa petite patrie pyrénéenne. Il aimait tout en elle, ses montagnes, son histoire sa langue et ses coutumes, et tout ce qui tentait d'en affaiblir ou d'en corrompre le caractère, lui devenait exécration. L'obligation qu'on lui faisait d'abandonner pour le français l'idiome natal le désolait constamment et parfois dans sa double haine de cathare et de patriote, il disait à ses partisans : « C'est encore à ce misérable Simon de Montfort, voyez-vous, que nous devons de parler l'âpre jargon picard ! »

Boutade de poète, sans doute, et qu'il ne convient pas de prendre vraiment à la lettre. Aussi

bien c'est à ce jargon-là qu'il confiait ses inspirations et ce jargon ne les a point trahies. On en jugera par quelques strophes de ce poème, restituées sous leur forme initiale par Charles Asselineau, lorsque l'*Arise* l'eut présenté avec de telles transformations que sa vigueur primitive s'en trouva presque disparue :

ROLLAND

(*A Prosper Timbal*)

Vous allez donc partir, cher ami, vous allez
Fuir vers notre soleil, comme les vents ailés ;
 Déjà la berline jalouse
Frissonne sous le fouet, inquiète, en éveil
Belle et fière d'aller bondir sous le soleil
 Où s'endort la brune Toulouse.

Que Dieu vous garde, ami ! — Mais lorsque vous aurez
Franchi monts et vallons et fleuves azurés
 Villes et vieilles citadelles
La vermeille Orléans et les âpres rochers
D'Argenton et Limoge aux trois sveltes clochers
 Pleins de cloches et d'hirondelles,

Et Brive et sa Corrèze et Cahors et ses vins,
Où naquit Fénelon, le cygne aux chants divins
 Qui nageait aux sources d'Homère ; —
Arrêtez un moment votre char agité
Pour voir la belle plaine où le More a jeté
 La blanche cité votre mère ;

Ces plaines de parfums, cet horizon fleuri,
L'Aveyron murmurant, des pelouses chéri,

Le Tescoud aux grèves pensives,
Le Tarn fauve et bruyant, la Garonne aux longs flots
Qui voit navires bruns et verdissants flots
Nager dans ses eaux convulsives ;

Et puis voyez là-bas à l'horizon ; voyez
Ces grands monts dans l'azur et le soleil noyés
On dirait l'épineuse arête
D'un large poisson mort entre les océans,
Ou bien quelque Babel, ruine de géants,
Dont la foudre ronge la crête.

Non, ce mur de granit qui clot ce bel éden
C'est Charlemagne, c'est Roland le paladin
Qui lui fit ces grandes entailles ;
Qui tronqua le Valier blanc et pyramidal
En faisant tournoyer sa large Durandal
Contre les Mores aux batailles.

Les Mores ont haché les rois goths à Xérès ;
Leurs bataillons fauchés sont là dans les guérets
Comme des gerbes égrénées.
L'Arabe, sur les pas de Muça-el-Kévir,
Fait voler son cheval du bleu Guadalquivir,
Jusques aux blanches Pyrénées.

Mais un jour que Muça-el-Kévir a voulu
Traquer, sur leurs sommets, un vieil ours chevelu
Grimpant de pelouse en pelouse
Il monte au pic neigeux du Valier... Ebloui
Il voit un horizon en fleurs épanoui,
Où, comme une perle est Toulouse.

« Fils d'Allah, dégainez vos sabres ; fils d'Allah,
Montez sur vos chevaux ! La France est audelà,

Au delà de ces rocs moroses :
 L'olive y croit auprès du rouge cerisier
 La France est un jardin fleuri comme un rosier
 Dans la belle saison des roses... »

Il faudrait citer entièrement ce superbe poème où tout, d'un bout à l'autre, est également admirable. Nous préférons reproduire à la suite de ces strophes emportées, d'autres vers moins connus, mais non moins remarquables et dont certains, qui constituent une ingénieuse adaptation des romanceros espagnols, ont vraiment grande allure. On en jugera par cet extrait :

L'EMIR SANCHE
 (A Monsieur Ferd. Denis)

Denis, vous connaissez tous nos romanceros,
 Nos tendres harpeors, les superbes héros
 De Portugal et de Castille.
 Accueillez cet émir et son chantre roman,
 Et que dans son aigrette, ainsi qu'un diamant,
 Notre vieille amitié scintille.

« Oh ! le maudit enfant ! oh ! le méchant garçon !
 Paresseux qui ne fait que chanter sa chanson,
 Et que, suivre la sérénade,
 Laisant la chèvre errer seule sur les sommets !
 Va, quand les Sarrasins viendront, je te promets
 Qu'ils t'emmèneront à Grenade ! »

C'est ainsi qu'à Ramos une mère grondait
 Un petit enfant blond dont le cœur se fendait

Et dont l'âme était sur ses lèvres.
 « Oh ! Jésus, je suis mort ! mon Dieu, je suis perdu ! »
 Criait-il en fuyant, sanglotant éperdu,
 Vers un bois où broutaient des chèvres.

Deux muletiers passait : « Mon bel enfant, qu'as-tu ?
 Eh quoi ? pour des chansons ta mère t'a battu ?
 Suis-nous aux Espagnes vermeilles,
 Tu deviendras un jour, car tu m'as l'air malin,
 Qui sait ! alcade, abbé, pape ou miramolin !
 L'Espagne est le ciel des merveilles ! »

L'enfant sourit, hésite et part enfin heureux
 D'ouïr, de l'aube au soir, les longs chants amoureux
 De strophe en strophe se poursuivre ;
 Et le gai carillon des grelots des mulets
 Qui secouaient, émus des mélodieux lais,
 Leurs fronts bruns aux croissants de cuivre.

Le troupeau rentre seul à l'étable le soir.
 Triste, la mère dit : « Mon Dieu, le ciel est noir,
 Sanche ne revient pas encore !
 Voici l'heure où dans l'air rôdent d'impurs esprits !
 Si l'ours le dévorait ? S'il avait été pris
 Par un Bohême ou par un Maure ! »

La pauvre mère, hélas ! part, et les yeux au ciel
 Les deux mains sur son front, erre sur Berbéziel
 Et sur Cap-Aret, sombre crête,
 Criant, dans le val sourd qu'un flot sauvage fend :
 « Sanche, mon cher enfant ! Sanche, mon cher enfant,
 Sanche mon agneau, ma chevette ! »

Puis elle devint folle et disant des chansons.
 Elle allait près des eaux : « Poissons, gentils poissons,
 Répondez, est-il dans la grotte ?... »

...Or, aux temps des raisins,
 Vers Rams, un soir, descend un camp de Sarrasins :
 Il marche en appareil de fête,
 Vers un rustique toit dont les murs ruineux
 Ne sont plus retenus que des robustes nœuds
 D'un lierre en touffe sur son faite.

Sur son seuil une vieille, accroupie au soleil,
 Tourne la tête au bruit, voit l'escadron vermeil
 Et son chef à l'ardente aigrette,
 Comme une ourse en fureur s'élançe, et dévorant
 L'émir de ses baisers, expire en murmurant :
 « Sanche, mon enfant, ma chevrette ! »

Qu'on nous pardonne de citer, après ces strophes éclatantes, cette petite ode à la fauvette dont l'harmonie, plus douce et plus tendre, s'élève ici comme un galoubet de chevrier sur le tumulte d'une cavalcade.

La fauvette est de retour
 Car je viens d'entendre
 Dans les bosquets d'alentour
 Son chant vif et tendre.
 J'ai cru même apercevoir
 Son gentil chaperon noir,
 Sa blanche bavette,
 Au seuil de mon vert manoir ;
 Salut, ma fauvette !

Je la vois qui ça et là
 D'un rien s'effarouche
 Pique ceci. mord cela
 Combat une mouche ;

Chante en tournoyant dans l'air,
Puis se mire au ruisseau clair
Pimpante et coquette,
Boit et fuit comme l'éclair ;
Salut, ma fauvette !

Elle enlève un long cheveu,
Le duvet qui traîne,
Cherche le romarin bleu
Ou le blanc troëne ;
Puis, ouvrière en plein vent,
Coud sans aiguille, et souvent
Tisse sans navette,
Son frêle hamac mouvant ;
Salut, ma fauvette !

Elle couve, et dans son nid
Son espoir se berce ;
Mais voilà que Dieu bénit
Son œuf blond qui perce,
C'est, ô charme de ses yeux !
Un nid d'oisillons joyeux
Bourrelet en tête,
Couronné d'argent soyeux :
Salut, ma fauvette !

Puis, mère docte elle instruit
Ses enfants bien sages ;
De quoi le nid se construit,
De l'art des présages ;
L'aspect des vents et des eaux,
Chants qui trompent les réseaux.
Prière, hymne et fête,
A l'Angelet des oiseaux :
Salut, ma fauvette !

Angelet de qui dépend
 Le sort de sa race,
 Garde-la bien du serpent,
 Du milan vorace,
 De l'ouragan ravisseur,
 Et du destin, noir chasseur !
 Moi, pauvre poète,
 Je t'implore pour ma sœur !
 Adieu, ma fauvette !

M. Paul Mariéton, dans la *Terre Provençale*¹, déclare en signalant les poèmes de Peyrat que la langue natale seule « eût pu leur donner la palpitation lyrique qui fait vivre la poésie ». L'affirmation nous semble hasardée, car si l'on doit convenir qu'il manque à ces vers quelque chose, il est permis de douter que ce soit cette « palpitation ».

En dehors de *l'Arise*, Peyrat a publié plusieurs ouvrages qui procèdent tous du même tempérament poétique : *l'Histoire des pasteurs du Désert*, parue en 1843, *l'Histoire de Vigilance* en 1855, *les Réformateurs de France et d'Italie au douzième siècle*, en 1860, *A travers le moyen âge* en 1865, et enfin son *Histoire des Albigeois* achevée en 1870. Toutes ces œuvres sont dignes de son talent si personnel ; chacune à des titres divers honore sa mémoire, aucune d'elles ne saurait donner la juste mesure de son mérite. Homme de parti pris et de passion, Peyrat fut un piètre historien et les travaux que nous venons de citer sont davan-

1. P. 503.

tage des épopées à la louange d'une cause ou d'une secte que des relations impartiales. Tels qu'il les a donnés pourtant et malgré leur mépris trop excessif des faits, ils font encore opulente figure de poèmes, où l'imagination, la fougue et l'enthousiasme ne se préoccupent nullement d'inscrire la vérité.

Ce diable de Pyrénéen fut un poète et ne fut que cela, d'un bout à l'autre de son œuvre. Il connaissait Sainte-Beuve pour l'avoir souvent approché, et si le geste du critique l'eût à temps fermé dans son rôle, nul doute qu'il nous eût donné un grand poète de plus. Ce geste, Dieu ne l'a pas permis.

III

On s'étonnera sans doute de nous voir introduire un vivant parmi tous ces morts. C'est que, par sa naissance, sa vie, son œuvre et sa foi, cette foi robuste que les ans n'ont pas entamée, celui-là est le dernier des derniers, le survivant miraculeux de la magnifique épopée.

Adolphe Vard, né au bourg normand d'Aubevoye en 1832, a aujourd'hui soixante-douze ans. C'est un grand vieillard vigoureux dont le clair crépuscule s'attarde au milieu des ruches et des roses, entre les sourires qui traversent encore son rêve et les regrets qui désolent déjà son souvenir. La fortune ne l'a point gâté. Enfant il ne reçut pour tout bagage intellectuel que les leçons de

l'école communale et les conseils d'un vieux prêtre ami que son intelligence avait intéressé. Quand il eut treize ans on le mit à servir les maçons, ce qu'il fit sans nul enthousiasme quoique sans répugnance, pour apprendre un métier et venir en aide à sa famille. A dix-neuf ans il abandonna cette besogne, trouvant chez un horticulteur un emploi subalterne, moins tyrannique, moins rude aussi que le précédent, et qui lui laissa le goût de s'instruire avec le temps de s'y livrer. Là, en quelques années, il s'assimila les classiques, la plupart des poètes français de la Renaissance et parmi les poètes modernes tous ceux que le hasard plaça sous sa main. Déjà dans le fond obscur de son être, ses lectures éveillaient un vague balbutiement qui se précisa, grandit, jusqu'au jour où, penché curieusement sur lui-même, le jeune horticulteur se reconnut poète.

Quelle ivresse dut inonder son âme ce jour-là!...

Il avait vingt-trois ans lorsque, réunissant les minces économies levées sur son salaire, il prit le chemin qu'ils prennent tous et vint à Paris, légèrement, le manuscrit d'un drame en vers sous son bras. Dès son arrivée il porta lui-même sa pièce au Français, l'y déposa et attendit. On ne l'y accepta point, mais Arsène Houssaye qui dirigeait la maison de Molière, enveloppa de tant de sympathique bienveillance l'annonce de ce premier insuccès, que Vard s'en fut presque enchanté.

Entre temps il s'était ouvert des relations avec

quelques jeunes écrivains, notamment ce Thalès Bernard qui perdit des trésors de talent et d'intelligence en de lamentables entreprises. Thalès Bernard possédait une revue, *l'Europe Littéraire*, dans les cadres de laquelle son influence indiscutée — et dont on crut même fort longtemps qu'elle primerait sur les parnassiens l'influence de Leconte de Lisle — groupait quelques hommes de mérite. Vard y entra et vit, perdus dans une foule de « ratés », deux ou trois vrais poètes, Paban, Millien, Francis Pittié, ainsi que d'autres personnages plus célèbres et que le hasard sans doute ou la curiosité y conduisaient : George Sand, Léo Joubert, André Theuriet, une fois même Sainte-Beuve, lequel n'y fit que passer.

Mais l'esprit des cénacles de ce temps-là n'était plus nourri d'enthousiasme et de foi comme au temps jadis. L'industrielle bohème, moins préoccupée d'art et de poésie que son aînée, se donnait bien encore une vague étiquette littéraire : il lui manquait l'ancienne ardeur qui restera la gloire de la plèbe romantique. Le nouveau venu sentait tout cela et comprenant que c'en était fini à jamais des héroïsmes d'antan, n'hésita point entre son ambition de poète et sa dignité d'homme et retourna dans son pays.

Il s'engagea pour la durée des moissons dans une ferme, puis, comme il postulait pour un emploi au chemin de fer, on le nomma graisseur de wagons, ô ironie ! et désormais, pendant trente années, ce rêveur amoureux de larges hori-

zons, ce poète enivré d'essors infinis, huila, pour des voyages qu'il ne partageait point, des essieux brûlants dans une gare. Trente ans pour un misérable salaire, il demeura courbé sur cette besogne infime et je ne sais trop vraiment s'il faut admirer davantage qu'un poète pût s'accommoder trente ans d'une pareille tâche, ou qu'au bout de ces trente ans, ce manœuvre restât poète.

Son métier, son triste métier, il l'exerça ponctuellement sans y faillir un jour, ainsi qu'il l'a conté lui-même dans la préface de son volume *Heures noires et nuits blanches*. « Je n'ai jamais, dit-il, consacré à la poésie que le temps que j'ai vu bon nombre de mes pareils se laisser prendre par le désœuvrement et l'ennui, ou donner au jeu, à la boisson et aux affaires des voisins. » Et en épigraphe de sa vie il cloue fièrement cet énergique alexandrin :

Poète, je ne sais, ouvrier j'en réponds.

Au demeurant, ce métier ne lui plaisait guère, sans doute, mais il s'en consolait à part lui dans le sentiment de sa dignité satisfaite, se murmurant seulement tout bas dans les heures plus douloureuses :

...Vis moins triste !

Redis sans orgueil, ni dépit :

L'artisan vaut moins que l'artiste,

La rose ne vaut pas l'épi,

Et peut-être avait-il raison, puisque c'est, ici-bas du moins — par l'artisan que vit l'artiste, mais peut-être aussi songeait-il que si l'artisan meurt un jour, l'artiste rembourse alors en une fois, plus qu'on ne lui a jamais prêté.

Adolphe Vard a publié trois volumes de vers : *Heures noires et nuits blanches* (Paris, 1866), *Le rêve de Muguet* — une idylle — et *l'Ame volée* — un conte —, ces deux derniers parus d'abord séparément en 1889 et 1891 et réunis depuis l'un à l'autre. Son œuvre principale est le *Rêve de Muguet*, histoire naïve et passionnée d'un amour comme il en dut être à la source du monde et que notre humanité compliquée d'aujourd'hui mène, par le désespoir, à la mort. On a maintes fois analysé ce poème dans les diverses biographies qui existent d'Adolphe Vard, mais nulle part sans lui nuire un peu. Aussi bien, le mérite d'un pareil ouvrage, tout de fraîcheur et de tendresse, échappe à l'interprétation. Il faut lire *Muguet* et non point se la faire conter. Il s'y trouve des figures de second plan tout à fait charmantes, notamment le poète Alain qui est un délicieux trouvère de village. Les premiers rôles, Muguet et André, sont dessinés simplement dans la rusticité de leur âme presque primitive et réussissent quand même à ne jamais être banals. J'entends dire qu'ils ont existé. Qu'importe ! imaginés ou réels leur histoire est une belle histoire et leur amour un bel amour.

Un quatrième volume, *Lieds et sonnets à l'aube* composé de petites pièces lyriques attend, dans les

cartons du poète qu'il l'imprime. Nous l'avons eu aussi sous les yeux, celui-là ; il contient de fort jolies pages dont quelques-unes vraiment supérieures. Nous en avons extrait ces simples strophes où l'âme épanouie dans *Muguette* se trouve heureusement résumée :

MA MIE, O GUÉ !

Je n'ai besoin d'avoir fortune ni souci,
 Mon âme n'est émue et mon cœur obscurci,
 Mon œil ne s'éclaire ou se voile,
 Que si l'œil de Marie est limpide ou troublé :
 Elle seule est mon aube, et mon ciel constellé
 Luit des feux d'une seule étoile.

Propice aux vœux d'une autre et rebelle à mes vœux,
 Autre que je la rêve, autre que je la veux,
 Froide même et même infidèle,
 Si j'étais mage ou roi, comme j'échangerais
 Autel d'où Dieu descend, trône où je monterais
 Et tout... pour un rien venu d'elle.

Tout, jusqu'à l'espérance et jusqu'au souvenir,
 La paix, la foi, la joie et ma gloire à venir,
 Chimère d'un rêve nourrie,
 Ma raison, mon génie et l'écho de mes chants,
 Pour un baiser furtif ou quelques mots touchants
 Tombés des lèvres de Marie.

La vie qui fut brutale et avare de temps à ce poète ne lui a pas assez permis de purifier son verbe et d'affiner la pointe de sa plume. Sans doute faut-il le regretter, mais tel que sa rude destinée nous le donne, saluons-le, car il est le dernier rejeton d'une grande race qui s'éteint.

IV

Plus de soixante ans ont passé depuis que le Romantisme, au sommet de son âge d'or, s'asseyait dans le resplendissement d'*Hernani*, et à peine, aujourd'hui, jetant les yeux autour de nous, y retrouvons-nous ses ruines écroulées. Elevé dans la gloire des légendes il s'est mystérieusement évanoui comme il était venu, et l'histoire n'en a conservé qu'une image rapide et grossière, déformée par la maladresse ou l'ignorance des lithographes.

Non, pour nous, cette image ne représente pas le Romantisme. On l'a vu, ses passions, à lui, n'enfermaient aucun bas calcul, sa générosité ne voilait aucun égoïsme, et l'individualisme soldes dont on nous l'affuble, ne lui a point appartenu. Il rêva de faire descendre un peu plus du poète dans l'œuvre et c'était pour donner davantage de lui-même à tous. Il s'éprit de toutes les grandes causes qui faisaient battre le cœur du monde, eut de la colère contre toutes les iniquités, de la pitié aussi pour toutes les infortunes. Un jour ceux qu'il porta en haut de la cité littéraire, ivres de la puissance qu'il leur avait donnée, employèrent leurs forces pour eux, contre lui : ceux-là étaient ses fils dénaturés, sans doute, mais sa mémoire demeure innocente de leurs fautes.

Du jour que se fut dispersée la plèbe en qui vibrail la pensée romantique, tout ce qui compo-

sait le Romantisme disparut. Fini le large essor qui l'emportait naguère ! Perdue la foi ardente et tombé le fol enthousiasme ! Le lyrisme par la vertu d'habitudes longuement exercées demeura dans les mots, mais déserta les âmes, et la virtuosité remplaça l'improvisation, comme l'artifice, hélas ! effaça la sincérité. Dès ce jour un nouveau Romantisme était né peut-être, mais l'ancien, à coup sûr, le seul authentique, était mort.

Il ne cessa point pour cela d'y avoir à travers les lettres de la misère imméritée, du talent méconnu ; il s'y trouva encore des gueux dignes de pitié, toutefois ne s'en vit-il guère qui retinssent le respect ¹ Dépouillés de leur idéal, découronnés de leur croyance, vidés de leurs amours, ils s'abîmèrent isolément dans leur propre pensée, et la communion populaire cessa de s'opérer en eux. Qu'avaient-ils de commun d'ailleurs, sinon leurs désirs matériels qui ne les rassemblaient point, mais dont la préoccupation les jetait au contraire les uns loin des autres ? La Bohème perpétua le dénuement de l'ancienne jeunesse sans en ressus-

1. Les types presque légendaires de Fontan, dit *Crusoë*, fondateur du *Sans-le-Sou*, directeur, rédacteur et porteur de journaux, — de Constant Arnoult son associé, d'Amédée Roland qui, parmi un grand nombre de chefs-d'œuvre en puissance, finit, dit-on, par mettre au jour un beau livre, — de Pelloquet, Detouche, Alexandre Leclerc et je ne sais combien d'autres déclassés parfois volontaires, fréquemment stériles, qui appartiennent au romantisme de la décadence, exprime merveilleusement la différence des deux époques littéraires.

citer l'audacieux stoïcisme. Son existence banale l'absorba tout entière et lui fit sacrifier constamment son rêve à sa faim. Elle vécut d'expédients étranges, de vulgaires industries, posa la plume de Roulland pour prendre la pipe de Schaunard. Le mépris du « bourgeois » fut son unique emprunt aux sentiments de l'aînée, et encore y imprima-t-elle le cachet de sa déchéance. Ce mépris lui fut un prétexte à déménagements clandestins. Le « bourgeois », descendu par elle des contingences métaphysiques à la réalité expressive du propriétaire, apporta une forme concrète à la vieille haine romantique dont l'expression prit désormais la « cloche de bois » pour symbole.

Et, sans parler du plus connu qui faillit faire fortune en exposant ses culottes percées, il y eut cependant des hommes de mérite, au fond de cette bohème. La plupart n'ont pas réussi et ne sauraient en être excusés. Voyez Thalès Bernard que nous rappelions tout à l'heure ; celui-là ne manquait de talent ni d'appuis, mais il gaspilla l'un et fatigua les autres. La poésie lui devint une manière de métier, un peu moins lucratif, un peu plus élégant, et qu'on exer ce en concurrence pour varier l'usage de la vie. Mille entreprises l'en écartant, il ne lui consacra bientôt que ses loisirs inemployés.

« Thalès, nous écrivait son collaborateur d'un jour, Adolphe Vard, Thalès exploitait tout ce qui rapporte. » Il trouva le moyen de vivre du tom-

beau de sa mère. Ceci veut une explication. Quand il eut enterré sa mère, Thalès Bernard, bon fils, résolut de lui élever une tombe monumentale, et, comme il ne possédait rien, s'en alla quêter un concours auprès de quiconque portait un nom dans la compassion parisienne. La princesse de Belgiojoso et la princesse de Metternich s'intéressèrent à son idée. Il recueillit des souscriptions qui, pour un moment, résolurent le difficile problème de son souper quotidien, — jusqu'à ce que, du moins, son projet tumulaire eût épuisé la bienveillance de ses souscripteurs, presque tous plusieurs fois inscrits sur sa liste. On raconte que l'impératrice, à force de pierres successives, eût élevé une pyramide imposante à la piété filiale de Thalès.

Puis, la bohème mourut à son tour ; d'autres générations littéraires après elle, — chacune refoulant davantage le romantisme dans le passé...

La jeunesse d'aujourd'hui, répudiant la gloire de l'ancienne, a rompu les vieilles traditions. Se croyant plus habile en agissant ainsi, elle s'est précipitée sur le passage de la fortune et s'y écrase maintenant, sans plaisir, pour faire haie à son char. Pauvres gens qui ne l'ont pas compris ! ils seront emportés avant d'avoir vécu, et passeront sans rien laisser d'eux, qu'un peu de boue au fond d'une ornière.

Malheureux ! malheureux et fous ! L'un d'entre eux, présidant une des associations de la jeunesse

universitaire, a pu, sans qu'il s'élevât une voix pour protester, s'écrier publiquement à l'occasion des fêtes du centenaire de Victor Hugo : « La jeunesse d'aujourd'hui, préoccupée surtout de problèmes extrêmement précis, n'a plus cet enthousiasme poétique du siècle passé. »

Ah ! ne vous glorifiez pas de l'avoir chassé cet enthousiasme ! il était à la fois la rose et la chanson au bord de vos vingt ans désolés ; il était l'opulence orgueilleuse de votre âge, il était votre grâce, votre génie, votre fierté, ô jeunesse ! — toute votre jeunesse...

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

- Alfred de Vigny et son temps*, par L. Séché, 75.
Almanach des Gourmands, 254.
Ame volée (L'), par Ad. Vard, 273.
Ancelot, 14, 145.
Ancelot (Mme), 38.
Andrieux, 12, 25.
Anges et Diables, par Ausone de Chancel, 221, 223.
Annales de la Littérature et des Arts, 17.
Antony, 32.
Arago (Jacques et Etienne), 110, 127, 147, 149.
Argus (L'), 92, 109.
Ariel (L'), 174 à 176. — 185, 190, 191, 204, 215.
Arise (L') par Napoléon Peyrat, 259, 268.
Arlincourt (Vicomte d'), 156.
Armand Lebailly, par A. et C. Frémine, 251.
Arnault (Vincent), 12, 25.
Arnault (Lucien), 13.
Artiste (L'), 176, 177, 178, 185.
Asnodée, par Berthaud, 93, 94, 97, 115 à 117.
Assé (Eugène), 7.
Asselineau (Charles), 7, 34, 47, 259, 262.
A travers le moyen âge, par Napoléon Peyrat, 268.
Audebrand (Ph.), 90, 96, 104, 108, 111, 128, 173, 204, 233.
Ausone de Chancel, 41, 218 à 228.
Bachelin-Deflorenne. 257.
Balzac (H. de), 20, 30, 46, 157, 177 à 185.
Balzac en pantoufles, par Léon Gozlan, 182.
Baour-Lormian, 12.
Barthélemy, 66, 95, 117, 121, 128.
Beauchesne, 44.
Beauvoir (Roger de), 176.
Belgiojoso (princesse de), 278.
Belloy (de), 179.
Béranger, 101, 128, 135, 136, 157, 228, 229, 232.
Berlioz, 20.
Bernard (Thalés), 271, 277, 278.
Berthaud (Louis-A.), 51, 61, 64, 80, 85, 88 à 130, 144, 146, 147, 150, 152.
Bertrand (Aloysius), 51, 256.

- Béthune et Plon, 149.
 Beurdeley, 133.
 Biais (Emile), 218.
Bibliographie de la France, 217.
Biographie générale, 164.
 Biré (Edmond), 16, 32, 41, 42.
 Blanche (Docteur), 187, 192, 216.
 Blaze (Henri), 176.
 Boileau, 16.
Bon-Sens (Le), 107, 122, 123.
 Borel (Petrus), 203.
 Boué de Villiers, 250.
 Boulanger, 20.
 Bourquelot (Félix), 133.
 Bouvier (C. L.), 59, 77.
 Brifaut, 12, 16.
 Brizeux, 176.
Burgraves (Les), 52.
- Cabanon (Emile), 203.
 Calvimont (Robert de), 110 à 112.
 Camoëns, 51, 80.
 Carrel (Armand), 237.
Causeries du Lundi, 56, 81, 89.
Causeries sur les artistes de mon temps, par Jean Gigoux, 166.
Censeur (Le), 93.
Champavert, par Pétrus Borel, 203.
 Champfleury, 7, 28.
Chants du Capitole, par A. Lebaillly, 256.
 Charassin (de), 95.
Charivari (Le), 104, 106, 107, 114, 122, 147, 150, 156.
 Charles-Albert, 58, 62, 72, 74, 80.
 Charles X, 25.
 Charles Félix, 58.
 Charlet, 125.
 Charvaz (Mgr), 75.
- Chateaubriand, 14, 32, 65, 66, 156.
Châtiments (Les), 91.
 Chatterton, 18, 31, 43, 51, 54, 68, 153, 160.
 Chaudessaigues, 176.
Chemin du ciel (Le), par Berthaud, 128.
 Chénier (André), 46, 157.
Christine à Fontainebleau, 23, 32, 145.
Christophe Colomb, par N. Lemerancier, 23.
 Claretie (Jules), 163.
 Claudin (G.), 152.
Clément Marot à Genève, 149.
 Cler (Albert), 104.
Conservateur littéraire (Le), 15, 17.
Consolations, (Les), 52.
Constitutionnel (Le), 27, 28.
 Corbière, 238.
 Corneille, 16, 28.
 Costa de Beauregard, 74.
Coupe de l'Exil (La), par J.-P. Veyrat, 71, 72, 75, 80, 84.
Courrier de Lyon (Le), 94.
Courrier des Alpes (Le), 76, 77.
Courrier Français (Le), 27.
 Cousin (Victor), 238, 240, 241.
Cromwell, 19, 39.
 Curmer, 125.
- Dash (comtesse), 166, 167, 176, 189.
 Daumas (général), 226.
 Delacroix, 20.
 Delaunay, 176, 177.
 Delavigne (Casimir), 14.
 Delille, 12, 15, 16.
 Deschamps (Emile et Antony), 15, 17, 176.
 Deschamps (Mme Emile), 166.
 Désessart, 149.
 Dessales-Régis, 153.
 Detouche, 276.

- Devéria (Achille et Eugène), 20.
 Didot, 137.
 Diogène (Le), 64, 94, 103, 117, 143, 144.
Documents inédits sur J.-P. Veyrat, par L. Pillet, 57.
Don Juan deMarana, 215.
 Dorval (Mme), 20, 27.
 Drouineau (Gustave), 203.
 Du Camp (Maxime), 20, 40, 41, 48, 221, 224, 227, 228.
 Ducange (V.), 23.
 Ducis, 12.
 Dumas (Alexandre), 13, 20, 23, 25, 28, 44, 63, 99, 145, 163, 176, 215, 233.
 Dupont (Pierre), 133.
 Durangel, 17.

Ecole des ménages (L'), 181, 182.
Eloa, 19.
Entracte (L'), 185.
 Escousse, 42, 50, 51, 122, 153.
 Esquiros (Alphonse), 233.
Europe littéraire (L'), 271.

 Farcy J.-G., 237 à 243.
 Fargueil (Mlle), 110 à 112; 148, 151.
 Favier (Mme), 133, 134, 138.
Feuille de Provins (La), 143, 152.
Feuilleton des Journaux politiques, par Balzac, 31.
 Firmin, 162, 163.
 Fontan, 276.
 Forneret (Xavier), 169, 170.
 Fouinet (Ernest), 44, 176.
 Fourès (Auguste), 261.
 Fournier de Verneuil, 229, 230, 232, 233.
Français peints par eux-mêmes (Les), 125, 127.
France Littéraire (La), 67, 164.
François II, par le président Hénault, 23.

 Frémine (A. et C.), 251, 253.
Fruits de la science (Les), par J.-P. Veyrat, 67.

Gaîté (*Théâtre de la*), 127.
 Galloix (Imbert), 243 à 247.
 Garcia, 20.
 Gaspard de la Nuit, voir : Al. Bertrand.
 Gautier (Théophile), 7, 53, 88, 176, 178, 183, 184, 207, 216.
 Gavarni, 176.
 Gay (Delphine), 17, 184.
Gazette de France, 110, 153.
Gazette de Sainte-Pélagie, 229, 230, 233.
 Gérusez, 241.
 Gide, 245.
 Gigoux (Jean), 125, 166, 203.
 Gilbert, 112, 157, 207.
 Girardin (Emile de), 226.
 Girardin (Mme de), voir : Delphine Gay.
 Gisquet, 102 à 105, 120, 144.
Gisquetéides, par Berthaud, 102.
Glaneuse (La), 93, 97, 99, 100.
Globe (Le), 240, 242.
 Goethe, 27.
 Goubeaux (P.), 23.
 Gozlan (Léon), 182.
 Grangé (Sophie), 95.
 Guérard (Emile et Camille), 132, 133.
 Guérard (Mme Camille), 103, 104, 132, 138, 141, 154.
 Guérard mère (Mme), voir : Mme Favier.
 Guernon-Ranville, 233.
 Guillaumin, 102.
 Guiraud (Alexandre), 17.
 Guttinger, 17.
 Guyon (Le P.) 58.

Hamlet, 27, 221.
 Hanska (Mme), 183.
 Harlowe (Clarisse), 193.

- Hégésippe Moreau et son Diogène*, par Th. Lhuillier, 132.
Hénault (Le président), 23.
Henri III, par Al. Dumas, 23, 25, 215.
Hernani, 18, 29, 30, 31, 32, 42, 48, 53, 54, 65, 161, 162, 216, 275.
Heures Noires et Nuits Blanches, par Ad. Vard, 272, 273.
Histoire des Albigeois, par Napoléon Peyrat, 268.
Histoire des Idées littéraires en France, par Alf. Michiels, 35, 45.
Histoire des Pères du désert, par Nap. Peyrat, 268.
Histoire de Vigilance, par Nap. Peyrat, 268.
Histoire du Romantisme, par Th. Gautier, 53.
Histoire du Romantisme en France, par de Toreinx, 22.
Homme Noir (L'), par X. Forneret, 170.
Homme Rouge (L'), par Berthaud et Veyrat, 61, 62, 63, 80, 97, 98, 99, 100, 102, 103, 104, 107, 108, 117, 118, 122, 144, 146.
Houssaye (Arsène), 270.
Hugo (Victor), 15, 16, 17, 19, 20, 21, 25, 29, 32, 36, 37, 39, 41, 42, 45, 46, 48, 52, 65, 138, 163, 227, 278.
Hugo (Abel), 17.
Iambes (Les), 128.
Illusions perdues, 183.
Intermédiaire des chercheurs, (L'), 62, 85, 91, 93, 104.
Italia mia, par A. Lebailly, 256.
Italiennes (Les), par J.-P. Veyrat, 60, 66, 79, 97.
Jacques, 213.
Jamin, 145.
Janet (Louis), 172.
Janin (Jules), 192.
Jardies (Les), 177 à 182.
Jay, 25.
Jean le Cocher, par Berthaud, 127.
Jeunes-France (Les), 216.
Jeunesse du roi Charles-Albert (La), 74.
Jeunet (Mme), voir Louise Lebeau.
Johannot (Alfred et Tony), 20, 203.
Joubert (Léo), 271.
Journal des Demoiselles (Le), 139, 173.
Journal des Jeunes personnes, (Le), 173.
Journal d'un poète, par Alf. de Vigny, 187, 211.
Jouy (de), 13, 25.
Kauffmann, 93, 94.
Kemble (Ch.), 27.
Lafayette, 189.
Lamartine, 13, 18, 20, 56, 57, 65, 81, 83, 92, 97, 138, 186, 193, 237, 239, 254, 255, 257.
Lamartine (Mme de), 257.
Lamennais, 20, 260.
Lassailly (Charles), 51, 161, 217.
Latouche (H. de), 46, 157.
Laurent-Jan, 178, 179.
Lebailly (Armand), 132, 133, 248 à 257.
Lebeau, 134, 135, 143.
Lebeau (Louise), 134, 139, 143, 154, 159.
Lebras, 50, 122.
Lebrun (Pierre), 136, 137, 138.
Lebrun-Pindare, 12.
Leclerc (Alexandre), 276.
Lecomte de Lisle, 271.
Lefèvre (Jules), 17.

- Legouvé (Ernest), 23, 254 à 256.
 Lekain, 14.
 Lelia, voir : George Sand.
 Lemaitre (Frédéric), 20.
 Lemercier, 12, 21, 23, 25.
 Leroy, 25.
 Letourneur, 12.
Lettres à l'Etrangère, de Balzac, 183.
 Lhuillier (Th.), 132.
 Littre, 240, 241.
Livre de Beauté, 172.
 Loyson, 241.
 Lucas (Hippolyte), 7, 51, 164, 165, 176, 193, 194.
Lusjades (Les), 51, 80.
 Lycanthrope (Le), voir : Petrus Borel.

 Magnencourt (comtesse de) 189, 190, 192, 194.
 Maljalsky (princesse), 166.
 Malibran (Mme), 20.
 Manuscrit vert (Le), par G. Drouineau, 203.
 Mariéton (Paul), 268.
Marion Delorme, 25, 26, 29, 32.
 Maunoir Campbell (Miss), 42.
Médecine des Passions (La), 47.
Méditations (Les), 18, 19.
 Meissonier, 125.
Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique, par Ch. Asselineau, 47.
Mémoires d'Alexandre Dumas, 25, 28, 163.
Mémoires de Gisquet, 102.
Mémoires des Autres, par la comtesse Dash, 166, 167, 189.
Mémoires d'une boîte à rouge, 173, 174.
 Mennechet, 155.
 Mercier, 12.
 Mercœur (Elisa), 51.
 Méric, 20.
 Merle, 27.

 Mermillod (Mgr), 76.
Messenger (Le), 177, 206.
 Metternich (princesse de), 278.
 Meurice, 53.
 Meyerbeer, 20.
 Michiels (Alf.), 35, 45.
 Millevoye, 112.
 Millien (A.), 27.
Miroir (Le), 27.
Mode (La), 139, 173.
 Modelon, 83.
Modeste Mignon, 183.
 Molé, 122.
Moléide (La), par Berthaud, 122.
Monde illustré (Le), 151.
 Monselet (Charles), 172, 180, 182, 195, 226, 254.
 Moreau (Hégé-ippe), 51, 64, 69, 103 à 106, 117, 131 à 160, 207, 257.
More de Venise (Le), 26.
Morts vont vite (Les), 145.
Mousquetaire (Le), 173, 233, 234, 237.
 Musset (A. de), 20, 40, 44, 45, 128, 176, 222, 225.
Myosotis (Le), 106, 131, 149.

 Nanteuil (C.), 20, 53.
 Napol le Pyrénéen, voir : Napoléon Peyrat.
National (Le), 106, 109, 150.
Nénésis (La), 91, 94, 117, 143.
 Nerval (Gérard de), 44, 182, 187.
Ninus II, par Brifaud, 16.
 Nodier (Charles), 14, 17, 20, 23, 37, 38, 222, 223.

 Nourrit, 20.
 Nus (Eugène), 127.
Obermann, 213.
Odéon (Théâtre de l'), 27, 39, 173.

- Odes et Poésies diverses*, de Victor Hugo, 19.
- Othello*, 26, 27, 28, 29.
- Ourliac (Edouard), 167, 178, 179.
- Paban (Ad.), 271.
- Pages de la vie Littéraire contemporaine*, par L. Boué de Villiers, 250.
- Pandore* (La), 27.
- Parny, 12.
- Parseval Grandmaison, 162.
- Pavie (Victor), 44.
- Pellico (Silvio), 75, 76.
- Pelloquet, 276.
- Perrier (Michel-Ange), 93, 95.
- Petit Courrier des Dames*, 139, 173.
- Perret (Jérôme), 94.
- Petits mémoires du XIX^e siècle*, par Ph. Audebrand, 111, 128.
- Petits vers et petits contes à ma sœur*, par H. Moreau, 149.
- Peyrat (Napoléon), 257 à 269.
- Peyrat (Mme Napoléon), 260.
- Peyronnet (Comte de), 233.
- Philippe (Jules), 56, 62.
- Pichat (Laurent), 105.
- Pièces de Pièces*, par Xavier Forneret, 170.
- Pillet (Louis), 55, 57, 76.
- Pincebourde, 163.
- Pittié (Francis), 271.
- Poèmes d'Alfred de Vigny*, 19.
- Poètes de la Savoie*, par Jules Philippe, 56.
- Pons (Gaspard de), 17.
- Porte Saint-Martin* (Théâtre de la), 14, 27.
- Portraits contemporains*, par Th. Gautier, 178, 183.
- Portraits et souvenirs littéraires*, par H. Lucas, 51, 165, 194.
- Précieuses ridicules* (Les), 166.
- Presse* (La), 182, 208, 226.
- Prud'homme, 75.
- Psyché* (La), 139, 168, 173.
- Pyat Félix, 106, 114, 150.
- Quérard, 67, 164, 258.
- Rachel, 250.
- Racine, 15, 16, 28, 215.
- Racine et Shakespeare*, par Stendhal, 27.
- Raspail, 107, 108.
- Ratisbonne (Louis), 254.
- Raynal (Hippolyte), 92, 109, 232.
- Réformateur* (Le), 107 à 109.
- Réformateurs de France et d'Italie* (Les), par Peyrat, 268.
- Réforme* (La), 128.
- Régnier-Destourbet, 232.
- Reliquiaæ* de J.-G. Farcy, 237.
- Renduel, 168.
- Rességuier (Jules de), 17, 176.
- Rêve de Muguette* (Le), par Ad. Vard, 273.
- Revenant* (Le), 110, 111.
- Revue Aristophanique*, voir : *Revue critique*.
- Revue critique* (La), 185, 194, 204, 207, 212.
- Revue de Paris* (La), 42, 46, 177, 185.
- Revue des Deux Mondes* (La), 153, 172, 230.
- Revue des Races Latines* (La), 254.
- Ricard (Xavier de), 261.
- Rocher, 17.
- Rogeron (Louis), 135, 143.
- Rogier, 203.
- Rolland (Amédée), 276.
- Roman pour les cuisinières* (Le), par Émile Cabanon, 203.
- Romantisme chez les divers peuples* (Le), par Gabriel Sarrazin, 33, 45.

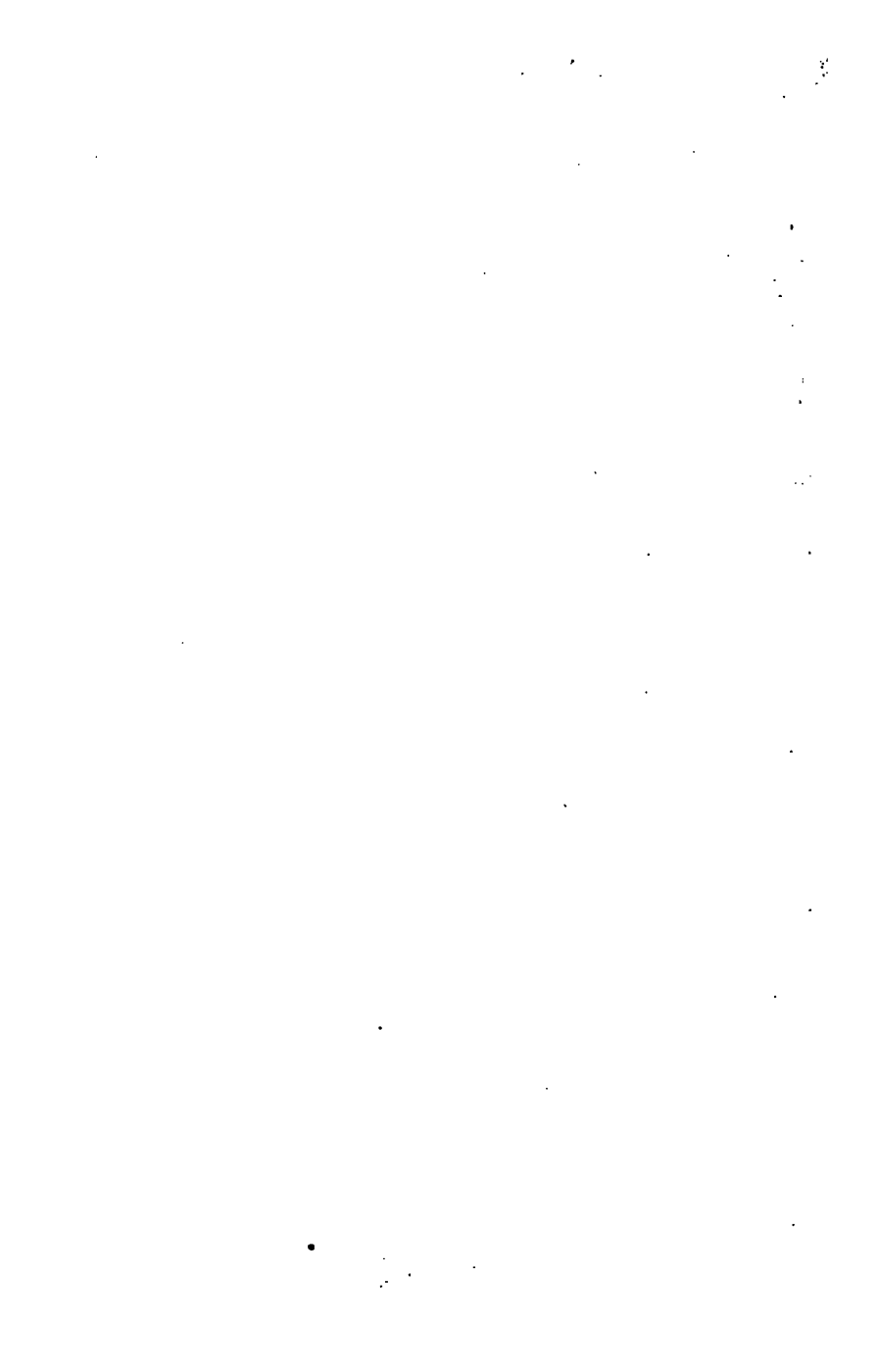
- Roméo et Juliette*, 27.
 Rossini, 20.
Roueries de Trialph (Les), par Lassailly, 169, 176, 193, 195 à 203, 216, 217.
 Roulland (Hippolyte), 51, 277.
 Rousseau (J.-J.), 213.
- Sainte-Beuve, 20, 30, 31, 32, 44, 52, 56, 59, 66, 67, 81, 88, 89, 95, 105, 117, 133, 154, 206, 237, 239, 271.
 Sainte-Marie Marcotte, 152, 154, 155, 156.
 Saint-Félix (Jules de), 166, 176.
 Saint-Maur (H. de), 228 à 237.
 Saint-Valry (A.), 17, 30, 31, 32, 176.
Salons de Paris (Les), par Mme Ancelet, 38.
 Sand (George), 20, 46, 95, 157, 212 à 214, 271.
 Sandeau (Jules), 178.
Sans-le-sou (Le), 276.
 Sarrazin (Gabriel), 33, 45.
 Saulnier (F.), 38.
 Schiller, 16, 27, 215.
 Scudo, 230.
 Séché (Léon), 15.
 Second (Albéric), 176.
 Senancour, 213.
 Shakespeare. 14, 16, 26, 27, 28, 42, 215.
Siècle (Le), 177, 206.
 Simon de Montfort, 261.
 Smithson, 27.
Société des gens de Lettres, 156.
Soixante ans de souvenirs, par E. Legouvé, 23, 255.
Solitaire de Saint-Saturnin (Le), 79.
 Soulié (Frédéric), 20, 32.
 Soumet (Alexandre), 17, 176.
Souvenirs littéraires de Maxime du Camp. 20, 40, 41, 48, 227.
- Spoelberch de Lovenjoul (Vie de), 62, 177, 182, 214.
 Staël (Mme de), 11, 14.
Station poétique à l'Abbaye de Hautecombe, par Veyrat, 77, 84.
 Stendhal, 27.
Supercherries littéraires, 259.
 Sylvestre et Beaudoin, 169.
- Talma, 12, 13, 20.
 Tastu (Mme), 44.
 Taylor (Baron), 23, 24.
Temps (Le), 177.
Terre provençale (La), par P. Mariéton, 268.
Théâtre-Français, 23, 50, 53.
 Theuriet (André), 271.
 Thoré (Théophile), 176.
 Toreinx, 22.
 Tracy (Comte de), 189.
Trente ans ou la Vie d'un joueur, 23.
 Troubat (Jules), 89.
 Trialph, voir : Lassailly.
 Turquety (Ed.), 38, 39, 176.
- Un mois à Naples*, par Berthaud, 110, 127.
- Vabre (Jules), 204.
 Vacquerie, 53.
 Valdor (Mélanie), 176.
 Vallery-Radot père, 158.
 Vallery-Radot (René), 105, 132.
Vampire (Le), 14.
 Vard (Adolphe), 269 à 274, 277.
Vaudeville (Théâtre du), 110, 127, 147, 148, 149.
Vautrin, 178.
 Vert-Vert (Le), 156.
 Veyrat (Jean-Pierre), 51, 55 à 87, 89, 96 à 100, 103, 106, 112, 114, 118, 133, 146, 147.
Veyrat Journaliste, par C. Bouvior, 97.

- | | |
|--|--|
| <p><i>Victor Hugo, avant et après</i>
1830, par E. Biré, 16, 32,
42</p> <p>Viala, 12, 25.</p> <p>Vieillesse (La), 20, 40.</p> <p>Villanelles romantiques (Les),
par Champfleury, 28.</p> <p>Vigny (Alf. de), 17, 19, 20, 26,
27, 28, 32, 37, 42, 46, 51, 154,
176, 186, 211.</p> | <p>Villebois (de), 157.</p> <p>Villemain, 184.</p> <p>Vincent de Saint-Bonnet, 94.</p> <p>Vingtrinier (A.), 62, 85, 91, 93,
94.</p> <p>Vivien, 229.</p> <p>Voltaire, 15.</p> <p>Weiss, 55, 66.</p> <p>Wolmar, 213.</p> |
|--|--|

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	7
I. LE ROMANTISME ET SES ENFANTS PERDUS. — Situation littéraire avant 1820. — L'action des précurseurs. — Lamartine et a Révélation Romantique. — L'opposition classique. — Les grandes batailles. — L'influence et le rôle des cénacles dans le romantisme. — La tyrannie des grands et l'écrasement des isolés. — Le vrai lyrisme et le vrai romantisme. — Désenchantement des troupes. — Cinq ans de misère et une minute d'apothéose.	9
II. JEAN-PIERRE VEYRAT (1810-1844). — La jeunesse de Jean-Pierre Veyrat. — Son exil. — Son séjour à Lyon. — Veyrat, Berthaud et l'« <i>Homme-Rouge</i> ». — A la conquête de Paris. — Rencontre d'Hégésippe Moreau. — Veyrat et les grands romantiques. — Nostalgie et résipiscence. — Une épître au roi Charles-Albert. — Le pardon et le retour. — Dernières années du poète. — Sa mort. — Son œuvre	55
III. LOUIS-A.-BERTHAUD (1810-1843). — Sainte-Beuve et la mémoire de Berthaud. — Un petit vitrier charollais. — <i>Asmodée</i> et a cour d'assises. — L'association Berthaud-Veyrat. — L' <i>Homme Rouge</i> à Lyon et à Paris. — Hégésippe Moreau, Berthaud et le préfet de police. — F.-V. Raspail. — La mort et l'œuvre de l'ancien petit vitrier	88
IV. HÉGÉSIPPE MOREAU (1810-1838). — Un poète à la fois classique et romantique. — Son enfance et ses premiers vers — Louise	

Lebeau. — Le concours de l'Académie et l'épître à M. Didot. — De Provins à Paris. — Les « Glorieuses » et les « Douloureuses ». — Premières misères. — Retour à Provins. — <i>Diogène</i> . — Le <i>Myosotis</i> . — De l'hôpital au cimetière. — Une destinée d'enfant perdu.	131
V. CHARLES LASSAILLY (1806-1843). — Un coin de bataille romantique. — Petites misères d'un homme de lettres. — <i>Triumph</i> devant ses contemporains. — <i>L'Ariel</i> . — Une collaboration dramatique. — Lassailly et Balzac. — <i>La Revue Critique</i> . — Un roman d'amour. — La mort de Gringoire. — Lassailly romancier critique et poète	161
VI. QUELQUES PARTISANS. — Laurent Ausone de Chancel. — Hector de Saint-Maur. — George Farcy. — Imbert-Galloix . .	214
VII. LES DERNIERS ROMANTIQUES. — Armand Lebailly. — Napoléon le Pyrénéen. — Adolphe Vard. — Conclusion	288
INDEX ALPHABÉTIQUE	281



LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN ET C^{ie}

Volumes in-16 à 3 fr. 50

- ANDIOL (MARC). — *Le Paradis de l'Homme*. — Roman des temps prochains. 1 volume.
- BASTIER (PAUL). — *La Mère de Goethe*, d'après sa correspondance. 1 vol.
- BAUMANN (ANTOINE). — *La Religion positive*. 1 volume.
- BRÉMOND (HENRI). — *L'Inquiétude religieuse*. Aubes et lendemains de conversion (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 volume.
- *Ames religieuses*. — Un Saint anglican : John Keble. — La vie religieuse d'un Bourgeois de Roims au xv^e siècle. — La Vocation de l'abbé de Broglie, etc. 1 volume.
- BRUNETIÈRE (FERDINAND), de l'Académie française. — *Discours de combat*. Première série. — La Renaissance de l'idéalisme. — L'art et la morale. — L'idée de Patrie. — Les ennemis de l'âme française. — La nation et l'armée. — Le génie latin. — Le besoin de croire. 1 vol.
- *Discours de combat*. Nouvelle série. — Les raisons actuelles de croire. — L'idée de solidarité. — L'action catholique. — L'œuvre de Calvin. — Les motifs d'espérer. — L'œuvre critique de Taine. — Le Progrès religieux. 1 volume.
- CHATEAUBIRAND. — *Un dernier amour de René*. — Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V... 1 volume avec un portrait.
- DOUMIC (RENÉ). — *Hommes et Idées du XIX^e siècle*. 1 volume.
- ERNEST-CHARLES (J.). — *Les Samedis littéraires*. 1 volume.
- HELLO (ERNEST). — *L'Homme*. La vie, la science, l'art. 1 volume.
- *Le Siècle*. — Les hommes et les idées. 1 volume.
- *Physionomies de Saints*. 1 volume.
- *Paroles de Dieu*. — Réflexions sur quelques textes sacrés. 1 volume.
- *Contes extraordinaires*. 1 volume.
- *Rusbrock l'Admirable* (œuvres choisies), traduction d'ERNEST HELLO. 1 volume.
- *Philosophie et Athéisme*. 1 volume.
- HORN (ÉMILE). — *Sainte Elisabeth de Hongrie* (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 volume.
- KERR (LADY AMABEL). — *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*. — Traduit avec Préface et Notes par L. DE BEAUREIZ. 1 volume.
- LIONNET (JEAN). — *L'évolution des Idées chez quelques-uns de nos contemporains*. Zola. Tolstoï. Huysmans. Lemaître. Barrès. Bourget. — *Le Roman catholique*. 1 volume.
- MEREJKOWSKY (DMITRI). — *Tolstoï et Dostoïewsky, La Personne et l'Œuvre*. — Préface du Comte Prozor. 1 volume.
- PAUL-DUBOIS (LOUIS). — *Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique*. 1 volume.
- SCHURÉ (ÉDOUARD). — *Histoire du Lied, ou la Chanson populaire en Allemagne*. Nouvelle édition. 1 volume.
- VORAGINE (le bienheureux JACQUES DE). — *La Légende dorée*, traduite du latin d'après les plus anciens manuscrits, avec une Introduction, des Notes et un Index alphabétique, par TRONOR DE WYŻEWA (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-8^e écu de 750 p., broché. 5 fr. »
Relié. 8 fr. »

